

# L'HEURE du BONHEUR

*Lucy Augé*



PRIX :

**1<sup>fr</sup>-50**



Éditions du  
"Petit Écho  
de la Mode"

1, Rue Gazan  
PARIS (XIV<sup>e</sup>)

Pour recevoir, chez vous, sans vous déranger, et régulièrement tous les 15 jours, nos délicieux romans de la **COLLECTION "STELLA"**,

# ABONNEZ-VOUS

---

UN AN (24 romans). ..	{	France .. 30 francs.
	{	Etranger.. 40 »
SIX MOIS (12 romans)	{	France .. 18 francs.
	{	Etranger.. 23 »

---

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste (ni chèque postal, ni mandat-carte) à M. le Directeur du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue Gazan, Paris (XIV<sup>e</sup>).

Les Publications de la Société Anonyme du PETIT ECHO de la MODE

---

## LISSETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Abonnement : un an, 10 francs ; Etranger : 16 francs.

---

## GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° : 1 franc. Franco, 1 fr. 15.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

---

## MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant toutes les deux semaines.

Le Numéro : 0 fr. 50

Abonnement : un an (24 numéros), 12 fr. ; Etranger : 16 fr.

---

## LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 32 pages, donne pour **dames, messieurs et enfants**, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet

:: :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: :: ::

Le numéro : 0 fr. 75

Abonnement : un an, 3 francs ; Etranger : 4 francs.

## La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille  
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de  
:: :: qualité morale et de qualité littéraire. :: ::  
Elle publie deux volumes chaque mois.

### Volumes parus dans la Collection :

11. **Cyranette**, par Norbert SEVESTRE.
12. **Un Mariage "in extremis"**, par Claire GENIAUX.
13. **Intruse**, par Claude NISSON.
14. **La Maison des Troubadours**, par Andrée VERTIOL.
15. **Le Mariage de Lord Loveland**, par Louis d'ARVERS.
16. **Le Sentier du Bonheur**, par L. de KERANY.
17. **A Travers les Seigles**, par Hélène MATHERS.
18. **Trop Petite**, par SALVA du BEAL.
19. **Mirage d'Amour**, par CHAMPOL.
20. **Mon Mariage**, par Julie BORJUS.
21. **Rêve d'Amour**, par T. TRILBY.
22. **Aimé pour Lui-même**, par Marc HELYS.
23. **Bonsoir Madame la Lune**, par Marie THIERY.
24. **Veuvage Blanc**, par Marie Anne de BOVET.
25. **Illusion Masculine**, par Jean de la BRETE.
26. **L'Impossible Lien**, par Jeanne de COULOMB.
27. **Chemin Secret**, par Lionel de MOVET.
28. **Le Devoir du Fils**, par Mathilde ALANIC.
29. **Printemps Perdu**, par T. TRILBY.
30. **Le Rêve d'Antoinette**, par Eveline LE MAIRE.
31. **Le Médecin de Lochrist**, par SALVA du BEAL.
32. **Lequel l'aimait ?** par Mary FLORAN.
33. **Comme une plume...** par Antoine ALHIX.
34. **Un Réveil**, par Jean de la BRETE.
35. **Trop Jolie**, par Louis d'ARVERS.
36. **La Petiote**, par T. TRILBY.
37. **Derniers Rameaux**, par M. de HARCOET.
38. **Au delà des Monts**, par Marie THIERY.
39. **L'Idole**, par Andrée VERTIOL.
40. **Chemin Montant**, par Antoine ALHIX.
41. **Deux Amours**, par Henri ARDEL.
42. **Odette de Lymaille, Femme de Lettres**, par T. TRILBY.
43. **La Roche-aux-Algues**, par L. de KERANY.
44. **La Tartane amarrée**, par A. VERTIOL.
45. **Intègre**, par Pierre LE ROHU.
46. **Victimes**, par Jean THIERY.
47. **Pardonnez**, par Jacques GRANDCHAMP.
48. **Le Chevalier clairvoyant**, par Jeanne de COULOMB.
49. **Maryla**, par Isabelle SANDY.
50. **Le Mauvais Amour**, par T. TRILBY.
51. **Mirage d'Or**, par Antoine ALHIX.
52. **Les deux Amours d'Agnès**, par Claude NISSON.
53. **La Filleule de la Mer**, par H. de COPPEL.
54. **Romanesque**, par Mary FLORAN.
55. **Le Roman de la vingtième année**, par Jacques des GACHONS.
56. **Monette**, par Mathilde ALANIC.
57. **Rêve et Réalité**, par Marie THIERY.
58. **Le Cœur n'oublie pas**, par Jacques GRANDCHAMP.
59. **Le roman d'un Vieux Garçon**, par Jean THIERY.
60. **L'Algue d'Or**, par Jeanne de COULOMB.

## Volumes parus dans la Collection (Suite).

61. **L'Inutile Sacrifice**, par T. TRILBY.
62. **Le Chaperon**, par Louis d'ARVERS.
63. **Carmencita**, par Mary FLORAN.
64. **La Colline ensoleillée**, par Maria ALBANESI.
65. **Phyllis**, par Alice PUJO.
66. **Choc en retour**, par Jean THIERY.
67. **Noëlle**, par CHAMPOL.
68. **Kitty Aubrey**, par TYNAN.
69. **Le Mari de Viviane**, par Yvonne SCHULTZ.
70. **Le Voile déchiré**, par Edmond COZ.
  
71. **Maria-Sylva**, par LUGUET-FRICHET.
72. **L'Etoile du Lac**, par Andrée VERTIOL.
73. **Les Sources claires**, par Marguerite d'ESCOLA.
74. **L'Abbaye**, par Salva du BEAL.
75. **Le Tournant**, par Pierre VILLETARD.
76. **Tante Babiote**, par Mathilde ALANIC.
77. **Mon Ami le Chauffeur**, adapté de l'anglais par Louis d'ARVERS.
78. **De l'Amour et de la Pitié**, par Jacques GRANDCHAMP.
79. **La Belle Histoire de Maguelonne**, par Jeanne de COULOMB.
80. **La Transfuge**, par T. TRILBY.
  
81. **Monsieur et Madame Fernel**, par Louis ULBACH.
82. **Le Mariage de Gratienne**, par M. des ARNEAUX.
83. **Meurtrie par la Vie**, par Mary FLORAN.
84. **Un Serment**, par la Baronne ORCZY.
85. **L'Autre Route**, par Claude NISSON.
86. **La Lettre rose**, par H.-S. MERRIMAN.
87. **L'Amour attend...** par René STAR.
88. **Sous leurs pas**, par Jean THIERY.
89. **Aimez Nicole**, par Pierre GOURDON.
90. **Le Secret de Maroussia**, par la Comtesse de CASTELLANA ACQUAVIVA.
  
91. **La Branche de romarin**, par BRADA.
92. **Une Belle-mère**, par Raoul MALTRAVERS.
93. **Cœur de Princesse**, par Agnès et Egerton CASTLE.
94. **La Fleur d'Amour**, par Andrée VERTIOL.
95. **Mariages d'Aujourd'hui**, par Mme LESCOT.
96. **Dans l'Ombre de mes jours**, par Jacques des GACHONS.
97. **Ariette, jeune fille moderne**, par T. TRILBY.
98. **L'Obstacle**, par RHODA BROUGHTON.
99. **La Forêt d'Argent**, par A. du PRADEIX.
100. **Dernier Atout**, par Mary FLORAN.
  
101. **Le Double Jeu**, par G. de WAILLY.
102. **Le Coup de volant**, par Marie THIERY.
103. **Idylle Nuptiale**, par Madame E. CARO.
104. **Contre le Flot**, par LE ROHU.
105. **L'Amour le plus fort**, par René LA BRUYÈRE.
106. **Cœur tendre et fier**, par la Baronne S. BOUARD.
107. **Laquelle ?** par Jean D'ANIN.
108. **Tout à moi !** par Jean THIERY.
109. **Sous le Soleil ardent**, par Jean JEGO.
110. **Les Trônes s'écroulent**, par Jacques GRANDCHAMP.
  
111. **Marga**, par Zénaïde FLEURIOT.

---

Le volume : 1 fr. 50 ; f<sup>co</sup>. 1 fr. 75. Cinq volumes au choix, f<sup>co</sup> 8 fr.

---

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr 25.

c 92604

LUCY AUGÉ

---

L'Heure  
du bonheur



COLLECTION STELLA  
Éditions du "Petit Écho de la Mode"  
1, Rue Gazan, Paris (XIV)



# L'Heure du bonheur

---

*Affectueusement dédié à ma nièce*

NICOLE HÉBERT

*pour quand elle saura lire.*

LUCY AUGÉ.

## I

— Quinze sous la bigarreau!... quinze sous seulement. Allons, ma petite dame, regardez-la donc au moins, puisque la vue n'en coûte rien.

Et, le bras arrondi, la bouche fendue en un sourire accueillant, la marchande s'efforce d'attirer l'attention des passants sur son étalage de cerises. Mais, indécises devant tant d'offres également avantageuses, les ménagères, ces capricieuses, vont d'une voiture à l'autre, ne sachant pour laquelle opter.

— Décidément, rien à faire dans cette rue de Lévis!... y a trop de concurrence... m'est avis qu'il faut se transporter autre part.

Et, empoignant d'un geste énergique les brancards de sa voiture, la marchande s'éloigne péniblement, tandis que, dominant le brouhaha de la rue, sa voix s'élève pleine et sûre :

— Quinze sous... quinze sous la bigarreau !... allons, mes petites dames, c'est de la vraie, et c'est pas cher... Approchez-vous, la vue n'en coûte rien.

Une passante s'est arrêtée. D'une main experte, elle a choisi, dans le tas joliment coloré, une poignée de cerises qu'elle examine d'un œil sévère.

— Oh ! vous pouvez la regarder, intervient la marchande; pour de la vraie, bien sûr que ça en est... et vous pourrez encore faire le tour de la rue avant que de trouver seulement sa pareille !

— C'est qu'elles ne me paraissent pas bien fraîches !...

— Voyons, ma belle !... c'est de la cueillette de ce matin !...

Mais l'acheteuse hésite. Résolue à écouler sa marchandise, la brave femme met en œuvre toute son éloquence :

— Allons, ma mignonne, combien qu'y vous en faut?... dites-le, et puis je vous ferai la bonne mesure, puisque vous êtes mon étrenne...

Après avoir réfléchi longuement, la ménagère se décide :

— Eh bien, voyons, donnez-m'en une demi-livre !

— Prenez donc la livre, mon petit !... Comme ça, vous y gagnerez un sou, et puis ça fera plaisir à votre homme !... Sûrement qu'il est friand de primeurs, car c'est de la primeur, ça, vous savez, je peux vous la garantir.

Et tout en débitant avec volubilité son boniment, elle choisit et entasse, avec une vitesse merveilleuse, une poignée de cerises avancées,

soigneusement dissimulées sous le tas brillant et immaculé.

Mais la ménagère a surpris la manœuvre.

— Ah oui !... mais, dites donc, faudrait voir à ne pas choisir les plus laides !

— Allons, les plus laides !... dites donc pas de bêtises... croyez-vous qu'on aye le temps de s'amuser à ça... je prends au hasard, comme ça vient !

— Alors, laissez-moi les choisir moi-même.

— Allons, mon petit, vous ne voudriez tout de même pas !... Pour une demi-livre, j'vas tout de même pas bouleverser mon étalage !

— Oh ! moi, ça m'est égal, votre étalage... Tout ce que je sais, c'est que vous pourriez au moins donner aux clients les marchandises qui sont en montre, au lieu d'aller, par en-dessous, choisir des fruits gâtés.

— Du gâté ! ça ?... Non, mais, où ça que vous avez pris que c'était du gâté ?... Alors, vous ne m'avez pas regardée !... Est-ce que j'ai l'air d'une femme malhonnête ?... Ah ! par exemple ! Ça vous achète tout de suite une demi-livre à huit sous, et ça s'attend à ce qu'on lui serve de l'ortolan !

Et tout en remettant soigneusement les cerises abîmées dans le tas d'où elles étaient sorties, la marchande ameuté ses voisines de trottoir pour les prendre à témoin de la mauvaise foi de sa cliente.

Mais, du coin de l'œil, un agent a surveillé le débat. Jugeant son intervention nécessaire, il s'avance, d'un pas balancé et majestueux.

— Ça va ! la petite mère !... On vous a assez entendue ! Faudrait voir à circuler, à présent.

— Mais j'arrive !

— Cirrrrrculez ! que je vous dis !...

— Mais, monsieur l'agent, vous voyez bien que j'ai à peine touché à ma marchandise.

— Attention !... si je vous répète encore de circuler...

— C'est bon !... Ah là là !... y a plus seulement moyen de travailler, au jour d'aujourd'hui !

— Et puis pas de résistance, hein !... Sans ça, je ne vous laisse plus jamais entrer ici, vous et votre marchandise !

— C'est entendu... Soyez pas méchant, on s'en va !... on s'en va !

Et, résignée à son injuste sort, elle empoigne les brancards et s'engage, avec sa lourde voiture, sur le boulevard de Courcelles.

Mais il y a des jours où le sort est décidément contre vous.

Mme Vigny s'en aperçoit. En effet, à peine a-t-elle fait quelques mètres qu'une pluie lourde se met à tomber avec fracas.

— Allons, bon !... v'là l'averse, à présent... Comme si qu'on avait besoin de ça pour vous mettre des écus dans la poche !

Résolue cependant à ne pas abandonner la lutte, elle continue d'avancer péniblement, espérant, par sa ténacité, dompter la rigueur des éléments. Mal lui en prend. La pluie s'acharne avec une violence redoublée, maculant les beaux fruits brillants et envoyant à tous les vents la précieuse étiquette qui indiquait aux clients que « cette belle marchandise-là ne valait que quinze sous ».

— Malheur de malheur !... grogne la marchande, y a pas à s'entêter ! Surtout que ça m'a l'air de vouloir durer toute la journée !

Et la main en abat-jour elle scrute l'horizon.

— Oui, c'est noir comme encre, là-bas, vers la Butte... Allons, y a pas à dire, va falloir protéger cette marchandise-là et chercher à s'abriter.

Avec un soupir qui en dit long, elle recouvre d'une grande bâche l'étalage bariolé; puis, après avoir accoté la voiture contre le trottoir, les deux mains sous son tablier, elle court vers le refuge que lui offre un bureau d'autobus voisin.

Quelques minutes plus tard, une autre marchande, également en détresse, vient l'y rejoindre. Et la similitude de leurs destinées provoque les confidences.

Les deux femmes ont d'ailleurs un auditeur. C'est un monsieur, à la figure joviale et à la mine souriante, qui, comme elles, attend patiemment que le « grain » soit passé.

Entre les deux marchandes, la conversation s'engage aussitôt :

— Allons, m'est avis que la vente ne sera pas fameuse aujourd'hui, si cette pluie continue longtemps, commence la marchande de bigarreaux.

— Probable, répond l'autre, et avec ça que le client devient de plus en plus serré ! y voudrait tout avoir pour rien, au jour d'aujourd'hui ! On croirait, ma parole, qu'on nous donne la marchandise, à nous autres !... Ah ! on a bien de la peine à voir le bout de son année, à c'te heure !

— Ça, pour sûr qu'entre la pluie et l'agent Flache, il y a plus moyen de travailler !

— Le voilà justement qui passe ! Tenez, re-

gardez-moi cette allure!... Et puis il a qu'un mot à la bouche : « Circulez. » Ça n'a pas d'entrailles, ce monde-là ! Celui-là, il ne vous laisse pas seulement poser cinq minutes aux endroits où qu'y a de la vente !

— Pourquoi, intervient le monsieur, ne portez-vous pas plainte à la Préfecture ?

— Ah ! ouiche!... y se soucient bien de nous, à vot' préfecture... j'y ai été et savez-vous, monsieur, ce qu'y m'ont répondu ? Ben que ça ne les regardait pas... Oui, monsieur. Paraît que c'est l'officier de paix qui est roi dans son arrondissement, et que ce qui décide, monsieur, c'est parole d'Évangile... Ainsi, mettons par exemple qu'il ordonne comme ça qu'on ne stationnera pas dans la rue Legendre, eh bien ! il y a rien de rien à faire, faut obéir!... et c'est pas vous, ni moi, ni le préfet, qu'avons le droit d'y rien redire!... Ah ! misère ! on aurait pourtant bien besoin de gagner sa pauvre vie... Tenez, moi, monsieur, qui vous parle, ben j'ai huit gosses !

— Mes compliments, ma brave femme !

— Et je vous jure que je ne rechigne pas à l'ouvrage, ni Vigny non plus. On n'a jamais rien demandé à l'Assistance, ni pour nous ni pour les gosses. Dame ! on a sa fierté!... Pour dire que c'est tous les jours drôle, c'est pas vrai ; on aimerait mieux être millionnaire, mais, puisque le bon Dieu l'a décidé comme ça, c'est probable qu'il nous récompensera plus tard... En attendant, tout ce que nous lui demandons, c'est de nous laisser travailler en paix.

Occupée à soulager son cœur, la brave femme ne s'était pas aperçue que la pluie avait cessé. Ce lui fut une surprise agréable.

— Tiens, voilà l'éclaircie ! annonça l'autre marchande.

— Bien, tant mieux !... Allons-y, et on va tâcher de voir si y a pas moyen de gagner la soupe aux gosses. Bien le bonjour, monsieur.

— Au revoir... et bonne chance !

Et, la démarche pesante, les mains lourdement appuyées sur leurs copieuses hanches, les deux femmes se dirigent vers leurs voitures.

Tout en enlevant la lourde bâche, elles échangent quelques mots, puis se mettent à démarrer lentement, finissant par se perdre parmi l'encombrement des voitures qui obstruent la chaussée, tandis que, monotone et prometteur, leur refrain éclate dans le brouhaha de la rue :

« Quinze sous la bigarreau !... Quinze sous ! et c'est de la belle ! et c'est de la vraie ! »

\*  
\*\*

La journée finie, Mme Vigny, ayant garé sa voiture, regagne à pied son logis.

Elle se sent vaguement gênée de pouvoir circuler sans avoir à attirer l'attention des passants. C'est bien son tour, de regarder les étalages. Connaissant la valeur des choses, elle se permet, à présent, de porter des jugements sévères sur les marchands peu scrupuleux qui abusent de la clientèle... Peut-être, à ce point de vue, n'est-elle pas elle-même, pure de tous blâmes, mais, ainsi qu'elle l'expliquait, huit gosses, c'est beaucoup autour d'une table !

Mais elle ne s'en plaint pas ! Son bonheur est là, parmi ces êtres simples qui attendent son retour et celui de son mari. Pour ne pas faire

concurrence à sa femme, Vigny débite du poisson dans les marchés de la Chapelle. C'est moins joli à vendre que la primeur, mais c'est d'un rapport plus certain !

Mme Vigny monte d'un pas lourd les cinq étages qui conduisent à son logis. Les enfants ont reconnu sa démarche, et la porte est ouverte avant même qu'elle ait frappé. Tous sont autour d'elle, anxieux de connaître les menus événements de la journée. Mais, tout de suite, c'est elle qui questionne son petit monde :

— Alors, ça va ? Qu'est-ce que t'a fait aujourd'hui, toi, la Suzanne?... et toi, la petiote?... t'a-t-il bien travaillé à l'école?... Et vous autres, les grandes, ça marche toujours à l'atelier ?

Rassurée sur le sort de sa petite famille, elle demande alors :

— Et le père, il est rentré ?

— Oui, il est dans la chambre, à lire son journal.

— Alors le dîner... c'est pour bientôt ?

Cette question s'adresse à Marthe, l'aînée des filles, qui reste à la maison pour assurer les repas et s'occuper de l'entretien du ménage.

— Ça va être prêt ! répond Marthe... seulement, qui est-ce qui met le couvert, ce soir ?

— C'est le tour à Suzanne ! moucharde une voix d'enfant.

— Alors ! qu'est-ce qu'elle attend, Suzanne ?

Suzanne avait évidemment espéré qu'on oublierait qu'elle était de « service » ce soir-là !

Mme Vigny passa dans la chambre voisine.

Son mari l'accueillit avec un bon sourire.

— Eh bien, la mère ?

— Ça va, bonne journée ! Et toi ?

— Pas mauvaise !

Sur la table, ils étalent sous et billets et les comptes commencent, laborieux et hésitants, mais le résultat est satisfaisant, et Mme Vigny se lève le sourire aux lèvres.

— Ben maintenant, je vas descendre jusque chez la « peintresse », pour voir comment que ça va... j'serai revenue à temps pour la soupe.

La « peintresse », comme on l'avait baptisée dans le quartier, était une pâle jeune femme, dont la misère et les privations avaient eu rapidement raison, et qui s'éteignait lentement, minée par l'inexorable tuberculose.

Il y avait six mois qu'elle habitait la maison.

Lorsqu'elle avait loué l'appartement du premier, le plus gros loyer de l'immeuble, la jeune veuve avait immédiatement défrayé la conversation des étages supérieurs.

Pourtant, presque tout de suite, la malveillance s'était tue, et on l'avait aimée pour sa bonté et sa douceur.

C'est que ces femmes du peuple, de braves cœurs en général, n'avaient pas été longues à découvrir que sous l'apparente timidité de la jeune femme se cachait une secrète douleur. Et elles avaient peu à peu reconstitué son histoire.

Oh ! elle était simple, et tellement banale, tellement semblable à mille autres dont l'immense Paris recèle l'obscur secret et qui, pour nous, n'ont que la valeur d'un quelconque fait divers dont on écoute, distraitemment, les navrants détails !

Veuve d'un médecin de quartier emporté par une épidémie, Lucienne Rodier, à la mort de son mari, s'était trouvée absolument sans rés-

sources. Quand elle comprit qu'elle restait seule avec une fillette à élever, Lucienne examina froidement la situation, pour voir quelles espérances et quelles ressources lui offrait la vie. La constatation fut désastreuse. En effet, élevée dans un des meilleurs couvents de Paris, la jeune femme avait tout ébauché, sans rien approfondir. Elle touchait agréablement du piano, dansait à ravir et peignait fort gentiment. Autrefois, elle avait même remporté deux prix de peinture, dans des expositions privées. Mais que valent ces prix, orgueil des mamans, quand il faut se mesurer dans le tournoi de la vie, où les adversaires se comptent par milliers ! Lucienne n'avait pas tardé à comprendre que les talents de société ne suffisent pas à assurer une existence, et qu'elle n'avait aucun moyen pratique de pourvoir à l'entretien de sa fille et au sien propre. Pas de parents dont elle pût espérer tirer un appui quelconque ! La famille de son mari, retirée en province, vivait péniblement d'une maigre retraite de fonctionnaire. Quant à elle, orpheline depuis son enfance, elle avait perdu tout contact avec les quelques relations qui lui restaient encore. Pour Lucienne, c'était donc le désert ! Mais elle était courageuse ! Elle accepta tour à tour des situations d'accompagnatrice et de dame de compagnie, qui l'épuisèrent sans arriver à la faire vivre convenablement. Elle lutta jusqu'à l'extrême limite de ses forces, puis la misère eut raison de sa fragile constitution... Un matin, Lucienne s'alita pour ne plus se relever ! De jour en jour, elle dépérissait, et elle commença de s'éteindre lentement, sans sursaut ni révolte, comme un pauvre oiseau battu par la rafale.

Ce fut alors que, dans la maison, on eut connaissance de la détresse de la « dame du premier »... La misère!... la faim!... ah! ils connaissaient cela, ces humbles travailleurs que la vie ballote et malmène. La jeune femme devint aussitôt « leur malade », et, la journée terminée, on descendait chez elle pour faire un brin de causette et voir si la petite Nicole avait de quoi manger à sa faim.

Il était tard, ce soir-là, quand Mme Vigny arriva pour sa visite quotidienne. Comme elle allait pénétrer dans l'appartement, une voisine l'arrêta pour lui demander des nouvelles de Lucienne.

— Pourquoi n'entrez-vous pas avec moi, madame Durand? Vous savez qu'elle est toujours contente de voir du monde... J'ai justement fait de la bigarreau, aujourd'hui, alors j'en porte quelques-unes à la gosse!... C'est pas souvent qu'elle voit de la primeur, cette pauvre petiote!

La clef était sur la porte. Cependant, dès qu'elle l'entendit tourner dans la serrure, Nicole s'élança au-devant des visiteuses.

— Chut! leur dit-elle, agitant ses petits bras... Faut pas faire de bruit, s'il vous plaît, mesdames, parce que petite mère dort, et ça a l'air de lui faire tant de bien!... Avant de s'endormir, elle parlait tout le temps, et j'avais beau l'appeler, elle ne me répondait pas.

Mme Vigny eut un regard vers sa voisine, que Nicole ne comprit pas.

— Y a-t-il longtemps qu'elle dort? demanda-t-elle.

— Je ne pourrais pas vous dire exactement, mais il me semble que c'est depuis que les

petits Bernard sont rentrés de l'école, parce qu'ils montaient l'escalier en riant et j'avais peur qu'ils réveillent maman !

— Tiens, ma gosse, v'là toujours de la bigarreau ! dit Mme Vigny, tendant le sac à l'enfant... et puis, n'aie pas peur, on ne fera pas de bruit !

Nicole, alors, les précéda et ouvrit la porte de la chambre.

Les visiteuses allaient y pénétrer à leur tour, lorsque, soudain, une crainte vague, une sorte d'appréhension inexplicable les cloua sur le seuil !... Dans l'atmosphère de cette chambre, quelque chose décelait une Présence inconnue et divine... Le mystère de l'infini semblait planer sur toutes choses ! Un grand calme émanait de la pénombre envahissante, comme l'apaisement béni qui suit les grandes tourmentes et les révoltes inutiles !

L'enfant s'était précipitée vers le lit.

Derrière elle, le regard des deux femmes tomba sur la dormeuse... Alors, sans un mot, elles se signèrent...

Elles se signèrent, car, devant la sérénité de ce visage autrefois torturé par la douleur, elles venaient de comprendre que tout était désormais fini, souffrance et bonheur !

La « peintresse » dormait. Mais c'était son dernier sommeil ! Celui dont on ne s'éveille plus pour sourire ici-bas à ceux qui vous ont aimé et ont partagé, à vos côtés, les douleurs et les espérances dont la vie est faite.

La « peintresse » dormait... Et désormais seule au monde, Nicole recueillait l'héritage de tristesse et d'abandon qui revient de droit à celles que la Destinée a rendues orphelines.

La « peintresse » dormait... et, ignorant tout de la douleur qui la frappait, Nicole continuait à implorer doucement « de ne pas faire de bruit pour ne pas réveiller maman ».

Mme Vigny fut la première à retrouver son sang-froid.

— Dis donc, petite, tu n'as pas encore dîné?

— Non, madame.

— Ben, monte donc là-haut avec moi... c'est l'heure de la soupe. Mame Durand va rester à garder ta maman et tu redescendras tout à l'heure!... S'pas, mame Durand?

Nicole sauta de plaisir : c'était tellement plus gai, là-haut, et l'on y dînait si bien!

Elle monta l'escalier en gambadant et, poussant vivement la porte, entra tout droit chez ses petites amies. Le couvert était mis, et Suzanne taillait la soupe en babillant gaiement.

— Une assiette en plus pour cette petiote! cria la mère en entrant, elle dîne avec nous!

La nouvelle fut accueillie avec joie. Malgré ses airs de « dame », Nicole était très populaire dans le milieu de la marchande des quatre-saisons. Et puis, une invitée, c'est toujours amusant!

Tandis que l'on s'occupait de l'enfant, Mme Vigny passa dans la chambre où son mari lisait soigneusement le journal.

— Ben, qu'est-ce qu'il y a, dit-il en apercevant sa femme, t'as l'air toute retournée!

— Chut! parle pas fort... Des fois qu'elle entendrait...

— Qui ça?

— Nicole! cette pauvre petiote!... Oui, ça y est... C'est fini, en bas! la voilà orpheline, à c'te heure!

— Ah! misère de misère!... Ben, alors, qu'est-ce qu'elle va devenir?

— J'en sais ma foi rien, mon homme. Avec ça qu'elle a pas un brin de famille pour la recueillir; c'est quasi comme un oiseau tombé du nid, on passera dessus sans seulement la voir.

— Ben, qué qué tu veux, la bourgeoise?... c'est pas la peine de te tourner les sangs pour ça... Pour être triste, bien sûr que ça l'est... mais c'est pas toi ou moi qui y pouvons quelque chose!

— Pour ça, c'est vrai! dit Mme Vigny.

Mais elle ne paraissait pas disposée à s'en tenir là. Le père Vigny en eut l'intuition, ce fut pourquoi il coupa court à la conversation, en demandant :

— Et ce dîner?

— Il est prêt, on t'attend!

Ils passèrent dans la salle à manger. Mme Vigny servit la soupe, et l'on se mit à table.

Du côté des enfants, le dîner fut gai. Ils avaient beaucoup de choses à se dire, et tous parlaient en même temps. Cela les empêcha de remarquer que leurs parents étaient restés silencieux tout le temps du dîner.

Peu habituée au bruit, Nicole se fatigua vite. Peu de temps avant le dessert, ses yeux commencèrent de papilloter, et elle faisait de courageux efforts pour les tenir ouverts. Mais, bientôt, le sommeil eut raison de sa volonté, et, se renversant sur sa chaise, elle s'endormit.

— Pauvre petiotte! dit l'aînée des enfants... Elle est fatiguée, pardi! Qui est-ce qui veut m'aider... On va descendre la coucher chez elle.

Alors Mme Vigny eut un geste involontaire et jeta à son mari un regard suppliant.

Il feignit de détourner la tête, mais les yeux de sa femme insistaient... Alors, il eut un haussement d'épaules qui signifiait : « Fais à ton idée ! »

D'un mouvement de la main, elle arrêta sa fille qui se préparait à soulever l'enfant dans ses bras.

— Attends, Marthe ! C'est qu'il ne fait pas bien chaud, en bas, chez eux.

— Oh ! maman, puisqu'elle est endormie, elle ne le sentira pas !

— Oui, mais sa mère délire tout le temps ; m'est avis qu'une bonne nuit au chaud et au repos, ça ne lui ferait pas de mal... Y a Aline qui couche toute seule dans son grand lit... Pourquoi qu'on n'y mettrait pas la petite?... Oh !... seulement pour cette nuit !

Cette proposition fut accueillie joyeusement par Aline, qui battit des mains.

Nicole fut déposée dans le lit préparé par Marthe, et Mme Vigny vint elle-même la border et s'assurer qu'elle était confortablement couchée.

Mais elle ne s'en allait plus, Mme Vigny !

Penchée sur le lit, elle examinait l'enfant qui souriait à des rêves plus beaux que la réalité.

Surpris de ne pas voir revenir sa femme, Vigny se dirigea à son tour vers la chambre des enfants.

— Eh bien !... qu'est-ce qu'il y a, la bourgeoise?... demanda-t-il affectueusement.

— Y a rien...

— Alors, qu'est-ce que tu fais là ?

— Je pense à ce qu'elle va devenir, c'te petiote !

Il y eut un silence, puis Mme Vigny hasarda timidement :

— D'mon côté, ça va pas mal, la vente, et toi, l'patron?

— Ma foi, ça se tire!

— Au fond, on n'est pas malheureux... Y a les gosses qui gagnent à peu près leur pitance... faut encore remercier le bon Dieu qu'on a toujours la soupe pour soi et les petites... y en a tant qui peuvent pas en dire autant!

— C'est vrai, ça!

— Témoin c'te petite! ça saura pas seulement où qu'aller picorer dans quelques jours d'ici.

— Dis donc, la bourgeoise, c'est-y que t'aurais l'intention de la garder?

— Dame, si t'y voyais rien à redire!

— J'y vois rien; seulement, on en a déjà huit, tu sais...

— Bah!... quand y en a pour huit, c'est ben rare qu'y en ait pas pour neuf! Et puis quand elle sera en âge, elle fera comme les autres, elle travaillera!

— Oh!... elle est pas ben costaude... la p'tiote!

— Elle s'y fera... Pense donc, Eugène, si on venait à leur manquer, nous autres, à nos huit petits... y a pas à dire, ça nous ferait joliment du bien au cœur si on pouvait penser qu'y aurait quelqu'un pour prendre soin d'eux, quand même qu'on s'rait plus là!

— T'as raison... et puis, pour le bon cœur, ben! j'en connais pas deux comme toi, mame Vigny... Allons, garde-la, ta p'tiote, si ça te chante! on vendra un peu plus cher, v'là tout!

— Merci, mon homme!

Et, tout émue, la brave femme mit deux baisers retentissants sur les joues de son époux.

Soudain, comme si elle eût pressenti que son avenir était en jeu, Nicole se retourna en soupirant... Mme Vigny attirā doucement son mari à quelques pas du lit et lui chuchota à l'oreille :

— Pourvu qu'on l'ait pas réveillée !

— Et puis, quand même ?

— C'est qu'elle demanderait à descendre coucher chez sa mère...

— Ben, qu'est-ce que tu veux, ma pauvre femme... si elle se réveille, t'auras qu'à lui espliquer ça, en douceur...

Mme Vigny ne répondit pas...

Penchée sur le lit de la petite, elle surveillait son paisible sommeil, son dernier sommeil d'enfant !

*Demain*, elle serait orpheline. *Demain*, blessée par la réalité brutale de l'existence, elle pleurerait instinctivement la maman disparue, sans comprendre qu'il y aurait désormais, dans sa vie et dans son cœur, un vide que rien ici-bas ne pourrait plus combler.

« Pauvre petiotte ! »

Une larme tomba du visage tanné de la marchande et se perdit dans la blancheur des draps.

Mme Vigny se redressa, et, entraînant son mari hors de la chambre, elle lui dit doucement :

— Non... vois-tu, Vigny, faut pas qu'elle se réveille... faut qu'elle dorme jusqu'à demain... Pauvre innocente ! elle a ben le temps de le savoir qu'elle ne la reverra plus jamais en ce monde, sa pauvre chère maman !

Et la morte, qui dormait son plus paisible

sommeil, entendit sans doute cette compatissante parole ; car ils ne nous quittent jamais tout à fait, ceux que nous avons aimés, et de Là-Haut ils jettent sur nous un regard de tendre pitié, chaque fois que la vie mutilé nos plus chers désirs et nos puérils espoirs...

## II

Nicole avait été adoptée à l'unanimité par la famille Vigny.

Ainsi que l'avait dit la mère, ils étaient désormais neuf : huit filles et un garçon, employé comme apprenti maçon chez un entrepreneur du vingtième arrondissement.

Marthe, l'aînée des filles, et la plus délicate, restait à la maison pour s'occuper du ménage et veiller sur Amélie, la cadette des enfants. Les cinq autres s'étaient fait embaucher dans des ateliers de couture.

Ce n'était pas Mme Vigny qui les avait poussées dans cette voie ! D'après elle, aucun métier ne valait le sien ! La vente en plein air, au grand soleil, n'était-ce pas la plus saine des occupations ?

— Vivre enfermée toute la journée, dans des ateliers de couture qui sentent les chiffons et la poudre de riz ! disait-elle. Comment voulez-vous qu'on garde un teint frais avec ça ? Et, d'abord, c'est-y bon pour des honnêtes filles, de travailler toujours dans des falbalas de riche ?

Mais ces demoiselles ne l'entendaient pas

ainsi. Aux mains rugueuses de leur mère, elles opposaient les leurs, demeurées blanches et douces, et que ne déshonoraient que quelques fines piqûres d'aiguilles !

Ç'avait été pour Mme Vigny une profonde désillusion, quand elle avait découvert qu'elle ne pourrait transmettre à aucune de ses filles les petits secrets du métier. Car il y en avait ! Il fallait une certaine adresse, et une dextérité de mouvements qu'on n'apprenait certes pas dans les ateliers de couture ! Aussi, ayant adopté Nicole, ce fut sur elle que se reportèrent ses espoirs. Celle-là, sans doute, ne serait pas réfractaire au métier, et elle ne le regretterait pas, la petiote, car il était autrement lucratif de vendre de la « primeur » que de « s'esquinter les yeux et le teint à perler des robes pour des dames de grand luxe ».

Quand on lui parla de la chose, Nicole ne souleva aucune objection. Elle était prête à faire ce que l'on attendait d'elle, son seul désir étant d'aider les braves gens qui avaient eu pitié de sa détresse.

Il fut donc décidé que, dès que sa santé le lui permettrait, la petite accompagnerait Mme Vigny « à la voiture ». Évidemment, elle ne connaissait rien à la vente, mais elle pourrait tout au moins garder l'étalage chaque fois que la marchande aurait à s'absenter, et retenir ainsi les clients qui se présenteraient.

Accoutumée à être choyée et dorlotée par une tendre mère, Nicole, si elle trouva le changement pénible, n'en laissa rien paraître. Elle se mit courageusement au travail, afin d'atténuer la brèche qu'une bouche de plus devait faire au modeste budget des Vigny.

Quinze jours plus tard, la marchande des quatre-saisons faisait son apparition rue de Lévis, suivie de la petite orpheline.

Les questions et les suppositions commencèrent d'aller leur train...

Mais Mme Vigny répondait selon son humeur, aussi, bien des curiosités furent-elles loin d'être satisfaites ! Surpris, les gens ne tarissaient pas. Qui était cette enfant, fluette et pâle, dont les yeux marron mettaient une tache d'ombre sur la figure blanche ? Vêtue d'une modeste robe noire qui faisait ressortir sa blondeur, elle tranchait, par sa finesse et sa distinction, sur cet entourage gauche et lourd, et les mains longues, aux ongles polis, ne savaient pas manier « la primeur » avec ce coup de main qui était une des glorieuses caractéristiques de Mme Vigny.

— T'as pas des mains de travailleuse comme nous, lui disait parfois la marchande... ma pauvre petiote ! t'es, ben sûr, pas faite pour mener cette vie-là !

Mais l'enfant protestait : cela l'intéressait, et elle s'y ferait. La vie n'était drôle pour personne, et, quand on était une petite orpheline comme elle, on était bien heureuse d'avoir retrouvé une famille, où tout le monde vous aimait tant.

Et Nicole s'efforçait de prendre les façons un peu rustres de ses sœurs d'adoption. Mais sa volonté ne suffisait pas à faire une « rustaude » de celle dont tous les mouvements étaient empreints d'une élégance naturelle. Les Vigny eux-mêmes s'en étaient aperçus. C'est pourquoi, dans la famille, sans aucune intention méchante d'ailleurs, on l'avait surnommée la

*princesse*. Et, depuis ce jour-là, on ne la désignait jamais autrement. Au début, elle avait protesté.

— Mendiante!... disait-elle gentiment, serait bien plus un nom pour moi!

— Oui... ma *princesse*! avait répondu gaillardement le petit apprenti maçon.

Cependant, cette petite silhouette noire, sans laquelle à présent on n'apercevait plus la corpulente Mme Vigny, avait prodigieusement intrigué une des plus anciennes locataires de la rue de Lévis, Mme Dauret.

Mme Dauret avait dépassé la cinquantaine. Veuve depuis une vingtaine d'années, elle avait repoussé toutes les offres de mariage qui s'étaient présentées. Elle vivait, sans enfant, des copieuses rentes que lui avait laissées son mari. Tout le quartier la connaissait, ainsi que sa vieille bonne. Mariette était d'ailleurs presque une amie. Mme Dauret, ayant jugé qu'elle possédait un esprit plein de logique et de sagesse, la consultait volontiers avant de prendre une décision.

Une autre raison avait d'ailleurs contribué à la popularité de la riche veuve : sa générosité.

Il n'y avait pas d'exemple qu'elle fût demeurée insensible à une véritable détresse, et sa vie se passait à faire le bien et à prodiguer aux malheureux son temps et ses conseils.

A défaut de famille, elle avait de nombreux amis et passait aux yeux du monde pour une femme heureuse. Elle ne l'était pas, cependant!

Quelque chose manquait à sa félicité : l'enfant qu'elle et son mari avaient désiré en vain!

Il lui eût été difficile de définir ce qu'elle éprouvait, mais elle réalisait qu'il y avait dans

son existence un vide, et, si le meilleur de sa vie était consacré aux malheureux, c'est qu'elle n'avait pas, à son foyer solitaire, la tendresse tyrannique d'un de ces petits êtres qui remplissent et absorbent si complètement une existence. Aussi la solitude lui pesait-elle lourdement !

Depuis plusieurs jours, elle observait Nicole des fenêtres de sa chambre.

Fine, distinguée, l'air timide et doux, celle-là ne pouvait pas être la fille de cette Mme Angot, à l'allure tapageuse et au verbe puissant !... Où donc, alors, avait-elle découvert cette charmante enfant ?

Bien que considérant la curiosité comme très répréhensible, Mme Dauret eut néanmoins celle d'éclaircir ce mystère.

Mme Vigny, dont elle était une fidèle cliente, ne refuserait certainement pas de répondre à ses questions.

Se rendant un matin à son dispensaire, Mme Dauret fit un détour pour passer devant la petite voiture.

— Bonjour, madame Vigny, dit-elle en souriant.

— Bien le bonjour, mame Dauret !... Vous faut rien aujourd'hui ?... On a des pêches qui, quasiment, vous fondent dans la bouche... Tiens, la princesse, passes-en donc une à mame Dauret, histoire de lui faire goûter ça !

La princesse ?... Mme Dauret se retourna en souriant.

— C'est cette jeune personne que vous appelez la princesse ? demanda-t-elle.

— Oui, c'est les gosses qui l'ont surnommée comme ça !... Oh ! bien sûr, pas par méchan-

ceté... ils l'aiment bien trop pour ça... mais, parce que, voyez-vous, elle, c'est pas comme nous autres. Regardez-moi seulement ces mains; on voit bien, tout de suite, qu'elles sont pas faites comme les nôtres...

Nicole dissimula ses mains en rougissant.

— T'en fais pas, va, lui dit la brave femme, on sait bien que c'est pas ta faute, et que t'en es pas plus feignante pour ça!

— Oui... cette gentille enfant me paraît, en effet, pleine de bonne volonté, insinua Mme Dauret, ne sachant comment en venir au sujet qui l'intéressait.

— Ça... pour ça, oui!... elle fait ce qu'elle peut; dame, elle est pas bien costaude, la pauvre petite, mais à quoi qu'on peut s'attendre après son grand malheur.

— Comment? Mais quel malheur?

— Ah! vous savez pas? Tiens, c'est drôle, je croyais comme ça que tout le monde était au courant dans le quartier... Ben, c'est une pauvre petite fille qui vient de perdre sa maman, une bien gentille personne qu'était dans la peinture et qu'on appelait la « peintresse »; elle avait eu des malheurs, vu qu'elle avait perdu son mari, qu'était docteur; alors, voilà: elle a fini par mourir, laissant c'te petiote, qu'est restée quasi seule au monde... Alors, Vigny a dit comme ça: « Ben, prenons-la; le bon Dieu pensera à nous pour sa nourriture... »

Nicole, dont les yeux étaient pleins de larmes, se moucha bruyamment.

— Madame Vigny, vous êtes une brave femme, dit Mme Dauret, très émue, et vous méritez

d'être heureuse ; soyez sûre que le Seigneur saura reconnaître votre belle action.

— Tout ce que j'y demande, au Seigneur, c'est de faire envoyer l'agent Flache dans un aut' quartier que l'nôtre, parce que, vrai, c'est une plaie d'Égypte qu'un homme comme ça pour ceusses qu'ont besoin de gagner leur vie.

Et si ses yeux avaient eu le pouvoir de fusiller, la vie de l'agent Flache eût certainement couru un sérieux danger ! Mais, nullement impressionné par tant de haine, ledit agent s'avancait au contraire, le sourcil froncé et le regard menaçant, bien décidé à faire déloger la voiture qu'il lorgnait depuis un moment.

— Ah oui ! c'est bon, on le sait !... Ne le dites pas, votre « cirrreulez », on s'en va !... Viens, ma gosse, viens ! Bien le bonjour, madame Dauret ! J'aurai encore de la belle pêche, demain, si ça vous dit... Quand vous êtes mon étrenne, ça me porte bonheur... Allez, la princesse ! Ah !... misère de misère !

\*  
\*\*

Ce soir-là, lorsque Mme Dauret rentra, sa maison lui parut, plus que jamais, vide de tout intérêt. Seule Mariette l'y attendait.

Elle faisait un dîner solitaire, servie par la vieille servante, qui ne lui épargnait le récit d'aucun potin. Ah ! elle était solidement documentée sur la vie des gens du quartier, dont, cependant, elle se souciait peu ! Enfin, la bonne s'allait coucher, et une interminable soirée commençait pour Mme Dauret. Il y avait cependant, près de la sienne, une chambre inoccupée

dont on aurait pu faire une délicieuse petite chambre d'enfant...

Un peu de mouvement autour d'elle ne l'eût nullement dérangée, et, le soir, au lieu de lire des romans qui ne l'intéressaient plus, elle eût volontiers échangé quelques mots avec une enfant dont l'esprit, en plein éveil, l'eût certainement passionnée !

Et, durant le jour, quelle différence !... Elle était lasse d'errer seule dans les rues de Paris, de n'avoir à songer qu'à elle-même, à ne se préoccuper que de ses propres toilettes !... Il eût été si amusant de parer une jolie enfant blonde, à l'allure distinguée...

Dès lors... Pourquoi pas ?

Le lendemain, de bonne heure, Mme Dauret était à sa fenêtre pour y guetter l'arrivée de Mme Vigny.

Il lui parut que, ce matin-là, précisément, la marchande était en retard, car Mme Dauret connaissait toutes les marchandes de la rue de Lévis et l'emplacement exact où s'installait Mme Vigny, entre une voiture de fruits et une « spécialiste des cœurs à la crème ».

Enfin, au bout d'un moment, elle la vit déboucher.

La marchande arrivait, rouge, essouffée, ayant eu maille à partir avec un chauffeur de taxi qui avait mis sa marchandise en danger, et auquel elle avait, naturellement, prodigué quelques vérités de son cru, qui ne devaient pas manquer de pittoresque.

Nicole suivait docilement, attentive à ce que rien ne s'échappât de la voiture surchargée d'abricots.

Mme Dauret sonna Mariette.

— Est-ce que vos courses sont faites, Mariette? lui demanda-t-elle.

— Pas encore, Madame!

— Bien! Alors je voudrais que, en passant, vous demandiez à Mme Vigny si elle ne pourrait pas monter me parler quelques minutes... Dites-lui que je ne la retiendrai pas longtemps, et que je la dédommagerai des ventes qu'elle aura perdues.

La commission fut faite et, une demi-heure plus tard, Mme Vigny pénétrait, en hésitant, dans le salon de Mme Dauret.

Il lui parut merveilleux!... Tant de meubles! de tableaux! de coussins!... Les musées, dont elle avait entendu vanter la splendeur, et devant lesquels il lui était arrivé de passer sans jamais oser y entrer, devaient ressembler à ce qu'elle voyait là!

D'un air embarrassé, elle releva autour de ses hanches son tablier d'une propreté immaculée, et regarda, l'un après l'autre, tous les sièges, sans se décider à s'asseoir sur aucun.

Mme Dauret la surprit au milieu de son hésitation.

— Bonjour, madame Vigny, lui dit-elle, lui tendant la main... excusez-moi de vous déranger, mais...

— Oh! c'est pas un grand dérangement!... la petite connaît son affaire, à présent! On peut y confier la voiture! Elle fait sûrement de meilleures ventes que moi!

Mme Dauret toussota d'un air embarrassé.

— Asseyez-vous, madame Vigny! dit-elle aimablement... Nous serons ainsi plus tranquilles, et mieux en confiance!

Sans savoir pourquoi, la marchande n'aima pas ce début.

— Alors, dit la veuve, vous êtes toujours contente de Nicole?

— Oui ! on la croirait quasi faite exprès pour nous !

Mme Dauret se mit à fixer la bague qui ornait sa main droite, comme si elle espérait y trouver une inspiration. Mme Vigny, l'observait avec méfiance...

— C'est... s'enhardit Mme Dauret... c'est précisément au sujet de Nicole que je désirais vous voir.

— Ah ! fit sèchement la marchande.

— Oui !... je me suis demandé, ne m'en veuillez pas de ma franchise, si, dans l'élan de votre bon cœur, vous ne vous étiez pas, votre mari et vous, imposé une charge bien lourde... car, enfin, une onzième personne à table, lorsque l'on est déjà dix !... cela doit tout de même faire une différence.

— Peut-être bien !... mais, voyez-vous, on n'y pense pas !... Comme dit Vigny, « quand y en a pour dix, y en a pour onze »... et la petite est si gentille !

— C'est justement !... elle mérite que l'on s'intéresse à elle.

— Dame !... on fait ce qu'on peut ! mais, vous savez, madame Dauret, on n'est pas des millionnaires... on peut pas la nourrir à rien faire. Du reste, elle l'a compris tout de suite, et j'peux dire qu'elle se fait bien à notre vie... Ça peut paraître dur, comme ça, pour commencer... mais ça vous vient !... et puis, c'est pas un métier malsain...

— Bien sûr !... dit Mme Dauret.

La conversation était mal engagée. La veuve le sentit. Mme Vigny se méfiait, et Mme Dauret sentait peser sur elle, pénétrant et interrogateur, le regard de la marchande des quatre-saisons.

— Eh bien ! dit Mme Dauret, précipitant les événements, je vais être franche... voilà !... Je suis seule au monde... J'ai des rentes, et personne à aimer... et je vous avoue que je trouve la vie bien triste !... vous, madame Vigny, vous avez huit enfants ; moi, je n'en ai pas !... voulez-vous me céder Nicole ?... Je l'élèverai bien. Je la doterai. J'en ferai une femme accomplie, et, personnellement, vous n'aurez pas à regretter de m'avoir fait ce sacrifice !

Mme Vigny eut les larmes aux yeux.

— Bien sûr, dit-elle... je sais bien que vous me parlez dans son intérêt, et, puisque nous l'aimons tant, on devrait être contents... mais, que voulez-vous, madame Dauret, on la considère déjà comme notre fille, c'te p'tite princesse, les gosses l'aiment... chez nous, on lui fait fête... et puis y a m'sieur Vigny... et m'sieur Vigny, dame ! j'vois pas bien comment qu'y va prendre votre proposition !

— Vous pourrez lui dire, ma brave femme, que jamais Nicole n'oubliera ses premiers parents d'adoption.

— Oh ! pour ça, vous ferez ce que vous pourrez, je le sais !... mais je pense aussi ce que je pense !... et je me doute bien que, quand elle sera devenue une grande demoiselle, elle aura vite fait d'oublier le temps où qu'elle servait la bigarreau aux clients.

Enervée, Mme Vigny s'était levée.

Elle s'approcha de la fenêtre et, à travers les

rideaux, considéra Nicole qui pesait, avec soin, une livre d'abricots. Elle secoua la tête d'un air triste.

— Pauvre petite, soupira-t-elle, c'est bien sûr que sa « peintresse » de mère serait plus contente de la savoir chez vous que chez nous ; c'est mieux son monde, mais vous comprenez ce que c'est, s'pas?... on s'était attachée à c'te petiote.....

— Mais oui, certainement... et c'est, encore une fois, à votre bon cœur que je m'adresse. Vous qui vivez entourée d'enfants qui vous aiment et vous font fête quand vous rentrez de votre journée de travail, pouvez-vous vous représenter ma tristesse... seule, ici, pour les repas, pour les plaisirs, pour la vie!... personne à choyer, gâter et aimer... vous me répondrez que je puis m'intéresser à des malheureux!... c'est exact, et c'est ce que je fais!... mais, la charité accomplie, je me retrouve seule, abandonnée, dans une vie qui pourrait être heureuse et qui ne l'est pas, parce que nulle tendresse ne l'illumine... Lorsque je suis malade, personne ne s'inquiète de moi... Au contraire, lorsque cela vous arrive, madame Vigny, vous savez que neuf cœurs compatissent à votre souffrance... Comme cela doit vous être doux d'être malade, à vous qui pouvez sentir combien l'on vous chérit! Vous doutez-vous de ce que c'est que de vivre comme moi? vous imaginez-vous ma tristesse, lorsque je rentre ici, de ne jamais trouver un sourire d'enfant qui m'accueille et m'égaye?

Du coin de son tablier, la marchande essuya une larme.

Plus elle regardait autour d'elle, mieux elle

réalisait que ce cadre élégant était celui qui convenait aux goûts et aux habitudes de Nicole. De quel droit, après tout, la condamnerait-elle à la vie pénible qui était la leur, quand une destinée meilleure s'offrait providentiellement pour elle?... Mme Vigny se taxa d'égoïsme.

— J'peux pas vous répondre tout de suite, ma bonne dame, dit-elle, parce que faut comme ça que je consulte mon homme.

— Mais oui... mais oui... réfléchissez... prenez votre temps, je veux que vous fassiez la chose de votre plein gré.

Les deux femmes se serrèrent la main, et Mme Vigny regagna sa voiture.

Nicole lui annonça gaiement « qu'elle avait fait six ventes ».

— Ça ne m'étonne pas, la princesse ! t'es si gentille !

Et il était providentiel que l'enfant eût, précisément ce matin-là, des dispositions pour le métier, car, sans elle, la vente eût été désastreuse. L'esprit de Mme Vigny était ailleurs... Et les clients s'en aperçurent. Pas un sourire sur la figure d'ordinaire si avenante... Il eût surtout été imprudent de discuter, ce jour-là, la qualité de la marchandise... d'ailleurs, ceux qui le tentèrent se firent rabrouer de la belle manière !

— Pas bon, ces abricots-là, allez donc voir au bout de la rue si j'y suis !... et, par la même occasion, reluquez un peu ce que l'on vous offre pour le même prix !

Nicole n'en revenait pas et regardait avec étonnement sa vieille amie. Mais ce fut lorsque Vigny fut mis au courant de l'événement que la tragédie atteignit son apogée !

Dès que sa femme lui eut parlé de la proposition de Mme Dauret, il entra dans une violente colère.

— Non mais, des fois, pour quoi qui nous prennent, tous ces millionnaires?... ça s' imagine que, parce que ça a de l'argent, ils valent mieux que ceux qui travaillent pour *la* gagner?

— Mais non, mon homme, elle est bien gentille, cette brave dame ; au contraire, elle m'a expliqué qu'elle était toute seule au monde et qu'elle s'ennuyait...

— Elle n'a qu'à s'acheter un petit chien avec un manteau... Un toutou à sa mémère !

— Ça parle pas un chien, ça sourit pas, ça vous écoute sans vous répondre !

— Oh ! toi, mame Vigny, je vois ce que c'est ! Elle t'a entortillée avec ses belles phrases, et t'es toute pour elle. Voyons, tu l'aimes donc pas, notre petite princesse ?

— Bien sûr que si ! et tu le sais bien !... Mais j'ai réfléchi, vois-tu... Après tout, de quel droit que nous l'empêchons d'être riche, cette petiotte ?

— Riche !... Riche !... elle t'a pas montré ses écus... Qu'est-ce qui nous prouve qu'elle en a tant que ça?... Et puis, ce monde-là, c'est grand, c'est hautain !... c'est pas si sûr que ça qu'elle y sera heureuse, notre princesse !

— Oh ! moi, je la connais, Mme Dauret !... C'est un bon cœur... On le sait bien, dans le quartier, avec toutes les charités qu'elle fait.

— Enfin, t'es pour elle, quoi ?

— Mais pas du tout !

— Mais si, mais si, je le voye... Ben, tu sauras que c'est moi qui ne veut pas ! et, pas plus tard que demain, au lieu d'aller faire le poisson, j'irai lui dire son fait à cette poseuse.

La nuit, cependant, apaisa l'indignation de Vigny. Il comprit, à son tour, qu'il n'avait pas le droit, sous le prétexte qu'ils aimaient l'enfant, de la priver d'une vie plus agréable que celle qu'il lui pouvait offrir.

Il fut alors décidé que l'on interrogerait Nicole.

La chose fut exposée à la fillêtte, aussi clairement que possible, et, le cœur palpitant sous une indifférence affectée, les braves gens attendirent.

Pour toute réponse, Nicole fondit en larmes.

Est-ce qu'on croyait qu'elle était malheureuse, avec ses petites sceurs qui l'aimaient tant? D'abord, elle n'avait pas envie d'être riche, quand ceux qui avaient eu pitié d'elle étaient pauvres, et si jamais elle avait de l'argent, ce serait pour le partager avec eux, mais, quant à les quitter, à moins que ce ne soit leur désir, ça, jamais!...

— Tu vois, la bourgeoise! conclut Vigny, la figure illuminée.

Il fut donc décidé que la chose en resterait là, et, pour faciliter cette détermination, il fut décidé que, pendant quelques jours, l'on omettrait d'aller vendre rue de Lévis.

Cependant, de sa fenêtre, toute la matinée, Mme Dauret guetta l'arrivée de la petite voiture. Comme rien ne vint, elle comprit...

Les braves gens n'avaient pas le courage de se séparer de la petite orpheline, et cela confirma l'opinion qu'elle avait que l'enfant était charmante et méritait que l'on s'intéressât à elle.

Deux jours se passèrent ainsi; le troisième

se leva, pluvieux et triste. De tous les côtés du ciel, l'orage menaçait.

Les travailleuses décidèrent de partir quand même, mais elles n'avaient pas marché une demi-heure que la tempête éclata. Et ce fut effroyable ! Une terrible rafale s'abattit, balayant les trottoirs, lançant, dans de poussiéreux tourbillons, les feuilles des arbres, courbant les branches, chassant à l'abri passants et voitures. Malgré la couverture imperméable dont Mme Vigny couvrit ses épaules, Nicole fut trempée.

Tout le jour, elle grelotta. Lorsqu'elle rentra le soir, ses yeux brillaient de fièvre, et elle s'endormit en appelant sa mère.

— M'est avis, dit Mme Vigny en hochant la tête, qu'elles sont faites du même bois, sa mère et elle !... Aussi fragiles l'une que l'autre...

Et, durant les quinze jours que dura la bronchite, les époux Vigny se livrèrent à de salutaires réflexions.

Nicole, décidément, n'était pas taillée pour cette vie-là ! Les intempéries l'éprouvaient trop cruellement. Il lui fallait l'existence pour laquelle elle avait été créée : facile, confortable, douillette.

A force de l'aimer, est-ce qu'ils n'étaient pas égoïstes ?

Ce fut Mme Vigny qui prononça cette phrase.

— Qu'est-ce que t'en dis, mon homme ? conclut-elle.

Et « mon homme » convint que sa femme avait raison.

De ce jour, malgré le chagrin qu'ils en ressentaient, leur résolution fut prise.

Dès que Nicole fut convalescente, Mme Vigny, revêtue de son antique robe de satin noir, celle qui avait présidé à toutes les premières communions de la famille, se rendit chez Mme Dauret.

Avec une franchise qui l'honorait, elle lui avoua leurs incertitudes et ce qui les avait décidés à accepter son offre. La bonne dame sut convaincre et apaiser la marchande.

Restait Nicole. L'enfant — Mme Vigny n'en fit pas un secret — opposerait certainement une belle résistance. Il fut convenu qu'elle viendrait, en visite, passer une journée chez Mme Dauret.

— Pourquoi faire? plaida la petite... Nous avons perdu assez de temps pendant ma maladie. Il est temps que je me remette au travail!

— Ça te reposera, ma petiote!... Et puis, tu verras, elle est si gentille, cette dame.

— Mais si elle me garde?

Mme Vigny fut embarrassée.

— Elle ne te gardera que si tu te trouves bien chez elle, répondit-elle après avoir réfléchi... Sinon, la maison d'ici sera toujours la tienne.

Ce fut ainsi que, contre son désir, l'enfant fut conduite rue de Lévis.

Dans les beaux yeux sombres, Mme Dauret lut une secrète hostilité; la petite avait une attitude méfiante, dont elle était décidée de ne pas se départir.

Mais Mme Dauret en avait vu d'autres. Convaincre était une vocation chez elle. Tout le jour, elle se montra patiente, charmante et affectueuse. Vers la fin de l'après-midi, l'enfant, mise en confiance, abandonnait son atti-

tude hostile. Elle commença à sourire et à s'intéresser aux choses. Quand vint le soir, elle se mit à table, en face de Mme Dauret, avec une gaieté qui prouvait qu'elle était complètement apprivoisée.

Quand il fut l'heure de se coucher, Mme Dauret l'emmena dans la chambre qui avait été préparée pour elle.

Un papier gai, des meubles clairs, le sourire accueillant et béat de deux superbes poupées, un moelleux tapis, et, dans un coin, un beau lit de cuivre où elle coucherait toute seule, tout la charma !

L'enfant se laissa déshabiller.

A travers les rideaux de son lit, elle apercevait la lueur douce de la veilleuse... Comme tout était intime, calme et reposant, en ce lieu !

L'enfant pensa à sa mère... Autrefois, dans les années disparues à jamais, elle avait connu cette même impression de bonheur et de confort... c'était sur un lit semblable à celui-là que se penchait, jadis, le visage chéri de sa maman...

Un autre visage, également doux, s'y penchait en ce moment... Nicole, les yeux mi-clos, lui sourit avec confiance, puis elle s'endormit...

## III

Dix ans se sont écoulés.

L'enfant que l'on appelait la « princesse » est devenue une ravissante jeune fille, au regard limpide et doux, au teint clair, à la taille harmonieuse et souple.

Mme Dauret a tenu sa promesse. Elle a fait donner à Nicole une solide éducation et a le droit d'être satisfaite de l'œuvre accomplie. Charmante de cœur et d'esprit, celle que l'on appelle à présent mademoiselle Dauret fera quelque jour honneur au sexe dont elle est un des plus gracieux spécimens !

Et, depuis le jour où elle fut adoptée, un peu malgré elle, Nicole n'a connu que le bonheur.

Elle fut heureuse au cours, où des enfants de son âge lui prodiguèrent leur amitié... heureuse auprès de la femme exquise qui n'épargna rien pour lui faire la vie douce. A peine eut-elle le temps de s'apercevoir qu'elle était orpheline ! Celle qui s'était donné pour tâche de le lui faire oublier y avait si parfaitement réussi.

Ses études terminées, la jeune fille ne quitta plus sa bienfaitrice, qu'elle appelait *marraine*. Leur vie se partagea désormais entre les bonnes œuvres, et les distractions que Mme Dauret ne voulait pas refuser aux vingt ans de sa pupille. L'appartement de la rue de Lévis avait depuis longtemps cessé d'être triste. Il ne s'écoulait guère de jours qu'il ne fût envahi par la bande

joyeuse des amies de Nicole. On y donnait des thés, des réceptions, voire même des sauteries. Puis, dès les premiers beaux jours, toute cette jeunesse se transportait en Normandie, où Mme Dauret possédait une jolie propriété.

Nicole disait en riant que la *Roseraie* était élastique.

Et cela semblait exact ! Il y avait toujours une chambre pour ceux qui tombaient à l'improviste. De tout l'été la maison ne désemplissait pas. Et c'était une succession ininterrompue de pique-niques, de parties de pêche, de tennis, de canotage. Au contact de cette jeunesse, Mme Dauret en oubliait l'âge qui venait, et elle eût voulu que, chaque année, l'été se prolongeât indéfiniment. Mais il arrivait un jour où il fallait se résigner au retour à Paris. Octobre, pluvieux et triste, voyait revenir une Nicole disposée à se livrer aux distractions de la capitale avec une ardeur égale à celle dont elle avait accueilli les joies saines de l'été.

Cependant, aux heures de recueillement, il arrivait à la jeune fille de songer à sa mère, qu'elle avait si peu connue. Malgré le bonheur qui l'entourait, Nicole sentait que quelque chose lui manquait, car une mère jamais ne se remplace, et les orphelines qui ont grandi sans cette tendresse de tous les instants le savent mieux que personne. Il y a toujours une période dans la vie où l'on sent le vide qu'a fait dans votre cœur, la disparition de celle dont personne, ici-bas, ne peut tenir la place. Et Nicole souvent se demandait : « Maman me voit-elle?... Que pense-t-elle de moi?... Si elle était encore de ce monde, quelle attitude aurait-elle?... Quelle vie serait la nôtre?... » Et, dans

son cœur lourd de tendresse pour la chère absente, un appel montait qui, hélas ! restait vain... Alors, de toute sa volonté, elle cherchait à se remémorer les gestes et les traits de la pauvre morte, et elle demandait à son miroir de lui faire retrouver, dans son propre visage, quelques particularités qui ressusciteraient pour elle la maman disparue.

Cette année-là, les amies de Nicole, ayant décidé de fêter brillamment sa vingtième année, complotèrent de donner un bal en son honneur... non pas une de ces petites sauteries de quatre à sept comme les mamans en organisent durant les après-midi d'hiver, mais un bal, un vrai, avec un orchestre, un buffet et des danseurs inconnus qui feraient figure de Prince Charmant !

Quand Nicole apprit la nouvelle, elle en perdit le sommeil ! L'idée de porter une robe de soirée, et de faire son entrée dans le monde la grisait littéralement !

La question toilette était d'ailleurs angoissante.

Mme Dauret lui avait laissé carte blanche.

— Je ne m'occupe de rien, avait-elle dit à la jeune fille ; commande ce qu'il te plaira, et, comme tu es à présent une grande personne, j'ai décidé de te faire cadeau des bijoux que je portais à ton âge.

Et c'est ainsi que Nicole reçut un bracelet en platine, de curieuses boucles d'oreilles qui se trouvaient justement être à la mode, et un discret rang de perles. Une robe rose, perlée de blanc, accompagnait ces merveilles.

— Harmonie en clair !... dit en souriant Mme Dauret... Ma fille, tu es charmante !...

Quant au bal lui-même, Nicole ne devait jamais l'oublier.

Ce fut un véritable enchantement, et elle songea qu'il effaçait en splendeur tous les récits dont elle s'était nourrie sur le sujet de ces jouissances mondaines.

La lumière, les toilettes, la musique, la joie de se sentir admirée, peut-être même quelques timides compliments, tout cela dépassait ses rêves les plus osés.

Qu'une nuit s'écoule vite, lorsqu'on la dépense ainsi, à se griser de joies jamais éprouvées... Ce bal, cette féerie, lui parurent prendre fin trop tôt.

Quand, aux premières lueurs du jour, Mme Dauret lui proposa de rentrer, Nicole eut un naïf : « Déjà ! » qui fit sourire sa bienfaitrice.

— Mais oui, ma chérie, dit-elle en riant, tu vois bien que tout le monde s'en va !

Elle jeta un regard de regret sur les guirlandes fleuries qui, déjà, penchaient piteusement la tête...

Là-bas, près du buffet dégarni, les domestiques finissaient de ranger... C'était vrai !... Le rideau tombait sur l'éblouissant spectacle ! D'ailleurs, les premières lueurs du matin perçaient à travers les lourds rideaux baissés, et ce qui paraissait si clinquant à la lumière des lustres, prenait, à présent, l'air fané et fatigué des choses qui ont fait leur temps !... Sa robe elle-même lui parut avoir perdu son merveilleux éclat. Allons, c'était bien l'heure de la retraite !

Dans la rue, un jour nouveau commençait.

Ceux qui avaient passé sagement la nuit dans leur lit se rendaient à leurs occupations. Et Nicole trouva ce spectacle-là réconfortant,

après les joies fugitives et factices de la nuit.

A travers les vitres de l'auto, elle regardait la brume toute bleue qui enveloppait au loin Notre-Dame et le vieux quartier de la rive gauche. Ce paysage-là avait encore sa robe de fête, dont le soleil, bientôt, le dépouillerait dans son grand besoin de clarté. Sur son passage, éclatant et brutal, il balayerait tout le nébuleux dont sa rivale, la nuit, enveloppe êtres et choses ! Et c'en serait fini, de ces nuées vaporeuses que la lune enjolive de rayons argentés !... c'en serait fini de la fantasmagorie et du rêve !... Afin que le regard qui les contemple ait la vision de la réalité, l'astre du jour veut que toutes choses apparaissent devant lui claires, dépouillées, radieuses...

Auprès de Nicole, dans la voiture, Mme Duret demeurait silencieuse.

Il fallait que Nicole fût profondément absorbée dans ses souvenirs pour qu'elle ne remarquât pas la tristesse de sa chère marraine.

Il arriva même que, à un moment donné, la vieille dame eut un frisson. Elle chercha machinalement autour d'elle d'où pouvait venir le vent coulis qui la glaçait, mais l'auto lui parut soigneusement fermée; ce devait être une impression !... la fatigue, sans doute !

Pourtant, Nicole, dans sa robe légère, ne semblait pas sentir la fraîcheur du matin.

— Tu n'as pas froid, toi?... demanda-t-elle à sa filleule.

— Mais pas du tout, marraine ; je ne suis même pas fatiguée ; si je pouvais suivre ma fantaisie, je passerais un costume tailleur, et j'irais faire un tour au Bois...

— ... et, à onze heures du matin, l'on te ramènerait morte de fatigue!

— Oh! crois-tu, marraine?

— J'en suis sûre. Aussi, en fait de promenade au Bois, tu vas tout simplement enlever ta robe blanche, te mettre au lit et dormir jusqu'à l'heure du déjeuner.

Mme Dauret avait raison. Nicole n'eut pas plutôt la tête sur l'oreiller qu'elle s'endormit d'un bon sommeil.

Comme onze heures sonnaient, Mariette, affolée, se précipitait chez elle.

— Mademoiselle! Mademoiselle!...

— Qu'est-ce qu'il y a, Mariette?

— Venez! tout de suite. Oh! c'est affreux!... Madame vient d'être prise de faiblesse; elle ne parle plus!

Nicole sauta en bas de son lit et se précipita dans la chambre de sa marraine.

Pâle sur l'immense lit Henri II dont le bois sombre faisait ressortir sa blancheur, Mme Dauret, la figure contractée par l'attaque qui venait de la terrasser, essayait d'articuler quelques mots. Mais c'était en vain...

Les lèvres, impuissantes déjà, n'obéissaient plus et n'émettaient plus que des sons indistincts, tandis que la malade, qui s'en rendait compte, faisait, pour parler quand même, des efforts pénibles à voir.

Quand le médecin arriva, il ne laissa que peu d'espoir... Peut-être réussira-t-on à prolonger la malade de quelques heures encore, mais l'issue était inévitable, et jamais elle ne retrouverait l'usage de la parole...

Pourtant les yeux demeuraient vivants. Ils avaient une prière à adresser... Laquelle?

Une angoisse se lisait dans leur éclat fiévreux... toute la volonté de la mourante y semblait concentrée. Elle regardait autour d'elle... et personne ne semblait pouvoir comprendre cette imploration douloureuse et muette. Allait-elle emporter dans la tombe, qui déjà s'entr'ouvrait, la prière qui la torturait?

Nicole vint s'agenouiller auprès du lit et colla son oreille sur les lèvres pâles. Mais elle ne put surprendre que des soupirs plaintifs, comme la lamentation douce d'un être que la mort déjà frôle de son implacable main. Et la jeune fille, impuissante à comprendre, ne savait que couvrir de baisers les pauvres doigts inertes.

Ce fut alors qu'elle entendit le médecin dire à Mariette que « si cette dame avait de la famille, il serait peut-être prudent de prévenir, parce que... »

Il n'acheva pas, mais Nicole avait compris. Sa marraine allait mourir. Elle étendit les bras comme pour la retenir. Se pouvait-il que, à son tour, elle s'en allât, celle qui avait protégé son enfance?...

Mariette la rappela à la réalité, en lui disant que, puisque le docteur le demandait, « elle allait prévenir la famille ».

La famille?... Nicole ignorait que sa protectrice possédât encore quelques parents!

Côte à côte, elles avaient vécu, l'une pour l'autre...

Jamais Mme Dauret ne lui avait parlé de ceux qui la touchaient de près, et Nicole n'avait jamais songé à l'interroger à ce sujet. Elles allaient de compagnie sur la tombe de M. Dauret, que Nicole avait appris à aimer comme un

autre père, et là semblait se borner tout ce qui eût jamais fait époque dans l'existence sentimentale de sa bienfaitrice.

Pourquoi n'avait-elle jamais effleuré ce sujet?... Était-ce là un oubli volontaire?... Avait-elle renié ses parents parce qu'elle les jugeait indignes de sa tendresse?... Nicole se posait là des questions auxquelles elle était impuissante à répondre. Peu lui importait d'ailleurs... Elle était tout à la tristesse de l'heure présente. Elle savait que, désormais, les minutes étaient comptées, et que la chère mourante déjà n'appartenait presque plus à la vie...

Assise à côté du lit, elle regardait le cher visage qui se figeait lentement pour l'immobilité suprême et que contractait, par instant, une dernière crispation...

Cependant, à l'heure de l'agonie, ils arrivèrent, ceux que l'on dénommait « la famille » : une grande femme sèche, aux mains osseuses et pâles qui semblaient les mains de la mort même; un homme à la figure faussement apitoyée, qui ne cessa de regarder la jeune fille, comme s'il eût voulu lui faire comprendre que « sa place n'était pas là ».

Mais aucune puissance terrestre n'aurait pu l'arracher du chevet de sa vieille amie... Hélas ! elle aurait pu s'éloigner, la chère marraine ne s'en serait pas aperçue. Elle appartenait presque à l'Au-delà, et tandis que sa frêle dépouille reposait sur le grand lit pompeux, son âme avait déjà rejoint le royaume dont elle avait mérité d'être une des élues.

Mais Nicole ne comprit cela que lorsqu'elle sentit les chères mains qu'elle tenait se refroi-

dir dans les siennes. Leur contact, alors, la fit tressaillir.

Prise d'une terreur soudaine, elle se leva, les yeux pleins d'angoisse. La parente qui l'observait comprit son geste.

De ses longues mains sèches, elle saisit un miroir qu'elle approcha des lèvres de la moribonde...

Nicole, les yeux fixés sur l'image que reflétait la glace, attendait qu'une ombre légère vint en ternir l'éclat... mais le poli demeura intact...

Alors, sans qu'un muscle de son visage se contractât, la parente hostile articula froidement :

— C'est fini, elle est morte !

Nicole fondit en larmes.

Morte ! la marraine chérie qui lui avait fait l'existence si douce... morte ! l'amie près de laquelle s'était écoulée son enfance heureuse... morte ! c'est-à-dire enfuie à jamais, de ce monde où elles avaient pensé, vécu côte à côte.

Ce qui se passa ensuite, Nicole ne s'en souvint jamais.

Quand elle y repensait, rien de précis ne lui venait à l'esprit.

Où avait-elle été ? Qu'avait-elle fait ?

Nicole se rappela simplement qu'elle avait longuement pleuré, effondrée sur un canapé, puis quelqu'un était venu qui l'avait emmenée dans la chambre mortuaire... Alors, elle l'avait revue ; belle comme aux jours heureux de sa vie, Mme Dauret reposait... Son visage avait perdu l'expression souffreteuse des dernières heures. Il semblait apaisé, et l'on eût vraiment dit qu'elle dormait de ce sommeil paisible qui

était le sien... paisible comme son cœur et sa vie !

Pourtant... pourtant... non !

Nicole eut soudain l'impression qu'une autre présence était là, et qu'Elle flottait parmi les fleurs et le parfum d'encens qui mettaient un halo autour des cierges à la flamme vacillante. Oui !... une autre présence était là, délivrée de ce corps qui n'était plus qu'une dépouille... Et, ceci, elle le comprit si bien qu'elle se mit à prier, non plus en regardant ce cadavre sans âme qu'on allait rendre à la terre, mais en invoquant l'âme même qui flottait parmi ces choses indécises.

Le lendemain, il y eut beaucoup de fleurs, de visites, de baisers...

Comme dans un songe, elle vit défiler tous les amis des jours heureux. Ils s'apitoyaient sur elle, beaucoup plus certainement que sur la morte !... et il semblait qu'ils n'eussent tous à la bouche qu'un seul mot : « Pauvre petite !... »

Pourquoi inspirait-elle tant de pitié ?

Il lui parut que le cousin et la cousine s'agitaient énormément... Ils allaient et venaient dans la maison, comme si elle leur eût appartenu, et, chose étrange, c'était à présent Nicole qui se sentait étrangère en ces lieux où, pourtant, chaque détail lui était familier.

Puis vint le jour de l'enterrement.

Des draperies noires, des fleurs, des chants funèbres, des gens qui défilent... Ensuite, le long trajet dans une voiture qui ressemble à un cercueil, et d'où l'on ne voit pas même celle que l'on escorte à sa dernière demeure...

Encore des mains qu'on presse, des regards apitoyés, des « pauvre petite ! » puis, enfin, le

retour dans la maison dépouillée de ses attributs de deuil.

Plus de fleurs nulle part... seulement un vague parfum entêtant...

Nicole se précipita vers la chambre où avait dormi la morte bien-aimée... Elle était vide!... Les fenêtres étaient larges ouvertes, le lit défait... tout ce qui rappelait la chère marraine était enlevé...

Alors Nicole comprit.

Tant qu'elle avait veillé auprès du corps inerte, il lui avait semblé que sa vieille amie était toujours là, attentive et protectrice; rien ne pourrait arriver à l'orpheline tant que sa marraine dormirait sur le beau lit pompeux... mais, à présent, on l'avait emmenée! Elle était seule dans le grand cimetière, comme Nicole était seule dans l'appartement vide de sa présence... Pour la première fois, l'orpheline réalisa que l'histoire se répétait et qu'elle était de nouveau seule au monde. Ce fut seulement en cet instant qu'elle comprit pourquoi tant de gens avaient dit en la regardant: « Pauvre petite! »

Retirée dans sa chambre, elle s'abîma dans son chagrin. Autour d'elle, la vie sans doute avait repris, car elle entendait aller, venir et parler sans arrêt, dans les pièces voisines. Qui donc osait parler ainsi, quand la chère occupante n'était plus là?

A l'heure du dîner, on vint la chercher. En arrivant dans la salle à manger, elle la vit brillamment éclairée et s'aperçut qu'il y avait trois convives de plus; comme elle cherchait à comprendre pour qui étaient ces trois couverts, des enfants entrèrent en se querellant, et se

mirent bruyamment à table en négligeant de la saluer. Il sembla à Nicole qu'elle vivait dans un cauchemar. Elle fit cependant le geste machinal et s'installa à son tour devant la place qu'on lui désignait... Bientôt, autour d'elle, la conversation fut générale. On parlait de mille choses indifférentes... comme si rien ne se fût passé et que ce jour-là fût un jour comme les autres. Une question que posa un des enfants fit soudain dévier la conversation. On entama alors le sujet de l'enterrement : ceux qui y avaient assisté... ce qu'ils avaient dit... les fleurs qu'ils avaient apportées.

Et Nicole entendait tout cela !

Dans l'ombre que faisait la haute cheminée, elle voyait encore la silhouette de celle qui jadis habitait ces lieux... Elle avait circulé dans ces pièces, touché ces objets, tout cela lui avait appartenu... Que faisaient ici ces gens?... Autrefois, autour de cette table, il n'y avait qu'elle et la chère disparue... De quel droit, brusquement, excluait-on son souvenir de ce lieu encore tout palpitant d'elle ?

Nicole ne comprenait plus. Le cauchemar continuait, et elle n'était pas encore assez lucide pour se demander qui, d'elle ou de ces gens, étaient des intrus dans cette maison.

Le repas fini, la jeune fille regagna sa chambre.

Elle ne pouvait demeurer plus longtemps en la présence de ces profanateurs d'un cher souvenir. D'ailleurs, sa tête lui semblait vide. Elle était incapable de penser.

Elle vécut ainsi plusieurs jours dans cette hostilité polie.

Elle ne paraissait qu'aux repas. Personne ne

venait distraire sa méditation. Enfermée dans sa chambre, elle n'en sortait que pour porter des fleurs au cimetière et conter son abandon à sa fidèle amie. Ce qui se passait autour d'elle lui était indifférent. Sa marraine !... tout ce qui, de près ou de loin, la lui rappelait, en la faisant plus vivante dans sa pensée, telles étaient les uniques préoccupations de l'orpheline.

Mais un autre chagrin lui était réservé.

Durant ces jours de prostration, c'est à peine si elle avait entrevu Mariette. Tout ce qu'elle avait remarqué, c'était un pauvre visage tout gonflé de larmes, et il lui avait paru que la vieille bonne jetait, comme elle, des regards atterrés sur les intrus qui à présent envahissaient leur chère maison.

Un jour qu'elle se disposait à sortir, Mariette la rejoignit dans l'escalier.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma bonne Mariette?

— Attendez-moi, mademoiselle Nicole, je descends avec vous, j'ai à vous parler.

Dans la rue, elles se retrouvèrent ensemble. Devant cette compagne des jours heureux, Nicole sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Pauvre petite Mademoiselle ! dit simplement Mariette.

— J'ai eu à peine le temps de vous voir, Mariette, depuis ce triste jour, dit doucement la jeune fille.

— C'est pourquoi je ne voulais pas m'en aller sans vous faire mes adieux, Mademoiselle.

— Vos adieux?... Comment, vous partez?

— Oui, je ne peux pas supporter ces « gens-là » dans notre maison... Oh ! ils m'auraient bien gardée, j'ai tellement l'habitude de tout que je leur suis précieuse, mais je sens telle-

ment qu'ils n'aimaient pas notre pauvre dame... et, comme ils vont s'installer ici...

— Comment?

— Bien sûr!... Ça habitait la province, vous comprenez, et, comme tous les provinciaux, ça ne rêve que de vivre à Paris, c'est comme qui dirait une gloire que se font ces gens-là de s'installer chez nous... alors, c'est pain bénit, pour eux, cet appartement tout meublé qui leur tombe du ciel!

Nicole ne comprenait pas, ou peut-être n'avait-elle jamais cherché à comprendre.

— Vous croyez, Mariette, qu'ils vont rester... pour toujours... dans notre maison?

— Mais bien sûr, ma petite Mademoiselle... Il paraît qu'ils en ont le droit, c'est pourquoi que, moi, je m'en vais!... Ah! c'est dur, après trente ans!... et puis, il y a vous que j'aimais quasi comme une nourrissonne... mais je ne vous dis pas adieu... mais au revoir!... nous nous reverrons, n'est-ce pas, Mademoiselle?... je vous enverrai mon adresse, et, dès que vous le pourrez, vous penserez à votre vieille Mariette qui aurait tant de plaisir à parler quelquefois de sa chère dame... la meilleure des patronnes!

— Bien sûr, ma vieille amie, mais pourquoi n'attendez-vous pas quelques jours de plus?... Moi, je vais prendre une décision, je ne sais pas encore laquelle...

Et il apparut tout à coup à Nicole qu'en effet, jusqu'à ce jour, elle n'avait songé à rien.

Quel avenir lui était réservé?

Elle ne s'en était pas encore préoccupée. Tout à sa douleur, elle avait oublié de penser que, pour elle, la vie continuait.

Mariette la regardait.

— Qu'allez-vous faire, Mademoiselle?

— A la vérité, ma bonne Mariette, je n'en sais rien encore, mais comptez que je ne vous oublierai pas.

— Alors, adieu, ma petite Mademoiselle, et bonne chance !

— Adieu, Mariette, et à bientôt !

Et Nicole, mettant ses mains sur l'épaule de la vieille femme, l'embrassa, en pleine rue, sur les deux joues.

Pensivement, la jeune fille regagna la rue de Lévis...

La vérité, dont elle ne s'était pas inquiétée, allait lui être brutalement révélée.

Un jour qu'elle avait rêvé plus longuement que de coutume, comme elle se disposait à ouvrir la porte de sa chambre, elle perçut un bruit de voix. Tout près d'elle, les enfants discutaient entre eux, sur un ton querelleur.

Elle n'y eût pas prêté attention, si son nom, Mlle Rodier, plusieurs fois répété, ne l'eût frappée désagréablement... Qu'avait-elle fait?... Pourquoi parlait-on d'elle?

Intriguée, elle entr'ouvrit la porte et écouta :

— C'est pas vrai !... pas vrai !... pas vrai !... clamait l'un des garçons.

— Puisque je te dis que c'est papa, lui-même, qui me l'a promis !...

— Eh bien, répète donc comment il t'a dit cela.

— Eh bien, voilà ! Il m'a dit : « C'est toi qui l'auras, sa chambre, je te le promets, dès qu'elle sera partie !... et on t'y installera un joli atelier. » Alors, je lui ai demandé : « Ce sera bientôt ? » Il a souri et m'a répondu :

« Oh ! dans pas bien longtemps, maintenant. »

Lentement, avec une grâce majestueuse, Nicole ouvrit toute grande la porte de sa chambre et apparut sur le seuil.

Les enfants, tel un vol de moineaux, s'enfuirent en ricanant.

Elle ne douta pas que ce fût intentionnellement qu'ils avaient parlé de façon à ce qu'elle pût les entendre.

« Quand elle sera partie ». C'était donc un complot?... Un complot mesquin que l'on tramait contre elle?

Dans l'innocence et la générosité de son cœur, elle n'avait rien compris, rien deviné ; alors, seulement, la clarté se fit en son esprit, et sa situation lui apparut dans toute sa navrante réalité.

En effet, que faisait-elle dans cette maison, à présent que Mme Dauret n'y était plus?... D'autres s'y installaient qui en avaient le droit, sans doute, puisqu'ils étaient les parents de la morte, tandis qu'elle n'était qu'une pauvre orpheline élevée par charité!... Comment n'avait-elle pas songé à tout cela?... Et qu'attendait-elle, pour se mettre en face de la situation?

Un moment, elle regarda la chambre claire où elle avait grandi, travaillé, vécu...

Nicole s'y revit enfant, ce premier soir où elle ne voulait pas de l'hospitalité de celle qu'elle devait tant aimer par la suite... puis écolière, travaillant à ce petit bureau ; enfin jeune fille. Cette pièce avait été peu à peu meublée suivant ses goûts et ses désirs. Presque chaque chose évoquait pour elle un cadeau ou une récompense. Les livres de la jolie biblio-

thèque avaient été choisis sur les conseils de Mme Dauret. Cette broderie inachevée, sur la table à ouvrage, elles l'avaient commencée de compagnie... Ce papier à lettres à son chiffre? Encore un cadeau de la chère marraine!... Oui, dans ce petit coin était réuni tout ce qu'elle aimait au monde, tout ce qui la faisait réfléchir et rêver; c'était son lieu de retraite et de méditation... Jamais elle ne s'était imaginé qu'il pût arriver un jour où elle y serait en intruse.

Allons, il fallait avoir le courage de se mettre froidement en face de la réalité.

Elle décida de se présenter devant les parents de Mme Dauret, afin d'entendre, de leur bouche, quel sort lui était réservé.

Elle les chercha dans l'appartement. Mais ce fut en vain qu'elle explora. Ils n'étaient nulle part. Une seule pièce restait... la chambre de sa bienfaitrice!

Depuis le jour de l'enterrement, Nicole n'avait pas osé y remettre les pieds.

Trop de souvenirs dormaient pour elle en cette chambre.

Dédaigneux de la mémoire de la morte, se pouvait-il que ces profanes eussent osé violer ce sanctuaire?

Timidement, elle frappa, et, comme l'on répondait : « Entrez, » Nicole tourna lentement le bouton.

En effet, ils étaient là... occupés à fouiller les tiroirs. Et ce fut tout ce que vit Nicole... un fouillis de choses répandues sur la table... Mais ce fouillis était vivant pour elle... Il était composé de mille riens que, bien souvent, elles avaient regardés ensemble : quelques vieilles dentelles, des bijoux démodés, des rubans qui

tous avaient une histoire, un album de photographies qu'elle connaissait par cœur, et même un ouvrage dont la mort avait empêché l'achèvement...

Profanation !... eut envie de s'écrier la jeune fille.

Alors ses yeux se tournèrent vers le lit... le lit où la chérie ne dormirait plus jamais, pas plus, du reste, qu'elle ne serait désormais présente dans cette maison si pleine d'elle, d'où l'on chassait impitoyablement tout ce qui la pouvait rappeler.

Et ce souvenir lui remit en mémoire le regard suppliant de la mourante...

Qu'imploreraient-ils, ces yeux qui étaient demeurés vivants quand tout l'être déjà appartenait à l'Au-delà ?

Nicole avait vainement cherché à lire leur secret... mais voici que, maintenant, elle croyait comprendre la prière qu'ils avaient adressée en vain.

Ils imploreraient que l'on eût pitié de sa mémoire et de la petite orpheline...

Mais la cupidité rôdait déjà autour de ce lit funèbre, et personne ne voulut entendre cette suprême prière.

En la voyant entrer, le cousin s'était levé.

— Que voulez-vous, mon enfant ? demanda-t-il d'un air protecteur.

Au vrai, Nicole n'avait préparé aucune phrase. Aussi se sentit-elle soudain désemparée au point de ne savoir que répondre.

— Tenez... asseyez-vous... reprit le cousin ; j'avais justement à vous parler ; nous allons régler la chose en peu de mots.

La cousine pinça les lèvres et se mit à fixer

le papier du mur. Le cousin toussota pour s'éclaircir la voix.

Le cœur battant, Nicole attendait.

— Ma chère enfant, j'ai une pénible nouvelle à vous annoncer... Vous vous attendiez, sans doute, à ce que notre chère cousine fit de vous son unique héritière... peut-être même vous l'avait-elle promis?

— Monsieur, dit Nicole, se levant avec indignation... jamais pareil sujet ne fut effleuré entre nous.

— C'est malheureux! ricana-t-il. Gabrielle était un cœur charmant, mais un esprit nébuleux. Comme elle avait le mépris de l'argent, elle oubliait facilement tout ce qu'il peut aider à accomplir; c'est pourquoi, après vous avoir élevée comme une riche héritière, elle a eu l'imprudence de mourir en oubliant d'assurer votre vie.

— Monsieur, c'est insulter la mémoire de celle à qui je dois tout, que de parler ainsi d'elle, dans la chambre même où elle a rendu le dernier soupir... et je ne le permettrai pas!

Le cousin eut un sourire vipérin.

— Tout doux, mon enfant!... calmez-vous. D'ailleurs, même dans cette chambre, il ne vous appartient pas de donner aucun ordre... vous êtes ici *chez moi!*... c'est vous dire que pas un instant je ne songerais à insulter la mémoire de celle dont l'insouciance nous valut d'être ses héritiers, car, ma pauvre enfant, c'est, hélas! la vérité. Est-ce intentionnellement ou par oubli?... Toujours est-il que la chère Gabrielle avait totalement omis de faire un testament... ce qui fait que, tout naturellement, c'est à nous, ses cousins germains, que revient toute sa for-

tune, alors que vous, sa fille d'adoption, vous vous trouvez absolument...

— Sur le pavé!... acheva cruellement la cousine.

— Eh bien!... dit Nicole froidement... je gagnerai ma vie.

— Voilà une résolution que j'approuve et qui vous fait honneur, mon enfant, car nous ne pouvons malheureusement rien pour vous.

— Vous ai-je demandé quelque chose?

— Évidemment non... mais vous auriez pu vous attendre à quelque générosité de notre part... Hélas! ma pauvre enfant, nous sommes absolument impuissants à vous aider... L'éducation des enfants est ruineuse à l'époque actuelle, et nous nous devons à nos petits... Nous vous laisserons, naturellement, le temps nécessaire pour vous débrouiller, vous chercher une situation....

— Je vous remercie... Ce ne sera pas long... Dès demain, la chambre sera à votre disposition... ou plutôt, à la disposition de celui de vos fils qui rêve de s'y installer un atelier...

Et, pleine de dignité, Nicole quitta la pièce.

Elle revint chez elle.

Dans un coin, près de la cheminée, le portrait de sa bienfaitrice lui souriait. Nicole le détacha tendrement pour le mieux contempler. A force de les fixer, il lui sembla peu à peu que les traits s'animaient, et que les yeux redevenaient vivants... Alors, par un de ces phénomènes que l'on ne s'explique pas, Nicole, très nettement, comprit la prière qu'ils avaient adressée.

La pauvre amie, se sentant condamnée, avait songé à sa fille d'adoption qui, de nouveau,

allait être privée de tout et chassée par des étrangers impitoyables. Ce que les lèvres n'avaient pu articuler, c'étaient, sans aucun doute, les mots : « Allez chercher un notaire ! »

Nicole, les yeux pleins de larmes, approcha le portrait tout contre sa joue, et ce fut comme si, à son tour, elle répondait à la chère morte : « Non, non, ne regrette rien, marraine chérie... je travaillerai... et je serai digne de toi !... »

#### IV

Quittant dès le lendemain l'appartement de la rue de Lévis, Mlle Rodier (Nicole avait décidé de reprendre son nom) s'était réfugiée dans l'hospitalière maison de la rue du Cherche-Midi.

Certes, la différence était grande, entre la modeste chambre d'étudiante et celle où s'était écoulée sa jeunesse. Mais l'austérité du lieu et la vie laborieuse des jeunes filles qui l'entouraient serviraient à la préparer à l'existence de lutte qui serait désormais son lot.

Elle redevenait une déshéritée de la fortune. L'exemple et le courage lui viendraient de la fréquentation de ces humbles filles qui avaient accepté avec dignité la dure loi du travail. Et pourquoi, après tout, serait-elle moins heureuse?... La satisfaction du devoir accompli n'est-elle pas la plus noble des récompenses?... La femme qui se libère par son labeur et son

énergie fait honneur à son sexe et à son pays.

Nicole était fière de redevenir une simple travailleuse, et de ne devoir, qu'à elle-même, une vie confortable et digne.

Dans le calme de l'accueillante maison où les religieuses lui faisaient la vie paisible, Nicole avait longuement médité.

Gagner sa vie ! Quel problème, lorsque rien ne vous y a préparé. Durant une semaine, Nicole courut les agences, surveilla les annonces et se présenta, en solliciteuse, dans les maisons de couture où elle venait jadis en cliente. Partout on l'éconduisait poliment... Cette jolie fille, d'une distinction trop parfaite, n'était évidemment pas ce qu'il fallait à des gens qui exigeaient que l'on fût au courant des affaires...

Après ces quelques jours de démarches vaines, Nicole connut le découragement... Que faire?... A qui s'adresser?...

Sa voisine de chambre, une grande jeune fille à l'air doux sous d'affreuses lunettes d'écaille, l'ayant plusieurs fois saluée dans l'escalier, avait remarqué sa tristesse. Entre solitaires, l'on est facilement compatissant... Elle comprit la détresse de Nicole et la questionna adroitement. Nicole, qui ne demandait qu'à se confier, ne fut pas longue à lui ouvrir son cœur.

Bien lui en prit.

Mlle Grandjean passait pour une « débrouillarde ». Ce fut elle qui donna à la jeune fille le conseil de partir pour l'étranger, afin d'y apprendre une langue.

— L'Angleterre, par exemple, lui dit-elle; ce sera toujours un atout dans votre jeu. Partez pour Londres, piochez-y l'anglais, ce sera l'affaire de quinze ou dix-huit mois ! Quand vous

en reviendrez, vous pourrez vous installer comme professeur de musique et d'anglais... Cela paraît évidemment un assez curieux mélange, mais vos chances d'avoir des élèves seront doubles.

L'idée plut à Nicole. Le point difficile était de trouver une personne qui pût la documenter sur les habitudes du pays et lui faciliter, en même temps, le moyen d'y trouver une occupation.

La jeune fille possédait heureusement quelques économies qui l'aideraient à passer les mois où elle ne pouvait espérer gagner de quoi vivre, et ainsi tout serait pour le mieux.

Après avoir soigneusement passé en revue toutes les personnes qui pourraient lui être d'un secours efficace, la pensée de Nicole s'arrêta tout à coup sur une de ses amies de cours, Suzanne Vernard.

La mère de Suzanne était Anglaise.

Toute une partie de sa famille résidait encore en Angleterre. Elle ne refuserait certainement pas d'aider Nicole. Et, sans hésiter, la jeune fille se rendit chez son amie, avenue de Friedland.

Le valet de chambre introduisit Mlle Rodier dans le salon des Vernard.

Elle regarda autour d'elle avec émotion.

Que de fois elle était venue dans cette maison, en amie!... Aujourd'hui qu'elle s'y présente en solliciteuse, Nicole se sent toute désemparée.

— Comme c'est gentil de venir nous voir!... dit Suzanne, se précipitant vers la visiteuse. Ma bonne chérie, j'ai tant pensé à toi, et j'ai beaucoup compati à ta tristesse, tu sais...

— Hélas ! répondit Nicole, tu ne sais pas tout encore.

— Que veux-tu dire ?

La jeune fille confia alors à son amie quelle était sa situation, et le moyen qui lui était venu à l'idée, pour se tirer d'affaire.

— Mais cela me semble parfait, dit Suzanne apitoyée ; en quoi puis-je t'aider ?

— Oh !... tu peux tout pour moi !... s'écria Nicole.

— Alors, tu es, d'avance, assurée de mon appui.

Nicole exposa succinctement son plan.

Trouver une famille anglaise qui la recevrait, au pair, afin qu'elle pût apprendre l'anglais sans trop écorner sa modeste bourse.

— Merveilleux, ton projet, lui dit Suzanne, mais je ne vois toujours pas en quoi je puis t'être utile ?

— Voyons, tu ne saisis pas ?... Tu as bien des parents, en Angleterre ?

— Tu ne veux pas parler des tantes Gregson ?... Trois vieilles personnes qui n'ont jamais pu trouver à se marier et qui, pour se venger, ont fondé un « externat pour demoiselles du monde », dans lequel elles forment des jeunes filles à leur sympathique image... Les tantes Gregson !... mais, ma pauvre petite, tu périrais d'ennui, chez elles !

— Je n'ai pas le choix, Suzanne, et j'ai, tu le comprends, le désir et le besoin d'arriver à un résultat.

— Il est vrai qu'il y a Nessa... sa présence adoucira peut-être ton séjour.

— Nessa ? Qui est-ce ?

— Ma cousine... Elle a seize ans. Les vieilles

tantes l'ont pour ainsi dire adoptée, et rêvent de faire d'elle une jeune fille digne d'épouser un pair d'Angleterre... pour le moins ! aussi lui font-elles suivre tous les cours possibles et imaginables... Nessa est un puits de science !... et je croirais facilement que sa vie ne doit pas être folâtre... Je suis sûre qu'elle sera enchantée de t'avoir pour égayer sa studieuse existence.

— Moi aussi !

— Alors, vraiment, ça te dirait quelque chose d'entrer comme institutrice française au Bowden High School ?

— C'est-à-dire, ma chérie, que je t'en garderais une éternelle reconnaissance.

— Il n'y aura vraiment pas de quoi !... c'est si simple. Je vais en parler à maman ; elle leur fait faire tout ce qu'elle veut, aux vieilles demoiselles.

— Merci, Suzette !... tu ne peux pas te douter du service que tu me rends.

Et la chose se fit. Ce ne fut pas sans peine !

Miss Fanny Gregson était une personne qui n'engageait son personnel qu'après s'être assurée de ses parfaites honorabilité et distinction.

Nicole fut priée d'envoyer sa photographie.

Elle examina toutes celles qu'avait fait prendre Mme Dauret, chez des photographes à la mode qui s'étaient plu à accentuer le charme de son regard et la richesse de sa chevelure, mais elle songea que l'austère miss Gregson trouverait sans doute à ces portraits une allure un peu théâtrale... Aussi décida-t-elle de se rendre chez un modeste photographe de quartier. Elle repoussa toutes les poses avantageuses qu'il cherchait à lui faire prendre, et finit par s'arrêter à une attitude modeste, la main sur

un livre, emblème de sa science ! et les yeux regardant la vie bien en face.

Ce chef-d'œuvre enchantait la vieille demoiselle qui télégraphia aussitôt à Nicole d'arriver le plus tôt possible.

— Oh ! je reconnais bien là tante Fanny ! s'écria la pétulante Suzanne, lorsqu'elle fut mise au courant de la chose... Eh bien ! pars, ma chérie, et bon courage !... Je puis t'assurer que tu n'auras là-bas aucune mauvaise intention, et que tante Fanny fera de son mieux pour t'empêcher de trouver un mari.

— Oh ! je n'en cherche pas ! dit en riant Nicole.

— Mais tu en mérites un... et j'espère que le prince Charmant te découvrira sans que tu prennes la peine de le chercher.

Et, huit jours plus tard, Nicole s'embarquait pour le comté de Lancashire, situé dans le nord de l'Angleterre.

Elle fit un voyage assez mouvementé.

Sa connaissance de l'anglais était des plus élémentaires, et personne n'avait pris la peine de l'initier aux coutumes du pays, ce qui compliqua quelque peu les choses. Elle eût certainement éprouvé quelque difficulté à arriver à bon port, si le hasard n'eût mis sur sa route une brave Française qui, depuis plusieurs années, exerçait à Manchester la profession de cuisinière.

Cuisinière ou princesse !... peu importait à Nicole ! C'était une compatriote, et cette rencontre fut comme un baume, versé sur un dépaysement qui commençait à lui peser douloureusement.

En effet, malgré le voyage et l'attrait de la

nouveauté, la jeune fille déjà se sentait abandonnée. Elle allait vers une destination où, ceux qui l'attendaient, lui étaient totalement étrangers et la recevraient probablement avec indifférence. Elle dut s'aguerrir, en se répétant que ce lot serait désormais le sien dans la vie, et que, en quelque endroit qu'elle allât désormais, elle ne pourrait jamais être accueillie que par des indifférents... à moins que, par sa vertu et sa douceur, elle ne réussît à se créer des sympathies et des amitiés.

Personne, en effet, ne l'attendait à la station de Bowden. Mais cela tenait à ce qu'elle débarquait avec trois heures de retard, dues aux erreurs qu'elle avait commises dans les changements de train. La petite gare en briques rouges lui parut néanmoins accueillante. Les gens circulaient, actifs, pressés, et des tramways multicolores, barrés d'affiches incompréhensibles pour elle, sillonnaient la chaussée.

Nicole en fut, un moment, comme éblouie, mais elle s'en amusa et trouva que cela mettait de la gaieté sur les murs gris.

Après tout, le mieux n'était-il pas de prendre avec philosophie cette vie nouvelle, et de se préparer à n'en retenir que les côtés agréables? Il y en aurait certainement... Ces inconnus, après tout, semblaient bien disposés pour elle.

Réconfortée, elle arrêta d'un geste un cab qui passait, et, après avoir donné son adresse : « Bowden High School », grimpa prestement dans la légère voiture.

Quelle sensation nouvelle et amusante que d'être emportée au galop dans ce frêle véhicule!... Il semblait que l'on s'en allât au hasard, puisque celui qui dirigeait l'attelage était

assis derrière, invisible, et l'on pouvait ainsi s'imaginer que l'on partait vers l'inconnu, au gré d'un coursier net et fringant...

Dans cette course à l'aventure, tout fuyait devant elle comme en un kaléidoscope magique... A peine avait-elle le temps d'entrevoir les vitrines, aux étalages surchargés comme si, en réalité, la place fût défaut...

Et les passants eux-mêmes avaient une tout autre allure qu'à Paris!... Pas de souliers Louis XV surélevant des pieds menus et cambrés, mais de solides talons plats, servant d'assises à de robustes personnes en jupes courtes, coiffées de chapeaux sans inutiles ornements... et toutes se hâtaient, comme si la vie fût une course perpétuelle!

La voiture fit un brusque détour, et s'engagea dans une fraîche avenue, bordée de riants cottages tapis dans un enchevêtrement de verdure.

Nicole eut surtout l'impression d'une grande netteté dans l'agencement des rues, et son œil se plût à l'alignement harmonieux et régulier des maisons. Sous le ciel un peu terne, tout lui parut gai, et elle se posa mentalement la question : « Qui donc dit que l'Angleterre est triste? »

Le cab s'engagea vivement dans une allée de tilleuls, et vint s'arrêter devant une majestueuse construction en pierres jaunes que la vigne vierge semblait étouffer.

Un coup de sonnette formidable amena dans l'antichambre tous les habitants de la maison, et Nicole fut saluée d'un cri plein d'étonnement.

— Mais, c'est Mademoiselle!... nous ne vous attendions plus aujourd'hui...

Mademoiselle !... Le nom sonna étrangement à ses oreilles.

Jusqu'alors, elle avait été Nicole, petite enfant chérie et gâtée... Mademoiselle ! cela la vieillissait de dix ans. Il lui semblait qu'elle était devenue quelqu'un de très important, et son visage, instantanément, devint grave.

Pendant qu'on lui offrait un thé copieux, elle fit la connaissance des personnes auprès desquelles allait désormais s'écouler son existence.

Tout d'abord, à tout seigneur tout honneur, miss Fanny Gregson, directrice et propriétaire de l'établissement.

Pas belle ! Une figure comme une pleine lune, encadrée de maigres bandeaux gris, des yeux perçants et un air généralement sévère et très directorial. Nul doute qu'elle dût inspirer le respect. On sentait qu'elle était l'âme même de cette institution, que sa science faisait loi et que son intelligence illuminait et dominait tout ce qui gravitait autour d'elle.

Miss Fanny s'exprimait en un français impeccable, presque académique. Aussi la surprise de Nicole fut-elle grande lorsqu'elle la pria « de bien vouloir la reprendre chaque fois qu'elle ferait une faute de grammaire ».

Une personne si supérieure et si digne pourrait-elle jamais être surprise s'exprimant incorrectement ?

Miss Gertie lui fut tout de suite sympathique.

C'était le personnage romantique de la famille. Elle portait des robes qui sentaient leur époque byronienne, peignait des aquarelles automnales et mélancoliques, s'exprimait avec langueur, dans un langage imagé, et affectait le plus

grand détachement pour les contingences d'ici-bas.

Elle plut à Nicole, malgré son originalité. Tout le monde, d'ailleurs, au High School, avait de l'affection pour miss Gertie.

Quant à miss Anna, c'était une pauvre créature timide, effacée, qui semblait ne pas oser occuper une chaise entière à elle toute seule. Elle circulait avec la vitesse et la légèreté d'une petite souris, et sa présence ne se trahissait que par le tintement de l'énorme trousseau de clés qu'elle portait autour de sa minuscule taille. Symbole de son esclavage, sans doute !

Miss Anna était préposée à l'économat, miss Fanny ne l'ayant pas jugée suffisamment intelligente pour faire partie du personnel enseignant.

Avec la dignité dont elle ne se départissait jamais, miss Fanny prit la peine d'expliquer à Nicole qu'elle venait d'entrer dans la meilleure et la plus select des écoles du comté de Lancashire. Il fallait surtout qu'elle comprît que la sienne n'était pas une institution ordinaire. N'y étaient admises que les jeunes filles du grand monde, désireuses de parfaire leur éducation et de se perfectionner dans les arts d'agrément, au nombre desquels on comptait le français, la plus belle des langues... après l'anglais, naturellement !

— Toutes ces jeunes filles, qui sont d'excellente famille, pourront devenir pour vous des relations agréables, Mademoiselle, si vous savez vous en montrer digne !... dit gravement miss Fanny.

— Mais où est donc miss Nessa?... je ne la vois pas... demanda timidement Nicole. Mon

amie Suzanne m'avait annoncé que j'aurais le plaisir de l'accompagner dans ses promenades.

— Vous verrez ma nièce tout à l'heure!... elle est très occupée, bien qu'elle n'ait encore que seize ans! Son temps est chronométré à une minute près. Elle doit, chaque jour, faire une heure et demie de latin, trois heures de piano et deux heures de violon... Je tiens particulièrement à la musique, étant moi-même très douée pour cet art; cependant, j'ai voulu que Nessa me surpassât, et je lui ai fait donner pour professeur un de nos maîtres, sir Edward Lawson!...

« Il vient exprès de Londres, une fois par semaine, pour donner une leçon à ma nièce... C'est un grand honneur qu'il nous fait là, car il ne se dérange jamais que pour la famille royale!

Et la vieille demoiselle inclina très respectueusement la tête, comme si les augustes personnages eussent été présents.

Nicole fut alors conduite à sa chambre, grande pièce tout en haut de la maison, où elle devait coucher seule, en compagnie de deux lits inoccupés.

« Quelle singulière idée! songea-t-elle. Dans une maison où il paraît y avoir tant de chambres, me mettre toute seule, dans une sorte de petit dortoir! »

Mais personne ne lui ayant donné la raison de cette anomalie, elle ne se fatigua pas à la découvrir.

Elle ouvrit sa fenêtre. La vue était fort agréable : des arbres à perte de vue, avec quelques toits rouges qui mettaient, de-ci de-là, une note éclatante dans ce charmant fouillis de verdure.

« Évidemment, cela me change de Paris... murmura-t-elle à mi-voix... allons, il n'est pas désagréable, mon petit perchoir ! Si seulement on voulait me débarrasser de ces deux lits inutiles qui semblent monter la garde !... peut-être est-ce aussi une des coutumes en usage dans la famille royale ? »

Et, tout en riant de sa boutade, elle se mit à ranger, dans l'une des trois armoires (puisque tout allait par trois), les effets qu'elle avait apportés. Puis, son rangement terminé, elle attendit en rêvant l'heure du dîner que miss Gregson appelait « le souper ».

Le son d'un gong résonnant lugubrement troubla tout à coup le silence de la maison... Nicole sursauta à cette sonorité inattendue, puis comprit que c'était le dîner que l'on annonçait de cette étrange façon. Alors elle descendit à la salle à manger où se trouvait enfin la mystérieuse Nessa.

Agnès, dite Nessa, était Écossaise. Son visage avait toute la pureté de cette race de montagnards, rigides et farouches. Pâle sous ses bandeaux lisses, très belle, elle manquait cependant de ce charme accueillant et suave qui, pour tant de femmes, remplace avantageusement la véritable beauté. Il parut à Nicole qu'elle la trouvait sympathique et qu'elle était désireuse de s'attacher à elle. Peut-être se sentait-elle isolée et perdue entre ces trois vieilles filles, qui semblaient sortir toutes fraîches d'un roman de Charles Dickens. Avec ses grands yeux rêveurs, la jeune Écossaise paraissait vivre dans un monde tout autre, et son visage ne s'animait que pour sourire à un magnifique

angora qu'elle couvrait de carèsses et qui répondait au nom démocratique de *Paddy*.

Le lendemain, Nicole fit la connaissance des jeunes ladies. Elles étaient une dizaine. Un accueil enthousiaste fut fait à Mademoiselle. L'une d'elles, appelée Enid, parut à Nicole un spécimen tout à fait nouveau. Charmante d'ailleurs, bonne et exubérante, elle sut tout de suite se faire aimer. Orpheline de mère, elle vivait seule avec son père, un vieux monsieur très grave qui ne résistait à aucune des fantaisies de sa fille. Or, les fantaisies d'Enid, c'était de se parer, comme une romanichelle, de bijoux clinquants et de robes voyantes. Sa minuscule personne, au visage éveillé dans une auréole de boucles, était absolument constellée de colliers, de gourmettes, de bagues et de chaînes, de l'or le plus rutilant qui se pût trouver. A première vue, Nicole trouva cela d'un goût douteux, mais Enid était si charmante qu'elle ne put se défendre de l'aimer tout de suite.

Ce fut elle qui, la première, donna le signal de la bonne camaraderie, en invitant la jeune institutrice à venir prendre le thé en compagnie de Nessa.

Nicole y fut.

Drôle de petit *den* que celui d'Enid ! Un étage entier avait été concédé à la jeune fille, et elle s'y était installé un intérieur bien à elle, où elle pouvait recevoir ses amies. On y retrouvait sa personnalité un peu tapageuse, mais originale, jointe à un confort intelligent et à un assemblage parfait de tout ce qui pouvait contribuer à donner le repos.

L'exemple donné par Enid fut bientôt suivi par les autres élèves. Nicole fut ainsi, durant

plusieurs semaines, l'invitée de Nellie et Rose Wells, deux sœurs qu'elle trouva charmantes. Là, elle eut tout loisir de faire des comparaisons.

Les misses Wells appartenaient à une tout autre classe de la société. Pour Nicole, elles symbolisaient le type de la haute bourgeoisie anglaise. Ce milieu lui rappelait celui qui avait été le sien et dans lequel elle avait évolué au temps de sa marraine.

Chez Enid, elle avait eu un aperçu de la vie indépendante et bohème. Chez les Wells, elle connut au contraire l'existence patriarcale et familiale.

Les deux jeunes filles, élevées chrétiennement, étaient charmantes, et chacune d'elles consacrait une partie de ses loisirs à s'occuper d'une œuvre charitable.

Nellie, douce et effacée, était aide bénévole dans un hôpital de Manchester.

Quant à Rose, jolie, pétulante, très lettrée, elle abandonnait chaque jour ses brillantes études pour aller dispenser un peu de gaieté aux enfants malades et infirmes.

Dans l'hôpital, où de petits êtres connaissaient trop tôt la souffrance, avec quelle joie l'on attendait, chaque jour, l'arrivée de miss Rose !

Elle y emmena plusieurs fois Nicole, qui comprit toute la beauté du dévouement de sa jeune amie.

Miss Wells arrivait, les bras chargés de fleurs. Ceci, c'était pour le régal des yeux.

Auprès de chaque petit lit, elle les disposait dans des vases précédemment apportés par elle, et le dortoir, uniformément blanc, prenait tout de suite un air de fête. Puis, devant

tous ces yeux brillants d'impatience, elle étalait alors les merveilles que contenait l'énorme sac qu'elle avait apporté avec elle. Il y avait là tout un magasin. Des jeux de construction, des décalcomanies, des fleurs japonaises, des découpures... Devant chaque objet nouveau, les petits battaient des mains, et Rose courait d'un lit à l'autre, heureuse d'apporter tant de joie à ceux qui en étaient privés.

Lorsqu'ils étaient las de jouer, Rose leur lisait alors, de sa voix jeune et chaude, quelques-uns de ces contes merveilleux, où ceux qui souffrent trouvent toujours la consolation de leurs peines... et c'était tout un horizon nouveau, fleuri, ensoleillé, qu'elle faisait miroiter, pour la consolation et le plus grand enchantement des pauvres enfants déshérités !

Parmi tant d'autres, Rose avait choisi ce genre de charité, parce qu'elle avait conscience qu'un peu de bonheur naissait de son effort... Et il est si doux de créer du bonheur autour de soi !

Nicole, lorsqu'elle le pouvait, ne manquait jamais de l'accompagner à l'hôpital. Elle avait ainsi l'impression qu'elle revivait les temps heureux où elle pouvait, elle aussi, adoucir le sort des malheureux.

Ainsi le temps s'écoulait pour Nicole, et, si elle se sentait, par moment, assez solitaire, elle n'était nullement malheureuse.

Sa vie était réglée méthodiquement, et participait de l'existence studieuse de la sage Nessa à laquelle l'accumulation des études ne permettait aucune frivolité. Le seul moment où il était loisible aux deux amies d'échanger quelques idées, c'était le dimanche, à la sortie de

la messe. Elles s'en allaient de compagnie faire une promenade dans le vieux parc de Bowden, et là, à l'abri des grands arbres, Nicole parlait à sa compagne de sa vie passée et s'efforçait d'éveiller, en sa froide élève, un peu de tendresse et d'affection. Mais le cœur de Nessa était énigmatique comme son visage, et Nicole ne sut jamais si elle avait réussi à remuer en elle un sentiment quelconque.

Noël approchait.

Bientôt il ne fut plus question que des réunions de Christmas ; c'est une grande fête en Angleterre, surtout en province. Comme autrefois, on célèbre Christmas en famille, et la fête religieuse se confond avec les réunions familiales qui en sont le complément. Noël réunit tout le monde autour du foyer comme autour de l'autel, et l'on se sent unis par les liens de la religion et du sang. Une foule de traditions touchantes accompagnent ces cérémonies. Il y a notamment la confection du fameux pudding. On en parle, et on y travaille trois mois à l'avance, car il doit être consommé du jour de Christmas au jour de Pâques (une terrine chaque dimanche). Aussi est-il d'usage de tourner trois fois la pâte, en faisant un vœu ! Chaque habitant de la maison doit se conformer à ce rite. L'histoire, malheureusement, ne dit pas si les vœux se réalisent toujours !

En Angleterre, plus qu'en France, la tradition du Noël à la campagne a conservé toute sa pieuse saveur. En ce matin du 25 décembre, les routes, blanches de neige, sont sillonnées de véhicules de toutes sortes. Ce sont les habitants de tous les bourgs environnants qui se

rendent à l'office. Sous le gui qui orne l'église, avec le froid soleil de décembre qui dore timidement les vitraux, l'on sent que tous s'associent à la haute pensée chrétienne, et comprennent que ce jour-là, qui donna à l'humanité souffrante le plus miséricordieux des Sauveurs, n'est pas un jour comme les autres ! Et c'est pourquoi l'on cherche à intensifier cette impression de bonheur, en commémorant gaïement, au sein de la famille réunie, le jour heureux de la Nativité !

Dans le High School, tout le monde était en effervescence. Miss Gregson avait annoncé, pour la semaine de Noël, toute une série de fêtes. Chaque jour devait amener un goûter, une sauterie, une matinée enfantine, et cela donna lieu à de longues préparations qui firent que le temps s'écoula rapidement jusqu'au moment attendu.

Le matin du 25 décembre, Nicole éprouva un véritable ravissement. C'était la première fois qu'elle passait ailleurs qu'à Paris les fêtes de Christmas. Or, dans la capitale, mille pensées profanes et étrangères se mêlent à la sainteté de cette fête chrétienne, dont la beauté se trouve ainsi déflorée par trop de préoccupations mondaines. Mais, dans la campagne, elle conserve toute sa pieuse signification, et l'on se sent plus près de Dieu et du Grand Enseignement. Cette nature si belle, aux horizons larges, était l'œuvre de Celui que l'on allait adorer dans l'église en fête, et Nicole sentit qu'une foi nouvelle inondait son cœur, et que toute sa joie de vivre venait de ce qu'elle se sentait une âme pure, et un cœur vibrant d'amour, pour ce Sauveur dont le culte embellit toutes choses.

Le bal de miss Gregson était pour le lendemain.

Nicole quitta sa robe de deuil et, pour la première fois, s'habilla de bleu. Elle portait une robe de tulle, et le jeune visage émergeait du tissu vapoureux si pur et si frais que la jeune fille attira tous les regards. Malheureusement, elle possédait encore imparfaitement la langue anglaise, aussi se sentait-elle intimidée à la pensée qu'il faudrait soutenir une conversation, avec ceux des invités qui solliciteraient l'honneur de danser avec elle. Sa beauté lui attira en effet plusieurs partenaires, mais, comme sa conversation manquait de brio, on l'abandonnait presque aussitôt, et Nicole comprenait vite pourquoi quand elle voyait ses ex-danseurs, empressés auprès de quelque charmante Anglaise à la répartie facile et gaie.

— Mademoiselle, dit tout à coup Nessa qui la cherchait depuis un moment, nous avons un invité français, un jeune homme charmant... venez que je vous le présente!

Un Français!... Il sembla à Nicole que c'était comme une bouffée de l'air natal venant frapper délicieusement ses narines! Elle avait toujours la nostalgie de son Paris, et de cette France si proche, et pourtant si différente d'usages et de coutumes! Après tous ces mois passés en Angleterre, il lui était encore impossible de contempler sans s'attendrir des photographies des monuments de Paris. Sans doute, autour d'elle, l'on parlait beaucoup le français, mais sans cette finesse qui est un des charmes de cette langue si souple. Or, Nicole aspirait à ne plus entendre les jolis mots harmonieux écorchés par des bouches construites pour un tout

autre langage. De plus, lorsqu'on l'entretenait de son pays, elle avait toujours l'impression que les gens faisaient un effort, comme s'ils étaient en visite et qu'ils eussent décidé de se montrer corrects et cordiaux envers l'étrangère qu'elle était. Sa nostalgie était faite de tout cela, c'est pourquoi il lui semblait que si, durant son séjour, elle avait pu échanger quelques pensées avec des compatriotes, son spleen s'en fût certainement trouvé atténué.

Nessa l'amena devant un grand jeune homme brun, qui s'inclina très bas quand la jeune Anglaise présenta : « M. Félicien Desmarest. »  
« Mlle Nicole Rodier. »

Puis la jeune fille s'éloigna, les laissant en tête à tête. Une sympathie instinctive les rapprocha aussitôt. Félicien expliqua qu'il était depuis deux mois à Bowden, chez sa tante, Mrs. Hall.

Nicole connaissait la fille de cette dernière.

— Dora, dit-elle, est une charmante enfant !

— Oui... cerveau d'oiseau... mais bonne fille.

— Et vous aimez la vie anglaise ? demanda la jeune fille.

— Je l'aime... c'est-à-dire que je la supporte, parce que je ne peux pas faire autrement, ma mère ayant décrété que mon anglais était détestable, et que je ne serais un jeune homme accompli que le jour où je parlerais correctement cette langue ; mais, s'il faut tout vous dire, mademoiselle, j'aime mieux Paris !

Elle se mit à rire.

— Moi aussi !

— Vous êtes Parisienne, sans doute ?

— Pur sang !

— Je l'avais deviné.

— A quoi?

— Peut-on dire?... une intuition... entre Parisiens, on se reconnaît toujours... est-ce que vous avez eu le spleen... comme moi?

— Oh! terriblement... c'est curieux, jusqu'alors je m'étais imaginé que ce mot-là était une expression de littérateur romantique, et qu'il ne signifiait rien du tout...

— Et vous avez découvert qu'il signifiait quelque chose?

— Hélas!... et, entre nous, c'est un douloureux malaise que ce mal du pays... on ne peut l'expliquer, ni le décrire... mais cela vous prend chaque jour, presque à heure régulière.

— C'est tout à fait ça... je vois que les symptômes sont les mêmes chez vous que chez moi.

— Il faut se raisonner.

— J'ai fait de mon mieux... si je vous disais que j'ai été jusqu'à essayer de me persuader à moi-même que les maisons de ce pays-ci, tapies dans leurs nids de verdure, présentaient quelque analogie avec celles de mon quartier...

— C'est-à-dire?...

— L'avenue Henri-Martin.

Nicole réfléchit un moment.

— Mais c'est exact, dit-elle, il y a une certaine similitude.

— Non, mademoiselle, c'est faux! il y manque quelque chose...

— Le soleil de Paris, probablement!

— Encore autre chose, ou plutôt mille choses qui font que notre capitale ne ressemble à aucune autre ville, et qu'on l'aime, comme ces enfants gâtés et insupportables, sans savoir

pourquoi... et, comme l'a dit je ne sais plus quel orateur révolutionnaire... on emporte son Paris à la semelle de ses souliers... et tous les sols que l'on foule sont toujours des sols étrangers.

— Oh !... la Madeleine !... soupira Nicole.

— Et le quartier Notre-Dame, sobre, recueilli, studieux !

— Et l'avenue des Champs-Élysées, par un jour de printemps !

— Et le Louvre, avec ses pierres grises, par un jour de pluie !

Ils éclatèrent de rire. Dès lors, ils ne s'aperçurent plus qu'autour d'eux l'on dansait. Un même amour de la patrie lointaine les rapprochait, et ils se sentaient la mentalité de deux naufragés se retrouvant sur une île déserte.

Félicien proposa à la jeune fille de danser, mais elle lui déclara qu'elle trouvait plus amusant d'échanger ainsi des pensées sur un sujet qui leur tenait, à tous deux, également au cœur. Toutes les questions, d'ailleurs, les trouvaient d'accord : la religion, l'éducation, la littérature... Lorsqu'ils se séparèrent, il leur sembla qu'ils s'étaient toujours connus, tant ils s'étaient découvert d'idées et de sentiments communs.

Ce soir-là, Nicole s'endormit d'un sommeil lourd. La fatigue l'empêcha de rêver. Ce fut seulement le lendemain qu'elle se rappela son agréable partenaire de la veille. Elle fut surprise de constater que, après tant de mots échangés, elle n'avait rien appris de sa famille, de ses habitudes ni de son genre de vie.

Durant le déjeuner, la conversation roula uniquement sur la fête de la veille.

— Vous êtes-vous amusée, Mademoiselle, demanda miss Fanny.

— Beaucoup, miss Fanny, je vous remercie !

— Vous avez peu dansé, cependant... ce qui n'était guère correct...

— Oh ! miss Fanny, cela me faisait tant de plaisir de parler un peu de Paris...

— Sans doute, mais Mrs. Hall a trouvé que vous accapariez son neveu.

Nicole se sentit rougir.

— Il était d'ailleurs inutile de tant flirter ensemble... Il est probable que vous n'aurez plus jamais l'occasion de rencontrer ce jeune homme. Il appartient à une très riche famille, et il évolue dans un monde qui n'est pas le vôtre.

Nicole, les larmes aux yeux, baissa la tête.

Ayant agi en toute innocence, elle avait conscience de ne pas mériter les reproches qu'on lui adressait. Ne savait-elle pas, mieux que personne, hélas ! qu'elle n'était qu'une pauvre orpheline obligée de gagner sa vie et que les princes Charmant n'étaient pas pour elle ?

Quelques jours plus tard, au hasard d'une promenade avec Nessa, elles rencontrèrent Dora Hall.

— Hello ! cria Dora du plus loin qu'elle aperçut les jeunes filles, ça va ! Et vous Mademoiselle... chère petite chose ?

Durant quelques minutes, Nessa et elle s'entretinrent des menus événements de Bowden : les mariages, les flirts, toutes les futilités dont s'encombraient leurs jeunes existences, vides de tous soucis.

Mais ce fut Nessa qui, la première, demanda :

— Et votre cousin, Dora ?

— Cousin Félicien ?

Elle eut un regard malicieux vers Nicole, puis ajouta, en souriant :

— Je connais une personne qui lui plaît beaucoup...

— Ne dites donc pas d'enfantillages, dit Nicole, plus émue qu'elle ne le voulait paraître.

Nessa sourit d'un air contraint. Les compliments qui s'adressaient à d'autres qu'à elle lui déplaisaient. Cependant, Dora ayant remarqué que la « chère petite chose » avait violemment rougi, se hâta d'ajouter :

— Mademoiselle ne court d'ailleurs aucun danger... Félicien nous a quittés hier. Il est rentré dans son « cher Paris » dont il nous entretenait sans arrêt... et je crois qu'il est question de le marier à une jeune héritière encore plus riche que lui !

— C'est curieux, dit Nessa non sans une pointe de méchanceté, les Français font toujours des mariages d'argent... ah ! ce n'est pas dans ce pays-là qu'on a vu des rois épouser des bergères !

Nicole jugea inutile de relever cette malveillante remarque; alors, les jeunes filles parlèrent d'autre chose.

Debout près d'elles, Nicole les regardait.

Elle entendait vaguement qu'autour d'elle on riait ou on médissait, et qu'on effleurait mille sujets qui lui étaient indifférents.

Pourquoi la remarque de Nessa l'avait-elle troublée?... Ne le savait-elle pas, qu'un jour ou l'autre le bel étranger se marierait « avec quelqu'un de très riche » ? D'ailleurs, il était parti, et il était probable que leurs routes ne se croiseraient plus jamais.

« Et cela, songea Nicole, est bien mieux ainsi. »

## V

Quinze mois se sont écoulés depuis l'arrivée de Nicole à Bowden.

Elle parle à présent couramment l'anglais.

Elle s'est faite à cette existence calme et saine, dans un pays aux mœurs honnêtes. Nicole a pénétré et compris le charme de la vie anglaise, et elle a, depuis longtemps, cessé d'éprouver cette nostalgie de la France qui lui était si douloureuse durant les premiers mois de son séjour.

Mais il y a un drame secret dans la vie de Nicole.

Ses petites économies touchent à leur fin, et elle se rend compte qu'il est temps qu'elle rentre en France pour y gagner de quoi subvenir à ses besoins.

Cette décision lui est pénible. Elle se fût volontiers attardée dans ce coin de province, où elle s'était fait quelques amies, qui l'aimaient, et dont elle partageait, sur un pied d'égalité, les multiples distractions. La vie serait, certes, moins facile à Paris; moins brillante aussi, puisqu'elle ne devrait plus songer qu'à gagner de quoi vivre.

Nicole s'en voulut de sa faiblesse. Voilà où menait l'amour du bien-vivre. Elle s'était endormie dans le confort, oubliant avec trop de facilité que ce n'était pas là le lot qui lui était réservé, et le retour à la réalité n'en était que plus brutal et douloureux.

Sa résolution prise, elle dressa son plan d'existence. Il était simple.

Elle louerait et meublerait un modeste appartement. Elle le choisirait de préférence sur la rive gauche, quartier plus studieux que la frivole rive droite. Il faudrait que son installation, quoique modeste, fût suffisamment confortable pour qu'elle pût songer à faire venir des élèves chez elle. Mais ici surgissait une nouvelle difficulté : ces élèves, comment se les procurerait-elle?... Une personne bien informée lui avait conseillé de faire passer une annonce dans les journaux. Bien que jugeant le procédé peut-être onéreux pour sa bourse, Nicole décida d'en user, afin de ne rien négliger pour se tirer d'affaire le plus vite possible.

Cette vie-là, évidemment, va différer de l'existence si douce que lui faisait autrefois Mme Dauret, mais Nicole songe que nul n'est sur terre pour y être heureux. La vie n'est qu'un passage... Il faut accomplir crânement sa destinée et accueillir l'adversité avec le visage serein que l'on avait dans la joie.

Un matin que la jeune fille était descendue avant que le *breakfast* ne fût sonné, elle reçut le courrier des mains du facteur. Sous le rapport de la correspondance, Nicole était peu favorisée. Il y avait cependant, ce jour-là, une lettre pour elle. L'écriture lui en était totalement inconnue, ce qui l'intrigua. Libellée sur du vilain papier jaune, par une main inexperte, l'adresse laissa Nicole perplexe. Elle était émaillée de fautes d'orthographe, ce qui lui fit présumer que la lettre contenue à l'intérieur devait être rédigée en un français fantaisiste et baroque. Nicole hésita avant de pénétrer le mystère de cet

inconnu... puis, prise de curiosité, se décida tout à coup.

La lettre était signée *Veuve Moussu*... Le nom ne lui rappelait aucun souvenir... alors, elle lut :

« Mademoiselle, c'est pour vous dire que votre bienfaiteur d'autrefois, M. Vigny, est dans une grande misère. Sa femme est morte, trois de ses enfants aussi ; quant aux autres, on sait pas très bien ce qu'y font, mais, toujours, c'est pas les sous qu'y donnent qui peuvent faire vivre le pauvre homme. Bref, c'est tout juste si il meurt pas de faim... Et si personne ne vient à son secours, moi je sais pas très bien comment qu'y va faire... C'est parce qu'il me parlait de vous, l'autre jour, que j'ai pensé à vous écrire. Paraît que vous êtes très riche, maintenant ; alors, sans doute que vous voudrez bien vous souvenir du pauvre vieux qu'est si malheureux. Faut vous dire que, en plus, il est infirme des deux jambes, et que c'est pour ça qu'y peut pas travailler, parce que vous pensez bien que, courageux comme il l'est, le père Vigny aurait jamais pu s'en remettre à la charité du monde... Voilà, Mademoiselle, ce que je voulais vous dire. Si vous voulez vous intéresser au pauvre vieux qui le mérite bien, c'est toujours à la même adresse où que votre maman est morte que vous le trouverez.

« Bien respectueusement à vous.

« *VEUVE MOUSSU.* »

Nicole essuya une larme. Son passé d'enfant malheureuse, la mort de la maman si douce, son séjour chez les Vigny... la lettre, émaillée de fautes d'orthographe, venait de faire revivre

tout cela... Les Vigny?... N'était-elle pas coupable d'ingratitude envers ces braves gens? La première année de son adoption, Mme Dauret l'avait envoyée régulièrement passer, avec les enfants, la journée du dimanche, mais elle était tombée malade... puis il y avait eu les séjours à la campagne, les études qui devenaient absorbantes... bref, l'habitude peu à peu s'était perdue, et les visites s'espacèrent jusqu'au jour où l'on se contenta d'une simple réunion à l'occasion du premier janvier... et la dernière, même, remontait déjà à plusieurs années.

Comment peut-on laisser la vie vous séparer des êtres que l'on a chéris? C'est pourtant ainsi que Nicole avait perdu de vue les braves gens que, dans son cœur, elle s'était promis de ne jamais oublier, et il avait fallu, pour la tirer de son ingratitude, qu'une femme qu'elle ne connaissait même pas vînt la rappeler à son devoir.

Nessa venait d'entrer dans la salle à manger. Elle était de maussade humeur. Les heures d'étude trop prolongées la rendaient irritable. Comme elle tendait la main à Nicole, elle s'aperçut que son amie avait les yeux rouges.

— Qu'est-ce qu'il y a, Mademoiselle? lui demanda-t-elle.

— Rien, Nessa.

— Mais si ; voyons... vous avez reçu de mauvaises nouvelles? questionna-t-elle en regardant la lettre que Nicole tenait encore à la main.

— Oui... mais ce serait trop long à vous expliquer... et cela, je le crains, ne vous intéresserait pas... Pensez-vous que j'aie le temps de courir jusqu'au bureau de poste avant que miss Fanny ne descende pour le déjeuner?

— Comment, c'est si pressé que cela? Mon Dieu! ne pouvez-vous pas attendre jusqu'à ce que nous soyons sorties de table?

— Non, car ce sera l'heure de la rentrée, et je ne pourrai plus m'échapper qu'à midi.

— Eh bien! s'il s'agit d'une chose tellement urgente, dit Nessa d'un air narquois, allez-y tout de suite. Je vous excuserai auprès de tante Fanny.

— Merci! dit Nicole.

Et elle se précipita vers la porte. Nessa haussa les épaules. Ces Françaises étaient décidément impressionnables et impulsives... déséquilibrées, en somme!

En deux bonds, Nicole fut dans sa chambre. Il fallait qu'elle envoyât, sans attendre, un mandat au pauvre vieillard. Comme elle bouleversait son tiroir pour y trouver son modeste trésor, elle s'arrêta, songeuse... Un mandat?... c'est-à-dire le soulagement immédiat mais éphémère, car, lorsque cet argent-là serait dépensé, le pauvre homme se trouverait aussi dénué qu'auparavant. Ce n'était donc pas là une solution. Il fallait remédier d'une autre façon à cette situation désespérée. Une idée venait de germer dans le cerveau de Nicole, mais la réalisation lui en paraissait assez compliquée, sinon impossible. Elle hésitait.... Pourtant, n'était-il pas logique, humain, de renouveler, à l'endroit du vieillard malheureux, le geste qu'il avait eu, autrefois, pour la petite orpheline? Puisqu'elle était décidée à prendre un appartement à Paris, qui l'empêchait d'y recueillir le pauvre Vigny? Elle y serait moins seule, et cela, au moins, lui donnerait un but dans la vie. Eux n'avaient pas hésité à la prendre à leur foyer...

Se montrerait-elle moins généreuse que ces humbles qui, pour faire le bien, n'avaient consulté que leur impulsion et leur cœur?

La chose fut décidée sur l'heure.

Nicole courut jusqu'à la poste, envoya le mandat qui allait apporter un soulagement momentané; mais resta muette sur ses intentions futures.

Dès lors, son retour ne fut plus qu'une question de jours. Miss Gregson se montra très offensée de sa décision. Elle s'était habituée à Nicole. La jeune fille faisait à présent partie des rouages de son établissement, les élèves l'aimaient. On la gâtait, et miss Gregson ne voyait pas de raison pour que la jeune fille ne continuât pas à mener cette existence jusqu'à la fin de ses jours.

— Mais puisque vous n'avez pas de famille, insistait l'entêtée miss Fanny, pourquoi ne pas rester avec nous?

Et Nicole, qui ne voulait pas confier son généreux secret, demeurait hésitante, ne sachant avec quel argument réfuter les offres de la vieille demoiselle.

En fait, la nouvelle désola tout le monde, et Nicole eut un départ fleuri qui n'était pas sans présenter quelque analogie avec celui d'une souveraine bien-aimée.

De retour à Paris, la chance la favorisa. Elle trouva, presque tout de suite, un appartement dans la rue de la Sorbonne : deux chambres et une salle à manger qu'elle arrangea le plus coquettement qu'elle put, afin d'y recevoir ses élèves.

Quand elle pénétra dans cet intérieur, qui était le sien et où allait désormais s'écouler son

existence laborieuse, Nicole eut un moment d'anxiété. Que lui réservait l'avenir?... Bah! elle était courageuse, résolue, et Dieu, elle le savait, n'abandonne jamais ceux de ses enfants qui affrontent l'existence avec une âme sereine et un cœur courageux... Et puis, il y avait le père Vigny. Elle se faisait une joie réelle de faire au malheureux cette belle surprise. Elle imaginait très bien ce que serait leur petite existence... Les femmes ont besoin de se dévouer pour quelqu'un... Or, Nicole n'attendait rien de la vie, pas même le mariage, car elle savait trop bien qu'elle ne rencontrerait jamais un garçon assez courageux pour lier son sort à celui d'une orpheline sans argent, ni famille.

Lorsque le logis fut prêt, elle se rendit chez le père Vigny.

Rien n'était changé dans la maison où était morte Lucienne Rodier. Le cœur de la jeune fille se crispa en revoyant la porte par laquelle était passé le cercueil de sa pauvre maman. Pourrait-elle jamais oublier l'impression de déchirement ressentie, ce jour-là, lorsqu'elle avait compris que ce qu'emportaient ces hommes c'était son enfance heureuse, ses souvenirs de tendresse et le seul être qui l'eût vraiment chérie au monde. Désormais, ce qu'elle aurait à dire à la chère morte, il lui faudrait aller le murmurer dans le froid cimetière, parmi toutes ces tombes étrangères où elle passerait en visiteuse, car ceux qui dorment là, et ceux qui les y visitent ont, entre eux, le mystère de l'Infini.

Qui, à présent, occupait le modeste logis? Des inconnus!... qui ignoraient, sans doute, que ces murs muets avaient assisté à un de ces dra-

mes de la misère, particulièrement poignant parce qu'une âme fière le voulait dissimuler aux indifférents.

Nicole détourna la tête, n'osant pas regarder. Il lui semblait que la chère présence était toujours là... Tout à l'heure, n'allait-elle pas voir se dresser devant elle la silhouette harmonieuse de celle qui, autrefois, lui souriait si doucement, et dont la tendresse lui manquait, en cette heure où elle se sentait devenir une femme? Mais, de Là-Haut, Lucienne ne veillait-elle pas sur sa fille? Nicole sentait qu'elle ne l'avait jamais abandonnée, puisque, dans sa détresse, elle avait toujours trouvé des cœurs pitoyables, et que la vie, en somme, lui avait été adoucie par tous ceux qui s'étaient intéressés à elle.

La jeune fille reconnut la porte de l'appartement où logeait le père Vigny. La clé était demeurée en dehors sur la serrure; il n'y avait qu'à la tourner et à entrer. Ce qu'elle fit... Mais, en pénétrant dans l'appartement, elle remarqua combien tout était changé. A mesure que les enfants, ayant grandi, avaient déserté le foyer paternel, ceux qui restaient avaient aménagé plus confortablement la place laissée libre. C'est ainsi que, au lieu de la chambre des petits, avec ses trois lits serrés l'un contre l'autre, Nicole retrouvait une superbe salle à manger pur style Dufayel. Le jour où s'était faite cette acquisition, tous les vœux de la mère Vigny avaient été comblés, car Nicole se souvenait que jadis, lorsque toutes deux s'en revenaient, leur voiture vide, la marchande s'arrêtait toujours pensivement devant les boutiques de meubles. Et comme Nicole, docile,

l'attendait, elle lui disait en manière d'explication :

— Tu vois ce buffet, là-bas, petite... eh bien ! c'est un comme ça qu'il nous faudrait...

La jeune fille s'arrêta sur le seuil et chercha des yeux celui qu'elle était venue voir.

Tapi dans un fauteuil adossé contre la fenêtre, la jambe étendue sur un tabouret renversé, Vigny avait tourné la tête. Cependant, il ne reconnut pas la visiteuse, et, comme elle restait sur le seuil, il fit un effort pour se lever et venir au-devant d'elle.

— Non... non... je vous en prie... ne vous dérangez pas, papa Vigny ! s'écria Nicole d'une voix où tremblait une sincère émotion.

Alors il vit qui était là. Ses mains eurent un violent tremblement, tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes.

— La princesse ! murmura-t-il d'une voix toute faible.

Elle s'avança vers lui, mais elle remarqua alors dans quel état d'abandon se trouvait la pièce dans laquelle il vivait. Auprès de lui, une vieille chaise supportait les restes de son déjeuner : une croûte de fromage, un morceau de pain entamé, et, à côté d'un verre mi-plein, une bouteille de vin dans laquelle un couple de mouches rendaient le dernier soupir.

Et, comme il tendait les bras vers elle, Nicole s'aperçut que sa veste était couverte de taches et que tous les boutons en étaient absents.

— Mon bon papa Vigny, murmura-t-elle avec émotion.

Une immense pitié lui étreignait le cœur devant cet abandon. Combien la pauvre Mme Vi-

gny, si soigneuse de « son homme », eût souffert de le retrouver dans cet état !

— Non, ne bougez pas, dit-elle affectueusement.... je vais venir m'asseoir près de vous, et nous allons parler de l'avenir...

Nicole, alors, chercha une chaise ; travail ardu, toutes étaient encombrées... aussi, en désespoir de cause, elle atteignit un petit banc qu'elle reconnut pour s'y être bien souvent assise autrefois, et elle s'installa auprès du vieillard.

— Je serais venue plus tôt, commença-t-elle doucement, si j'avais été au courant de tout ceci.

— Merci, mademoiselle, comme vous êtes bonne !

— Mademoiselle?... qu'est-ce que cela veut dire?... Nicole n'est pas une demoiselle, c'est toujours la petite orpheline dont vous avez eu pitié et qui s'en allait, autrefois, faire chaque matin « la primeur » avec mame Vigny.

Une larme mouilla les yeux du pauvre homme.

— Elle est morte !... dit-il tristement. Vous le saviez ?

— Oui, fit Nicole de la tête.

— Dame ! voyez-vous, elle avait trop bûché, ma pauvre vieille ! aussi elle s'en est allée, tout d'un coup, en trois jours... Et le sang qu'elle se faisait, à cause de mes pauvres jambes malades qu'étaient quasi pus bonnes à rien !...

— Mais, voyons, et Suzanne, Marthe, Elisabeth ?

— Ah ! que voulez-vous... on s'est marié, on est parti... on s'est fait un coin ailleurs, avec une autre famille qu'est plus celle des gens qui

vous ont élevé... c'est pas pour dire qu'ils n'aiment plus leur vieux, ça non ! j'suis même ben sûr qu'ils en parlent encore quelquefois, mais ils demeurent si loin !... et puis, ils ont les petits qui restent à la maison quand ils viennent ici... parce que, ben sûr, on ne les amène pas toujours. Pensez... c'est guère ben gai, ici, j'ai rien à leur montrer, ni à leur donner... alors on voit tout de suite qu'y trouvent le temps long... toute la famille reste un petit moment, et puis on s'en va... Pour dire vrai, j'aime presque mieux qu'y viennent pas... c'est trop dur, une fois qu'y sont partis !

Une larme roula le long des joues ridées.

— Mais qui s'occupe de vous nourrir, de vous soigner ? demanda doucement Nicole.

— Ben... la voisine... oh ! c'est une brave femme... elle a pitié de moi, parce que elle sait ce que c'est... son homme l'a été aussi, paralysé, pendant plus de dix ans... seulement, naturellement, faut aussi qu'elle travaille... Elle fait des ménages... c'est « occupant » !... alors, quand j'suis tout seul, j'reste là à regarder dans la rue... et comme y a beaucoup de petites voitures par ici, je m'intéresse si la vente marche... et ça me rappelle autrefois...

— Eh bien, papa Vigny, dit Nicole ayant préparé son effet par un moment de silence, tout cela va finir... oui, je vous emmène !

Il la regarda sans comprendre.

— Mais ben sûr... Nicole vous adopte... vous serez désormais mon grand enfant.

— Ma bonne petite demoiselle, je ne comprends point ce que vous voulez dire !

— Alors, je vais vous expliquer.

Nicole s'approcha et lui prit les deux mains.

— Vous ne pouvez pas rester tout seul ici, n'est-ce pas... aussi, je vous emmène, et désormais vous habiterez avec moi... avec moi!... oui, j'ai loué un petit appartement, où il y a une chambre pour vous. C'est là que vous vivrez, tandis que je travaillerai pour nous deux, comme autrefois vous avez travaillé pour la petite orpheline.

— Nicole... notre petite princesse!... est-ce que tout ça n'est pas un rêve?

Mais il eut vite compris que ce n'en était pas un, lorsque Nicole, l'ayant installé dans une voiture, se fit conduire vers leur nouveau logis.

Et le vieillard se laissa faire, tant il est vrai que l'habitude du bonheur se prend avec une facilité extrême.

Dans le modeste logis, la vie pour eux s'annonçait heureuse. Vigny rendait à la jeune fille tous les menus services qui étaient en son pouvoir, et Nicole était heureuse de sentir qu'elle n'était plus seule au monde et que son travail profitait à quelqu'un.

Elle fit, afin de trouver des leçons, passer plusieurs annonces dans les journaux. Les réponses vinrent en nombre suffisant pour lui permettre d'assurer confortablement leur double existence. Il fallait, évidemment, compter avec la morte-saison, mais, en femme raisonnable, Nicole mettait de côté ce qui l'aiderait à parer aux jours maigres.

Ainsi la vie commençait paisible et douce, et, si Nicole ignorait l'ivresse des grandes joies, le désarroi des poignantes douleurs lui était également épargné.

## VI

La mauvaise saison vint en effet plus vite que Nicole ne l'avait prévu.

Dès le début du mois de mai, les leçons commencèrent à devenir irrégulières. Les jeunes filles s'absentaient d'abord pour quelques jours, puis, prenant goût à l'oisiveté, décidaient de ne plus revenir qu'à la rentrée d'octobre ; aussi, lorsque, vers le 15 juillet, Nicole fit le bilan de ses élèves, elle découvrit que trois seulement lui demeuraient fidèles. Il ne lui restait plus, semblait-il, qu'à partir, elle aussi, pour la campagne. Mais, en fait de villégiature, Nicole, qui connaissait le fond de sa bourse, savait qu'elle ne pourrait admirer, cette année-là, que les ombrages prématurément roussis des arbres du Luxembourg. Combien l'oisiveté lui pesait... Ses journées, durant les chaudes heures des après-midi de juillet, s'écoulaient à regarder les évolutions des enfants, suivant anxieusement, autour du grand bassin, les pérégrinations de leurs bateaux. Et l'ennui, pour Nicole, s'aggravait alors du regret de n'être pas, elle aussi, une de ces mamans heureuses qui sourient à leurs petits.

Le brave Vigny ignorait quelle inquiétude étreignait le cœur de sa jeune amie. Elle lui cachait avec soin toutes ses angoisses, et il ne se doutait pas que c'était au Luxembourg qu'elle passait les heures qu'il croyait consacrer à ses élèves.

créées à de fructueuses leçons. Cependant, à force d'avoir consulté les pages d'annonces, couru les mairies et les bureaux de placement, en quête de leçons nouvelles, Nicole un jour tomba — oh ! tout à fait par hasard — sur une annonce du *Figaro* :

« *Jeune fille très musicienne et distinguée est demandée pour tenir compagnie à jeune fille du monde.* »

Nicole se mit à sauter de joie... Elle était sauvée !... Cette occupation était précisément celle qui lui convenait pour compenser le chômage forcé de l'été. Pourquoi n'essaierait-elle pas d'obtenir ce poste ?

Ce fut alors que la question des références, surgissant à son esprit, lui fit comprendre l'impossibilité de son rêve.

Elle n'en pouvait fournir aucune, n'ayant jamais encore été placée dans une famille... Que faire?... Le beau château de cartes s'écroulait lamentablement, car Nicole savait, pour l'avoir entendu dire, que, dans les familles bourgeoises, l'on est très pointilleux sur ce chapitre des références... Allons, il fallait abandonner ce frêle espoir et recommencer ses fastidieuses recherches !

« Dash ! » dit-elle tout à coup, exprimant en anglais son désappointement. Mais ce petit mot fut évocateur. Il lui rappela une personne qui le prononçait fréquemment, en l'occurrence Nessa, et Nessa lui rappela naturellement miss Gregson.

Ce fut un trait de lumière !... Miss Fanny !... Mais c'était elle qui pouvait donner sur la jeune fille d'utiles renseignements, et certainement

elle ne refuserait pas de le faire... Allons, Nicole était sauvée !

De nouveau, l'espoir illumina son cœur... Ce fut alors qu'une nouvelle question l'intrigua : celle de la toilette.

Comment se présenter ?

Cette Mme de Véra s'attendait-elle à voir arriver une personne austère et guindée, ou désirait-elle, au contraire, une jeune fille à l'allure dégagée et moderne ?

Nicole en est restée aux principes qui veulent qu'une institutrice arbore une toilette quelque peu démodée, une attitude effacée, et des gestes cérémonieux !

Comme la coquetterie n'est pas le fait de Nicole, ce fut sans aucune douleur qu'elle prit la résolution de se vieillir et de s'enlaidir à plaisir... Il n'eût même pas fallu la supplier bien longtemps pour qu'elle cachât, derrière de grosses lunettes, ses jolis yeux marrons.

Ayant enfin choisi la plus sombre et la plus modeste de ses robes, la jeune fille se rendit à l'adresse indiquée.

Le domestique l'introduisit dans un salon premier Empire, à l'aspect sévère, et baigné d'un jour atténué. L'ordre le plus parfait régnait dans la pièce, lui donnant l'apparence de n'être pas habitée.

« Peu engageant, tout cela ! » songea la jeune fille ; et, choisissant une chaise dans un coin, Nicole s'y installa dans une attitude guindée...

Une glace lui montra l'image d'une personne intimidée et modeste, et Nicole, amusée, lui envoya son plus gracieux sourire.

La maîtresse de maison se faisait attendre.

Nicole s'imagina qu'elle était en train de questionner, dans une pièce voisine, une autre postulante... Mais, à ce moment, la porte s'ouvrit, livrant passage à une femme svelte et gracieuse, dont l'aspect n'avait rien de revêché.

Nicole, désorientée, songea alors, non sans terreur, que c'était la tenue « jeune fille moderne » qu'elle aurait dû adopter... et non pas cette apparence de vieille institutrice de province !

Elle se trompait. Cela ne devait nullement influencer Mme de Véra qui, avec son plus aimable sourire, s'avavançait vers elle.

— Bonjour, mademoiselle, lui dit-elle en lui tendant la main ; je m'excuse de vous avoir fait attendre ; c'est, je suppose, à mon annonce du *Figaro* que je dois le plaisir de votre visite ?

— Oui, madame, répondit Nicole, charmée.

— Eh bien, voici : il s'agit de ma fille Sylviane ; elle a dix-huit ans ; elle est très élégante, très courtisée, très flirt, et ne rêve que dancings, thés, réunions mondaines, etc... Inutile de vous dire, mademoiselle, que, sans être précisément une personne austère, ces façons libres me choquent quelque peu. De mon temps, les jeunes filles restaient à la maison. Elles cousaient pour les pauvres et brodaient leur trousseau de mariée. Aujourd'hui, elles *chantent* pour les pauvres dans les salons mondains (quand ce n'est pas sur un vrai théâtre), et elles achètent leur trousseau tout fait chez la lingère en renom. Autrefois, elles attendaient auprès de leur mère leur futur compagnon d'existence. Aujourd'hui, maman n'est qu'une vieille dame encombrante que l'on exclut, chaque fois qu'on le peut, des réunions de jeunes filles. Je n'exagère rien, c'est

exact : vous n'êtes pas, je pense, sans avoir entendu parler des *P. B. I.*?

— J'ignore, madame, ce que cela signifie.

— *Pas de bouches inutiles...* Les bouches inutiles, c'est tout simplement *Nous*, les parents, les empêcheurs de danser en rond ; aujourd'hui, lorsqu'une jeune fille lance une invitation, elle n'omet jamais de mettre au bas du carton : *P. B. I.*... et il n'y a pas un innocent qui ne comprenne que cela signifie « *Laissez vos parents à la maison.* »

Nicole se mit à rire.

— Je vous assure que je n'invente rien, continua Mme de Véra ; d'ailleurs, vous le constatarez par vous-même, si vous me faites le plaisir d'entrer chez moi... ce que j'espère, car vous m'êtes sympathique, mademoiselle.

— Mais je vous remercie, madame, et, croyez-le, j'ai le plus grand désir de m'entendre avec vous.

— C'est vrai que je ne vous ai pas encore énuméré l'étendue de vos corvées, et, comme vous me paraissez une jeune fille sérieuse, je ne doute pas un instant que ces rites mondains ne vous apparaissent bien, en effet, comme des corvées.

— Cela m'étonnerait ! dit en riant Nicole.

— Je continue. Donc, ne pouvant enrayer la vie frivole de mademoiselle ma fille, j'ai songé à lui donner un chaperon ; mais, entendons-nous, non pas une vieille dame à lunettes dont elle n'eût jamais voulu entendre parler, mais une jeune fille de son âge, charmante et gaie, qu'elle pût en quelque sorte considérer comme une amie. Je connais ma Sylviane ; il n'y a qu'à cette condition qu'elle acceptera de se lais-

ser chaperonner ; or, vous me paraissez, mademoiselle, remplir toutes ces conditions... Voulez-vous devenir la confidente et l'amie de ma fille? Voilà le poste que je voudrais vous confier. Dites-moi franchement, mademoiselle, si cette situation vous tente?

— Mais certainement, madame, répondit Nicole, qui d'ailleurs n'avait pas le choix.

La rétribution était intéressante, et la jeune fille pensa qu'elle ne pouvait se permettre de repousser une offre si avantageuse, et qui, en somme, n'avait rien de désagréable.

Il fut convenu que Nicole entrerait en fonctions dès le lendemain. Elle conservait la disposition de presque toutes ses matinées, mais elle était prise l'après-midi et souvent même le soir.

Elle arriva au jour convenu, assez émue, le cœur battant, se demandant ce que serait pour elle cette Sylviane qui ne rêvait que plaisirs et fêtes. Sans doute allait-elle trouver qu'on lui imposait pour compagne une personne d'apparence triste et peu sympathique! Il n'en fut rien! Sylviane se prit immédiatement de sympathie pour la nouvelle venue.

Mlle de Véra était une belle fille rousse, exubérante et gaie, aux yeux pétillants de malice, et dont la bouche rieuse était toujours prête à la répartie. Elle avait un caractère assez bouillant, mais sa colère s'apaisait d'un mot. Au demeurant, une très bonne nature.

Nicole, tout de suite, la jugea insouciante, heureuse de vivre, frivole, vraisemblablement égoïste. Une nature outrancière, capricieuse, mais sans méchanceté.

Une vie nouvelle commença aussitôt pour Nicole...

Thés, magasins, dancings à la mode, concerts, théâtres, expositions, tous les endroits où il faut être vu virent passer l'infatigable Sylviane et sa jeune chaperonne.

Sylviane devint tout de suite une amie, et, comme elle éprouvait le besoin de se confier, Nicole eut très vite un aperçu des rêves d'avenir de la jeune mondaine. Ils étaient, pour le moins, abracadabrants, et basés sur son seul plaisir et sa souveraine fantaisie. Nicole, plus rompue à la vie et à ses à-coups, recevait en souriant ses confidences... Heureuse Sylviane ! qui pouvait faire de tels rêves sans redouter l'avenir... Heureuse Sylviane ! qui osait prétendre que la vie ne serait pour elle qu'une suite ininterrompue de plaisirs et de fêtes, aux côtés d'un époux qui, naturellement, serait très épris et n'aurait d'autres désirs que de satisfaire les fantaisies de Madame !

Nicole savait que cette conception de l'existence est fausse et immorale, qu'on doit avoir un but plus noble, et que cette pauvre chose que les humains ont dénommé le bonheur, ne se réalise ici-bas, que dans l'amour de Dieu et le respect de ses enseignements.

Certain matin, Nicole trouva Sylviane riant aux éclats.

— Oh !... comme nous commençons bien la journée, lui dit-elle gracieusement.

— Oh ! Mademoiselle, savez-vous ce qui m'arrive ?

— Non... Quelque chose d'heureux ?

— Ça dépend... Eh bien ! je ne veux pas vous faire languir plus longtemps ; imaginez-vous que l'on veut me marier ! oui, moi, la grande folle... Maman me trouve trop évapo-

rée... Elle prétend que cela me calmera d'avoir une maison à tenir et un mari à soigner ; d'abord, en ceci, je proteste ; j'entends bien que ce soit le contraire, et que, au lieu de soigner le mari, ce soit le mari qui me soigne... qu'en dites-vous ?

— Que ce n'est pas là la conception habituelle du mariage, et que la morale chrétienne nous enseigne autre chose.

— Oh ! que je vous aime quand vous parlez ainsi, avec ce ton docte et cet air sévère, de la morale chrétienne !... Petite Mademoiselle, vous êtes épatante, et j'admire votre foi... Malheureusement, je n'entends rien à ce langage-là.

— Sylviane, ne parlez pas ainsi.... Dans votre bouche, si fraîche et si jeune, cela sonne faux ; vous êtes, au contraire, à l'âge où l'on doit croire... ne serait-ce qu'en remerciement des dons dont la Nature, si généreusement, a comblé votre jeunesse...

— En remerciement... mais à qui dois-je des remerciements ?

— A Celui, mon enfant, qui fait à son choix les destinées heureuses ou malheureuses.

— Amen !... Vous avez raté votre vocation... Quel charmant petit prédicateur vous eussiez fait !... Je vous vois très bien, parmi les sauvages, prêchant de cet air grave et digne avec votre jolie main levée vers le ciel... ainsi !

Et elle fit le geste.

— Sylviane ! dit Nicole d'un ton de reproche.

— Non... vous n'êtes pas froissée... vous êtes bien trop gentille pour cela... et savez-vous que, si jamais je décide de me convertir, eh bien ! c'est à vous que je viendrai demander de m'in-

diquer le chemin du salut... seulement, voilà, ce ne sera pas encore pour aujourd'hui... pour le moment, on me marie...

— Eh bien, vous pouvez déjà vous exercer dans la voie de la vertu, en vous efforçant d'être une épouse dévouée et soumise.

— Oh !... oh !... attendons d'abord d'avoir vu l'heureux élu... J'ai idée que tout dépendra du jeune homme que l'on va me proposer... Je me demande quelle tournure il aura... c'est que c'est très important cela dans la vie.

— Les qualités du cœur sont les plus sûres garanties du bonheur.

— Oui... oui... mais ça ne suffit pas.

— La beauté passe... le cœur est un marbre que rien n'entame !

— Tut... tut... je n'ai jamais aimé les choses inaltérables... ça dure trop longtemps... parlez-moi d'un petit caractère comme le mien, plein d'emportement et de passion... on se fâche, on se réconcilie et c'est charmant, mais comment voulez-vous qu'on se querelle avec ces caractères « inaltérables »... comme vous dites !

— Sylviane, vous êtes une enfant !

— C'est mon plus beau titre de gloire... et, pour vous le prouver, savez-vous où nous allons aller de ce pas ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Tenez-vous bien... dans un dancing, chère petite sermonneuse ! mais dans un vrai dancing, de grandes personnes !... et cela va être très amusant... allons, riez un peu...

Cependant, à quelques jours de là, Sylviane annonça à son amie que sa mère l'emmenait à la campagne pour une quinzaine.

— Et je sais bien pourquoi... ajouta-t-elle malicieusement.

— Dites voir...

— Mais pour faire la connaissance du futur mari, bien sûr!... Maman est terriblement mystérieuse sur ce sujet, mais je prévois très bien comment cela va se passer... On va m'habiller délicieusement... Il y aura un grand château, avec un beau parc, et on laissera le jeune homme y errer mélancoliquement, le soir, au clair de lune... il me rencontrera... coup de foudre!... fiançailles!... mariage!... C'est tout à fait romantique... Du George Sand ou du Georges Ohnet! Maman n'a jamais compris que ces deux auteurs-là... elle en est restée aux fleurs séchées, et aux jeunes filles qui s'évanouissent lorsqu'elles voient apparaître le héros de leur cœur... je déclare qu'elle a quinze ans, ma bien-aimée maman... et que, de nous deux, la plus au courant des petites histoires de la vie... c'est moi!

Mme de Véra, cependant, ne mit pas Nicole au courant de ses projets. Elle fut seulement prévenue qu'elle et sa fille allaient s'absenter pendant une quinzaine de jours et que Nicole serait avisée de leur retour.

La jeune fille employa ces quelques jours de liberté à mettre un peu d'ordre dans son intérieur. Vigny était heureux de son séjour à la maison. Quoi qu'il en fit, les journées lui paraissaient longues et lui laissaient trop de loisirs pour songer aux beaux jours où il faisait « le poisson » dans les quartiers populeux de Paris.

A la date annoncée, Mme de Véra avisa Mlle Rodier qu'elle serait heureuse de lui voir reprendre ses fonctions auprès de sa fille.

Comme Nicole remettait la lettre dans son enveloppe, un papier s'en échappa. C'était un mot de Sylviane, crayonné à la hâte, de cette grande écriture irrégulière qui la caractérisait si bien.

« Ma chère Nicole, disait-elle, qu'est-ce que je vous avais fait prévoir?... C'est arrivé tout à fait comme je l'avais dit... Un clair de lune, des fiançailles et un mariage prochain ; mais *il* est très gentil... Venez tout de suite et je vous raconterai tout cela...

« SYLVIANE. »

Nicole eut un sourire amusé. Quelle enfant que cette Sylviane !

Au fond, elle valait mieux que l'impression que donnaient son exubérance et son besoin de paraître originale. Son cœur était excellent, et, si elle était légèrement infatuée d'elle-même, la faute n'en incombait-elle pas, surtout, à son entourage qui, à tout propos, s'exclamait sur sa beauté et sa grâce ?

Les parents, bien souvent, ignorent la part qui leur revient dans les faiblesses de leurs enfants ; ils les aiment mal, et leur tendresse aveugle est parfois un obstacle au perfectionnement moral, de ceux qu'ils estiment au-dessus de leur valeur réelle.

Lorsque Nicole arriva chez Mme de Véra, le domestique l'arrêta dans l'antichambre, en la priant de ne pas monter directement chez Mademoiselle, « mais de bien vouloir attendre un instant ».

Nicole s'inquiéta... Que se passait-il?... La faisait-on venir pour la remercier... Elle en eut du regret, et sa figure s'attrista... mais, à ce

moment, Sylviane, arrivée en tourbillon, s'abat-tait dans ses bras.

— Chérie!... que je suis contente de vous revoir... Venez, mon fiancé est là... il est charmant, vous savez, et il est fou de moi, tenez, je veux vous faire faire une entrée sensationnelle... il est par ici, venez...

Et, sans laisser à la jeune fille le temps de se ressaisir, elle l'entraîna dans la pièce qu'elle venait de quitter.

Nicole y fit une entrée qui manquait de dignité, à la suite de son amie qui la tirait par le bras.

— Voilà, annonça-t-elle gravement... ma très vieille gouvernante et amie, Mlle Nicole Rodier.

Toute rougissante, la « très vieille gouvernante » leva les yeux vers le futur mari de Sylviane ; puis elle s'arrêta, interdite...

— Comment?... balbutia-t-elle.

Félicien Desmarest, d'un geste spontané, lui avait tendu la main.

— Ça, c'est une agréable surprise, dit-il gaiement.

Sylviane, interloquée, les regardait l'un après l'autre.

— Ah ça!... vous vous connaissez donc?

— Comme deux exilés qui se sont rencontrés sur la terre étrangère, dit-il en portant à ses lèvres la main de sa fiancée...

— Oh! Nicole!... taquina Sylviane; petite cachottière, pourquoi ne m'avez-vous rien dit?

— Et comment l'aurais-je pu, répondit en souriant Nicole, puisque vous ne m'avez jamais fait part du nom de votre fiancé.

— Au fait, c'est vrai... Eh bien ! voulez-vous que je vous présente ?

— Trop tard, maintenant, interrompit Nicole, à moins que monsieur Desmarest n'ait oublié mon nom?...

Il allait répondre quelque chose d'extrêmement galant, lorsque Mme de Véra fit une entrée pleine de dignité.

Elle tendit, avec un geste de reine, sa main à son futur gendre et sonna pour demander le goûter...

## VII

Félicien et Sylviane étaient aussi opposés de goûts, de tempérament et d'idées qu'il est possible de l'être.

L'exubérance de Sylviane se trouvait sans cesse en opposition avec la nature froide, pondérée et méticuleuse de son fiancé.

Elle aimait le monde, l'adulation, et la vie, pour elle, ne représentait qu'un continuel enchaînement de plaisirs et de fêtes.

Les dispositions de son fiancé étaient tout autres.

Nature studieuse et recueillie, il avait tout de suite mesuré le néant des plaisirs mondains.

Grâce à la brillante situation de ses parents, Félicien avait été jeté, très jeune, dans le tourbillon brillant de ceux pour qui l'existence n'est qu'une fête ininterrompue... Piètres plaisirs, en vérité!... Il leur avait tout de suite préféré les livres, la méditation, le recueillement...

Or, est-il possible de se recueillir à Paris?... Mille distractions vous sollicitent. La frivolité est dans l'atmosphère même de la ville joyeuse !

Afin de se créer le foyer calme dont il rêvait, et dont les soirées au coin du feu constitueraient le plus grand charme, Félicien avait décidé de vivre en dehors de Paris.

Mais Sylviane ignorait encore cette décision, à laquelle son fiancé se réservait de l'amener insensiblement, par une persuasion affectueuse et douce.

Là ne s'arrêtaient pas les dissidences qui menaçaient de dresser, en ennemis, ces êtres que l'on voulait unir pour la vie. Félicien, élevé chrétiennement, avait conservé, dans l'adolescence, toute la pureté de sentiments dont s'était nourrie son âme d'enfant.

Il était croyant sans ostentation comme sans faiblesse. La foi tout naturellement habitait son cœur, et elle lui avait toujours été un réconfort.

Sylviane, de son côté, avait accompli tous les rites du culte : première communion, confession, exactitude aux offices... mais ce n'étaient là que des actions machinales. Son cœur ne participait jamais à ces gestes, qu'elle accomplissait méthodiquement, parce qu'ils faisaient partie de ses devoirs sociaux et qu'il eût été mal porté de manquer la messe le dimanche.

Félicien ne fut pas long à s'apercevoir que Sylviane allait à l'église comme elle allait au dancing, uniquement parce qu'il était de bon ton d'y être rencontrée. C'était à l'âge de Sylviane qu'il était beau de croire, parce que la femme qui s'ignore encore a besoin du secours

de la religion pour franchir sans défaillance les premières étapes de sa vie d'épouse.

Aussi était-il facile de prévoir que, entre ces deux natures opposées de goût, de mentalité et d'éducation, un choc dût fatalement se produire. Cela, d'ailleurs, ne tarda pas. Les premières escarmouches furent sans gravité. Félicien n'avait pas encore mesuré tout ce qui le séparait de sa future femme, et puis Sylviane avait tant de charme ! Pouvait-on, véritablement, tenir rigueur à cette enfant pétulante, dont la vie était peuplée de tant de choses qu'il n'y avait vraiment pas de place pour les pensées mauvaises ou perverses. Son insouciance faisait la pluie et le beau temps, et elle eût désarmé les êtres les moins conciliants. Mais, ainsi que le dit le proverbe : « Tant va la cruche à l'eau... » A force de se répéter, les escarmouches, insignifiantes d'abord, gagnèrent peu à peu en fréquence et en intensité. Une certaine nervosité se manifesta, et il y eut, entre les fiancés, une méfiance vague, une hostilité qui, peu à peu, commença d'entamer leur tendresse... C'était, chaque fois, comme si quelque chose se détachait de ce tout inébranlable qu'aurait dû être leur affection, et, comme s'écaillent les choses qu'un long usage a vieilles, chaque parcelle de tendresse, en tombant, laissait plus fragile le bloc qui s'effritait.

Un jour, une discussion violente éclata, dont Nicolo fut l'involontaire témoin.

C'était au retour d'une promenade au Bois. La journée avait été pleine d'enchantement. Félicien s'était grisé de cette beauté apaisante de la nature qui s'alliait si bien avec les rêves dont son cœur était plein. La douceur de l'at-

mosphère l'avait rendu sentimental et lyrique, et il ne tarissait pas de comparaisons, entre les joies passagères et creuses des réunions mondaines, et le charme sain, qui émane de la nature en fête.

— Sans doute, sans doute, interrompit Sylviane agacée ; la nature est une invention merveilleuse, mais je ne l'apprécie vraiment qu'en été, quand il n'y a rien d'autre à faire.

— Oh ! Sylviane, osez-vous soutenir que vous préférez, à la fraîcheur des bois, la poussière d'un dancing ?

— C'est, en tous les cas, plus folâtre ; vous aurez beau dire, vous ne me ferez pas modifier mon opinion : la nature, c'est bien pour les gens qui sont revenus de tout... Quand je serai devenue une vieille dame à lunettes et à rhumatismes, alors, peut-être, trouverai-je quelque charme au ciel bleu et aux arbres verts...

— Sylviane, vous êtes une enfant !

— Et c'est tant mieux ! dit-elle sèchement.

Félicien songea que, à la veille de devenir une femme, elle devrait se mettre en présence du grand devoir de la vie, qui n'était pas d'aimer uniquement la danse et les gens douteux que l'on y rencontre en général.

Mais Sylviane était, ce jour-là, d'humeur batailleuse, et elle poussa plus loin l'escarrouche.

— Oh ! dit-elle ironiquement, Félicien rêve d'un cottage au bord de l'eau, avec des poules, des chiens, des chats, des canards... et, peut-être même, un petit veau et sa maman...

— Mais voilà un tableau qui n'a rien de repoussant, et ne trouvez-vous pas, Sylviane,

qu'il vaut bien les spectacles de Paris auxquels se plaît votre frivolité?

— Ah non! par exemple!... S'enterrer vivante, à la campagne, à vingt ans, je trouve que cela n'a rien de tentant.

— Qui vous parle de choses si extrêmes?... On peut se créer une charmante existence à deux, basée sur l'affection mutuelle, l'intimité et les goûts partagés.

— Oui... et à trente ans on est une vieille femme ridée, qui se néglige, et que personne ne regarde plus... Non, merci!... Ah! si l'on vous écoutait, vous autres empêcheurs de danser en rond...

— Mais, interrompit sèchement le jeune homme, la vie n'est pas faite « pour danser en rond », comme vous dites, ou le monde ne serait plus peuplé que de fous...

— Eh bien! mon ami, je vous remercie... vous êtes aimable et galant...

— Allons, allons, intervint Nicole... pourquoi vous chamaillez-vous pour une question aussi puérile? Vous me faites l'effet de deux petits coqs dressés l'un contre l'autre et s'envoyant sans arrêt des coups de bec... cela n'a pas le sens commun, lorsque l'on s'aime et que l'on a, comme vous deux, tout ce qu'il faut pour être heureux.

Mais Sylviane était dans ce genre de dispositions que sa mère dénommait « son humeur de poule en colère ». Il n'y avait rien à faire lorsque cela la prenait. Elle quitta la pièce brusquement.

— Insupportable! dit Félicien agacé. Quel caractère!

— Etes-vous bien sûr, dit Nicole en sou-

riant, de n'être pas la cause de ce puéril dépit? On a le caractère que l'on peut; à ceux qui prétendent nous aimer de le supporter avec patience, et de nous aider à l'améliorer.

— Oh! vous, c'est simple, vous êtes une sainte!

Nicole devint très rouge.

— N'exagérons rien; seulement, je n'aime pas à voir les gens se faire inutilement du mal. Vous êtes l'aîné et, par conséquent, la personne raisonnable de l'association... Pourquoi vous amusez-vous à irriter Sylviane?

— Parce qu'elle a des idées tout à fait contraires aux miennes...

— C'est son droit.

— Et c'est le mien de ne pouvoir les supporter.

— Oh! monsieur Félicien, quelle vilaine parole!... Lequel de vous deux possède l'intelligence la plus mûrie?... c'est vous, je suppose! Vous l'avez perfectionnée à l'école de la vie... Votre qualité d'homme vous a permis d'étudier et de voir des choses que Sylviane ne peut connaître; de là, sans doute, vous vient ce dégoût de la frivolité... Comment la pauvre enfant aurait-elle pu en venir là?... Songez que, dans la vie, tout lui a souri... Elle ne connaît encore que le brillant côté de la médaille, ce n'est que plus tard qu'elle en verra peut-être le revers. Pourquoi voulez-vous, brutalement, piétiner ses illusions?... pourquoi, surtout, voulez-vous qu'elle se lasse et renonce à une existence où tout la ravit et la charme? Vous n'avez pas les mêmes idées, c'est entendu, mais pourquoi n'essayez-vous pas, doucement, affectueusement, de l'amener à adopter les vôtres?

— Mais Sylviane ne demande nullement à changer d'idées. Elle existe uniquement pour rire et s'amuser. La vie lui apparaît comme une fête perpétuelle à laquelle nous devons tous contribuer, que cela nous plaise ou non.

— C'est de son âge ! Pouvez-vous mettre une vieille tête sur des épaules de vingt ans ?

— Mais enfin, vous, mademoiselle la moraliste, vous n'êtes pas, que je sache, tellement plus vieille que la personne en question... et, pourtant, comme vous êtes sensée !

— Oh ! il ne s'agit pas de moi. J'ai été dressée à une école où je ne souhaite de rencontrer aucun de ceux que j'aime. Le malheur, qui mûrit trop vite un cœur, est un apprentissage qui ne conduit pas infailliblement à l'indulgence. Ce que vous prenez pour de la raison et du bon sens n'est peut-être que de l'amertume !...

— Pauvre petite !

— Mais non, c'est petite dissimulée qu'il faut dire... vous ne savez pas tout ce que ma belle humeur cache peut-être de vilains sentiments.

— J'en doute !

— Vous avez tort.

Félicien eut un sourire d'incrédulité et ne répondit pas. Il se mit à arpenter silencieusement la pièce. Soudain ses pas l'amènèrent devant un sofa bas où gisaient, entassés, une multitude de coussins de toutes formes et de toutes couleurs. Confortablement installée sur un pouf vieil or, une énorme poupée « chiffon », aux cheveux rouges et aux yeux écarquillés, semblait fixer le jeune homme. Il l'examina un

moment d'un air furieux, puis l'abattit par terre d'un geste rageur.

— Comme c'est gentil ! dit doucement Nicole relevant la poupée. Bobette ne vous avait rien fait.

— Bobette?... C'est au moins Sylviane qui lui a donné ce nom-là ; il est idiot !

— Mais non ; encore une fois, ce n'est qu'enfantin... et pas méchant du tout.

— Enfin, moi, vais-je épouser une femme ou une enfant ?

— Une enfant dont vous ferez une femme par votre tendresse et vos affectueux encouragements.

— C'est beaucoup de travail pour un homme qui aurait tant besoin que l'on s'occupât de lui.

Nicole s'approcha et, lui touchant doucement le bras :

— Toutes ces paroles, lui dit-elle, sont inutiles ; vous les regretterez avant que l'heure ne soit révolue ; déjà, vous êtes allé trop loin, aussi, si vous m'en croyez, n'insistez pas, mettez votre chapeau et rentrez bien sagement chez vous... j'arrangerai la chose avec Sylviane.

Il regarda la jeune fille. Avait-elle tort ou raison ? il ne savait plus. Mais elle avait une force de persuasion qui le touchait. Il lui parut doux de lui obéir. Elle ne pouvait se tromper, et les torts, certainement, devaient tous être de son côté.

— C'est bon, dit-il doucement, je m'en vais en vous laissant le soin d'arranger les choses et de me faire pardonner.

— Comptez sur moi, dit-elle en lui serrant la main.

A peine venait-il de quitter la pièce que Syl-

viane y pénétrait à son tour. Elle était rouge et congestionnée. Ses yeux brillants semblaient jeter des éclairs. « La poule en colère » était loin d'être apaisée. Elle arrivait, toute prête à reprendre le combat.

— Où est-il?... demanda-t-elle comme elle ne l'apercevait pas.

— M. Desmarest est parti, répondit doucement Nicole.

— Charmant garçon!... il pr... et... eh bien! ça va être gai, notre ménage.

— Sylviane, dit lentement Nicole, vous rendez-vous compte que vous lui avez fait de la peine?

— Et ne m'en fait-il pas, avec ses airs supérieurs et son ton autoritaire... avant la lettre?

— Que voulez-vous?... il n'est qu'un homme, et cette race-là déteste qu'on lui tienne tête...

— Oh! il faudra bien qu'il s'y fasse.

Nicole se tourna vers elle.

— Sylviane, seriez-vous par hasard méchante?

— Pourquoi?

— Parce qu'il me paraît, pardonnez-moi de vous parler ainsi, que vous vous préparez à faire à ce garçon une vie peu agréable...

Alors le visage de Sylviane devint grave. Elle s'était laissée tomber sur le sofa, et, pour la première fois depuis bien longtemps sans doute, semblait plongée en de profondes réflexions. Nicole se garda de troubler sa rêverie. La méditation ne pouvait qu'être salutaire à la jeune écervelée. Il lui arrivait si rarement de fixer son esprit sur un sujet sérieux. Nicole savait qu'elle se confierait d'elle-même et spontanément, quand elle jugerait le moment venu.

En effet, après quelques instants de silence, Sylviane soupira profondément ; puis, s'emparant de la main de Nicole :

— Vous êtes mon amie, n'est-ce pas?... lui demanda-t-elle.

— Oui, de tout mon cœur, ma chérie !

— Eh bien, je vais vous faire une confidence. Ce mariage entre Félicien et moi a été une chose arrangée par nos deux familles. Il paraît que de graves intérêts sont en jeu et que, à cause de cela, cette union doit se faire...

— Eh bien, répondit Nicole, même si ce mariage vous apparaît dicté par l'intérêt, il me semble qu'il n'a en lui-même rien qui puisse vous déplaire. Vous possédez tous deux la jeunesse, quelques attraits physiques. Vous appartenez au même monde, ce qui ne peut que faciliter l'harmonie de vos goûts et de vos idées. L'un et l'autre vous avez de solides qualités morales... je ne vois pas ce qui pourrait vous empêcher d'être parfaitement heureux...

— Hélas ! soupira Sylviane.

— Je ne comprends pas ce qui vous attriste.

— Ma petite Nicole, Félicien et moi, voyez-vous, c'est le jour et la nuit.

— Non pas ! Si vous l'aimez, vous vous ferez à ses goûts, et vous adopterez avec joie ses volontés.

— Oh ! l'horrible perspective... Jamais je ne pourrai me plier à la volonté d'un autre, et, de son côté, je sais qu'il ne me cédera sur aucun point... alors l'avenir me fait peur, très peur, car, même si nous apportons dans cette union une tendresse égale, la vie, fatalement, nous désunira...

— Mais pourquoi ?

— Parce que les luttes de chaque jour useront peu à peu notre tendresse... je le sais, je le prévois... c'est déjà commencé. Nos deux natures s'affrontent, et aucune ne s'incline devant l'autre... la lutte est ouverte et, indiscutablement, un de nous y laissera son bonheur.

— Allons, allons, ne voyons pas les choses en noir, Sylviane, et dites-vous, au contraire, que vous aimez Félicien, car vous l'aimez, n'est-ce pas?

— Au fond de mon cœur, oui ! répondit nettement Sylviane.

— Alors, il vous sera facile de vous sacrifier pour le rendre heureux... Il est si doux de vaincre sa nature pour l'amour de celui qu'on aime... Je crois, d'ailleurs, que vous n'aurez pas à le regretter : votre fiancé mérite ce sacrifice. Voyez-vous, autour de vous, dans vos relations, un homme qui vienne à la cheville de M. Desmarest?

— Oh ! évidemment non... mais la vertu est une chose si triste... vous trouvez cela tentant, vous, d'être vertueuse?

— Sylviane, vous dites des énormités.

— Ah ! que voulez-vous, nous ne parlons pas la même langue, vous et moi. Je ne sais, vraiment, à quelle école vous avez été dressée, Nicole.

— A celle du malheur, Sylviane !

— Eh bien, moi, je n'ai jamais connu que le bonheur... je ne suis pas préparée à autre chose... et je ne veux pas envisager autre chose.

— Et si l'adversité vous frappait?

— Impossible... Nos deux situations, à Félicien et à moi, sont trop solidement établies

pour que rien ne les puisse jamais entamer... c'est même cela qui me console de mes déboires à venir... car l'argent fait passer sur bien des choses, et c'est de lui seul que j'attends le bonheur.

Et, pour ne pas entendre la réponse indignée que Nicole se préparait à lui faire, Sylviane se mit au piano et attaqua une des plus folles rhapsodies de Lizt.

Dans cette débauche de traits, de trilles et d'accords, elle semblait braver le Destin et affirmer de toute son énergie sa volonté de ne modifier en rien sa façon de vivre !

Jugeant que tout raisonnement était vain, Nicole mit son chapeau et prit congé de son amie.

Dans la rue, cependant, elle songea. Elle avait entendu Félicien, et elle avait entendu Sylviane. Le jour et la nuit. L'eau et le feu ! Toutes ces banales comparaisons lui venaient à l'esprit, lorsqu'elle songeait aux deux fiancés. Ainsi, il y aurait de par le monde un mauvais ménage de plus. Félicien était cependant de ceux qu'il eût été si facile de rendre heureux. Il détestait le monde. Il rêvait d'un foyer calme, auprès d'une compagne douce, attentive, intelligente et simple. Il eût voulu vivre dans une maison rustique, embellie par les fleurs et le charme qu'apporte avec soi chaque saison. Il eût écoulé là une existence studieuse, pensive et recueillie. Nicole comprenait très bien ces modestes aspirations. Après les déboires de sa jeunesse, c'était une vie semblable qu'elle ambitionnait de mener ; elle n'en avait malheureusement ni le droit, ni la possibilité. Si, au lieu d'être une modeste gouvernante, elle eût encore possédé la tendresse et l'appui de

Mme Dauret, libre de son choix, richement dotée, elle aurait pu aussi aspirer à un homme choisi par son cœur... et si elle avait pu choisir, qui sait? Félicien et elle n'avaient-ils pas les mêmes goûts?... Mais, grands dieux, à quoi se permettait-elle de songer? La vilénie de sa pensée lui apparut brusquement. Félicien était destiné à une autre, et tout lui défendait de convoiter le bien d'autrui... Non seulement elle le convoitait, mais elle se plaisait à l'évocation d'un avenir qui ne devait, qui ne *pouvait* être le sien.

Il sembla à Nicole qu'elle péchait contre la loi, les principes, la religion. Elle eut honte d'elle-même, et peur en même temps... Peur!... car la pensée mauvaise pourrait revenir et l'envahir comme elle venait de le faire, la laissant troublée à l'évocation d'un bonheur possible mais défendu. Que faire?... Auprès de qui chercher un refuge et un conseil?... Vigny ne comprendrait pas. Bien plus, il lui donnerait raison. A ses yeux, Nicole était digne des plus beaux partis, et surtout elle ne devait pas souffrir!

Nicole leva sur ce qui l'entourait des yeux chargés d'angoisse. Elle traversait précisément le pont Royal. Là-bas, dans un décor féerique, le soleil, dorant Notre-Dame, se couchait dans la plus glorieuse des apothéoses; sur l'eau clapotante, quelques barques glissaient mollement, et l'onde reflétait la majestueuse cathédrale drapée dans son manteau de feu. C'étaient tous les mauvais désirs des humains qui l'embrassaient ainsi, toutes les choses vilaines contre lesquelles elle semblait se dresser, symbole merveilleux d'un dieu de paix et de bonté. A l'in-

térieur, derrière ces murs rougis par l'astre à son déclin, tout devait être apaisant, recueilli, comme si, échappé à la fournaise, on se fût réfugié là pour y trouver le calme...

Alors Nicole fut tout à coup saisie du désir d'entrer, elle aussi, dans une église, de s'agenouiller aux pieds des saints autels, et d'écouter la parole réconfortante et grave d'un ministre de Dieu.

Elle regarda autour d'elle. Saint-Thomas-d'Aquin n'était pas loin. C'était là qu'elle irait implorer le secours du dieu sauveur, et l'appui dont elle avait tant besoin.

Elle se rappela l'époque où, petite fille, elle allait à la confession, inquiète devant toutes les fautes qu'il lui faudrait avouer. Hélas ! qu'étaient ces innocents péchés, en regard de la chose terrible qui, en cet instant, bouleversait sa conscience. C'était maintenant qu'il fallait se repentir.

Elle pénétra en tremblant dans l'église, comme si elle se fût sentie indigne d'être là. Un prie-Dieu la reçut. D'une chapelle voisine montait la mélodie lente de la prière du soir, psalmodiée par un prêtre invisible. A ses côtés, des femmes agenouillées imploraient comme elle le secours de la religion. Aucune, sans doute, n'était aussi coupable ! A travers la lumière vacillante des cierges qu'on éteignait lentement, elle apercevait le tabernacle. Bientôt, dans l'ombre, elle ne vit plus que Lui... Il se dégageait, lumineux, brillant, auréolé...

Là, là, était le Sauveur, Celui qui console, soutient et apaise, Celui qui absout les pires coupables, Celui qui, pour l'amour de l'humanité, accepta tous les supplices. Il était là...

Alors, il sembla à Nicole qu'Il apparaissait soudain pour entendre sa confidence.

Les yeux pleins d'extase, le cœur lourd de larmes, l'âme débordante d'une infinie détresse, Nicole laissa tomber dans ses mains son front fiévreux, tandis que de ses lèvres s'échappait l'aveu désespéré.

## VIII

Pour la seconde fois, le timbre de l'appartement résonna avec insistance. Le père Vigny, qui était un peu dur d'oreille, hésita un moment avant de quitter le fauteuil où Nicole l'installait chaque matin.

La jeune fille étant absente, il était seul dans le petit logis dont personne ne venait d'ordinaire troubler la tranquillité.

Qui donc pouvait sonner à cette heure?

Comme le timbre résonnait pour la troisième fois, le vieillard pensa qu'il s'agissait évidemment d'une chose importante, aussi, se levant péniblement, il se traîna jusqu'à la porte.

Sur le seuil se tenait un élégant jeune homme.

— Mlle Nicole Rodier, demanda-t-il, c'est bien ici?

— Oui, monsieur... seulement, elle est sortie.

— Je le regrette; Mme de Vera m'avait chargé d'une commission pour elle.

— Mais prenez donc la peine d'entrer, monsieur, je vous en prie... La « petite » va être

désolée ; elle qui ne bouge jamais, excepté justement pour aller chez cette dame de Véra.

Félicien, car c'était lui, regarda le vieillard. Qui donc était cet homme qui disait familièrement la « petite » en parlant de Nicole ? Se pouvait-il qu'il fût le père de la charmante jeune fille dont il admirait chaque jour la distinction et le charme ?

Le vieillard, cependant, se répandait en amabilités, avançant des chaises, saluant et prenant une attitude humblement respectueuse, comme s'il se fût trouvé en présence d'un hôte de marque.

— Si monsieur veut bien se donner la peine d'attendre... la petite, sûrement, ne sera pas longue à rentrer.

De nouveau Félicien s'étonna.

— Non, monsieur, je vous remercie ; d'ailleurs, ce que j'avais à dire à Mlle Rodier n'a rien de confidentiel et peut-être pourriez-vous vous charger de la commission ?

— Mais bien sûr, monsieur.

— Voici... il s'agissait simplement de prévenir votre... enfin, Mlle Nicole, que Mme de Véra donne une soirée jeudi et qu'elle compte sur elle.

— C'est beaucoup d'honneur pour nous, monsieur ; croyez-le bien, je vous en remercie, vous pouvez être sûr que la commission sera faite, et que la petite en sera flattée... Elle aime tant Mlle Sylviane... oui, tous les soirs, elle me dit combien on est gentil pour elle, et c'est jamais de trop, à mon avis, parce qu'elle, voyez-vous, c'est un ange... et j'suis bien content de trouver quelqu'un à qui le dire et qui le répétera...

Félicien eut un sourire gêné. Qu'était-ce donc que ce vieux bonhomme qui faisait ainsi l'éloge de sa fille au premier venu?... Il en fut vaguement choqué et se retira après avoir pressé, sans effusion, la main que lui tendait le vieillard.

Une fois dehors, le jeune homme chercha à rassembler ses idées. Tout ceci lui paraissait tenir du roman-cinéma. Quel affreux mystère planait donc sur la vie de Nicole? Il n'était pas habituel que les femmes comme elle eussent pour père légitime des individus du genre de celui qu'il venait de voir, lequel, évidemment, n'avait rien d'un gentilhomme. Félicien se le fut facilement représenté poussant une voiture de légumes dans un des quartiers populeux de Paris. Non pas qu'il professât un mépris quelconque pour les petites gens, mais il s'était imaginé Nicole dans un cadre différent, et l'idée qu'elle fût aussi vulgairement apparentée lui était déplaisante.

La jeune fille, lorsqu'elle rentra, ne fut nullement troublée d'apprendre que Félicien l'avait honorée de sa visite. Elle ne songea pas un instant que la présence chez elle du père Vigny eût pu surprendre le jeune homme. Elle avait d'ailleurs bien d'autres préoccupations. L'invitation de Mme de Vera tombait mal. Nicole ne possédait pas de toilette de soirée, et elle se demandait dans quel costume elle se présenterait aux élégantes amies de la mère de Sylviane. Cependant, comme elle avait pris l'habitude de confectionner elle-même ses robes, son hésitation fut de courte durée. Elle fut aux magasins du Printemps, d'où elle rapporta un délicieux tissu dont la souplesse ferait ressortir la sveltesse de sa taille.

Transformer la chambre en atelier ne lui demanda que quelques minutes, et, pour le plus grand amusement du père Vigny, elle tailla, mesura, coupa, et quand vint le soir le tissu s'était transformé en une charmante toilette.

— Oh ! princesse, que tu es belle !... s'écria le vieillard lorsque la jeune fille apparut dans sa robe nouvelle... Tu vas sûrement trouver un mari !

— Bah... je n'y songe guère... et, d'abord, qu'est-ce que nous en ferions ?

— M'est idée qu'il serait joliment intelligent, celui qui épouserait une femme comme toi.

— Pourquoi faire ? Je suis heureuse ainsi, et vous, papa Vigny ?

— Oh ! moi aussi, bien sûr... plus que je ne le mérite ; mais, quand je ne serai plus là, ne crois-tu pas, petite, que la solitude te pèsera ?

— Voulez-vous bien vous taire ! Vous vous portez admirablement !

— Oh ! j'suis plus usé que tu ne crois, et puis, il y a des moments où je trouve que je suis une lourde charge pour toi et que ce n'est pas chez toi que je devrais être, mais chez mes enfants... les ingrats !

— Mais, papa Vigny ; ils vous auraient pris volontiers, s'ils n'avaient tous été chargés de famille, tandis que moi je n'ai personne !

— Tandis que toi, tu es un ange !

— Oh ! il n'y a que vous pour le dire ; allez donc demander à Sylviane si elle me trouve « angélique », lorsque je la sermonne !

Et Nicole disparut dans la chambre pour revêtir la robe de crêpe rose qu'elle venait de confectionner.

Lorsqu'elle fit son entrée chez Mme de Véra, Sylviane poussa un cri d'admiration.

— Métamorphose de la violette, s'exclama-t-elle ; qui se serait jamais douté que Nicole, lorsqu'elle s'en donnerait la peine, pourrait être aussi charmante ?

Et comme Sylviane avait un excellent cœur, elle n'éprouva aucune jalousie du succès de son amie.

Elle-même, d'ailleurs, était royalement belle dans une robe vert jade, dont la teinte chaude fardait admirablement son teint de rousse.

La soirée débuta par un concert qui ressemblait à tous ceux auxquels Nicole avait assisté jusqu'alors : une sociétaire du Français, une chanteuse mondaine, et un compositeur dans ses œuvres. Les amies de Sylviane subissaient patiemment cette partie du programme, dans l'attente du bal qui devait suivre. Aussi, dès que l'orchestre attaqua les premières mesures d'un tango, Sylviane ne se connut plus. Elle était résolue à danser tant qu'elle aurait des forces, et elle avait surabondamment prouvé qu'elle possédait, pour ce genre de fatigue, une belle résistance.

Nicole accepta les trois premières danses, puis elle en eut assez. La fraîcheur du soir exerçait sur elle une attirance plus forte. L'hôtel de Mme de Véra possédait, en effet, un jardin semblable à tous ceux de l'avenue Henri-Martin, mais elle trouvait à celui-là un charme spécial et mystérieux. Ce soir-là, plus que tout autre, il lui parut qu'il devait être reposant de s'attarder sous la charmille, et qu'elle y serait bien, loin du bruit de cette fête qui, sans qu'elle sût pourquoi, l'attristait étrangement. Profitant

du moment où les danseurs étaient en pleine fièvre, elle jeta sur ses épaules une écharpe de marabout blanc, et disparut dans un sentier qu'elle connaissait pour l'avoir souvent parcouru.

Dans l'ombre du jardin, les lumières des salons mettaient des taches de clarté. Sur ce fond de feuillage épais et noir, Nicole, dans sa robe claire, se dessina bientôt, nimbée par le nuage très doux que lui faisait l'étole de marabout. Elle était charmante, et elle l'ignorait. Sa démarche était si légère et si souple, qu'elle semblait quelque apparition des contes d'autrefois. On l'eût prise, volontiers, pour une de ces fées dont l'histoire enchanta jadis les très petits enfants. Nous disons *jadis*, car les enfants d'aujourd'hui ne s'occupent guère des fées. Ils n'y croient plus. Elles n'évoquent rien en leurs naïfs cerveaux déjà positifs, et, si l'on s'efforce d'animer pour eux le tendre symbole de la *Belle au bois dormant*, ils ne demandent pas qu'ensuite *Peau d'âne* leur soit conté... C'est avec une moue dédaigneuse qu'ils accueillent ces rêveries d'un autre âge, bien heureux s'ils ne nous déclarent pas que « tout ça c'est des bêtises, et que, à présent, personne n'y croit plus », non ! pas même eux !... Quels songes donc vous bercent, jeunes incroyables du xx<sup>e</sup> siècle, qui êtes venus au monde avec un cœur déjà cuirassé contre les fantaisies de la folle du logis. Vos « pourquoi » n'ont pas la saveur poétique de ceux que posaient les petits de jadis... Et, ainsi, tout se meurt, les jolis symboles et les rêves bleus, tout ce qui mettait dans la vie comme un parfum d'idéal.

Nicole errait depuis un moment, lorsqu'elle poussa une exclamation.

Très près d'elle, une silhouette se profilait en sombre sur le clair obscur de l'allée.

— Oh ! monsieur Félicien, comme vous m'avez fait peur !

— Auriez-vous, par hasard, la conscience troublée, mademoiselle Nicole ?

— Merci... je crois être en paix avec ma conscience, mais je ne m'attendais pas à vous trouver ici, quand on danse de si bon cœur dans les salons de Mme de Véra.

— Pourquoi, alors, n'y êtes-vous pas non plus ?

— Parce que je ne suis une invitée que... par raccroc !... et que ma situation ne me permet pas les frivolités mondaines...

— Que d'humilité !... Est-ce votre vieux papa qui vous inculque des principes si sévères ?

— Mon papa ?... répéta Nicole, ses grands yeux pleins d'étonnement.

— Oui, enfin, ce monsieur, qui m'a reçu l'autre matin, en votre absence.

Nicole éclata d'un rire si communicatif que Félicien ne put s'empêcher de l'imiter.

— Mais ce n'est pas mon père ! dit-elle, quand elle put reprendre sa respiration.

— Ah ! j'avais cru, comme il habitait chez vous.

— C'est parce qu'il habite chez moi ?... Tiens, c'est vrai, c'est une supposition qui peut venir à l'esprit.

Elle resta un moment silencieuse, puis ajouta tout d'un trait, heureuse d'avoir enfin trouvé l'explication qu'elle cherchait :

— Eh bien ! Il habite avec moi... parce qu'il est mon pensionnaire... tout simplement !

Félicien eut une moue expressive.

— Et vous n'avez vraiment pu trouver, comme pensionnaire, que ce... personnage?

— Personnage?... que lui reprochez-vous?

— Rien... c'est peut-être un très brave homme, mais son éducation n'a pas été aussi soignée que la vôtre.

— C'est que ses parents se sont sans doute attachés à lui donner, avant tout, de solides qualités de cœur... celles-là, vous pouvez être sûr qu'il les possède ; c'est pourquoi je tiens à lui... D'ailleurs, il n'est pas ennuyeux... il me distrait... il conte des anecdotes pleines de pittoresque.. songez donc, un ancien marchand des quatre-saisons!...

— C'est bien ce que j'avais pensé!

— Et après?

— Après?... je n'ai rien dit... j'ai bien le droit de m'étonner... Quand tant de gens distingués seraient heureux de partager votre solitude, il est étrange de voir que vos préférences...

— Oh! ne cherchez pas! dit-elle en l'interrompant; c'est toute une histoire, et je ne vous la raconterai certainement pas.

— C'est très méchant de votre part... ne suis-je pas votre ami?

— Oh! il ne peut guère y avoir de liens d'amitié entre un monsieur si riche et une demoiselle si pauvre, et surtout entre un monsieur qui est fiancé à la meilleure amie de la demoiselle...

— Pourquoi me rappeler le nom d'une personne qui, en ce moment, ne songe guère à nous?

— Justement, parce qu'il me semble que vous ne pensez guère à elle non plus... ou vous ne seriez pas ici. Est-il admissible que vous vous

promeniez au clair de lune, tout seul, alors que celle qui devrait vous occuper tout entier est livrée à elle-même, ou plutôt aux compliments d'une foule de flatteurs qui ne vous valent pas...

— Oh ! Sylviane ne fait, entre eux et moi, aucune différence...

— Vous vous trompez, elle vous apprécie beaucoup... seulement il est évident que, lorsque vous laissez la place libre, comme ce soir...

— Puisque je vous dis qu'elle ne s'est pas même aperçue de mon absence.

— Vous auriez sans doute désiré qu'elle fondît en larmes devant tout le monde, parce que vous semblez ignorer les principes élémentaires de la courtoisie ?

— Oh ! comme vous êtes sévère... je dirai même injuste.

— Parce qu'il m'est insupportable de vous voir ici, alors que ma pauvre amie vous cherche peut-être avec anxiété.

— Votre petit cœur s'émeut inutilement, mademoiselle...

— Mais, enfin, vous-même, ne souffrez-vous pas de la voir courtisée par d'autres?... elle est votre fiancée, et elle est jeune, charmante, séduisante...

— Et je ne l'aime pas !

— Taisez-vous !

Nicole se recula de quelques pas. Que venait-elle d'entendre ? Félicien attendait, anxieux de ce qu'elle allait dire.

— Pourquoi, reprit-elle d'une voix troublée, pourquoi, alors, avez-vous accepté de l'épouser ?

— On nous a forcé la main... à elle aussi bien qu'à moi... Nous savons que cette union favo-

rise les intérêts de nos deux familles, et qu'il serait vilain de nous y dérober.

— Mais si vous l'épousez sans l'aimer, vous allez la rendre très malheureuse.

— Je ne sais pas ce qu'éprouvera Sylviane, mais je sais que, personnellement, ma vie sera sans joie... si même elle n'est pas douloureuse !

— Allons, tout cela n'a pas le sens commun. Puisque vous vous heurtez tous deux à l'inévitable, faites contre mauvaise fortune bon cœur, et efforcez-vous de vous aimer. Ce ne devrait pas être une chose difficile entre deux êtres comme vous, qui n'avez, l'un ni l'autre, rien de repoussant.

— Croyez-moi... c'est un effort que je ne tenterai pas. Sylviane, dont j'admire la beauté et le charme, est dépourvue de toute valeur morale !

— Vous la jugez superficiellement, car vous ne vous êtes pas attaché à découvrir la qualité de son cœur.

— Son cœur?... Ne parlons pas des absents !

— C'est très injuste ce que vous dites là...

— Eh bien ! corrigea-t-il, si vous le préférez, il m'importe peu de découvrir ce que vaut ce cœur !

— Et pourquoi ?

— Parce que j'aime ailleurs... tout simplement !

Nicole resta interdite, puis, se reprenant :

— Alors, dit-elle, agissez en honnête homme... méprisez ces questions d'intérêt, cause de tout le mal... rendez à Sylviane sa parole, et épousez... ailleurs !

— Comment?... comment?... s'écria le jeune homme s'approchant de Nicole et lui saisissant

les mains... vous consentiriez vraiment à devenir ma femme, ma petite Nicole?

La foudre, tombant à ses pieds, n'eût pas causé à la jeune fille une stupéfaction plus profonde.

Félicien dardait sur elle des yeux suppliants. Les mains tendues, il restait là, dans un geste qui implorait.

— Mais... mais, monsieur, vous perdez la raison... put-elle enfin articuler.

— Pourquoi?... Parce que je vous aime!... Il n'y a rien de fou là-dedans!... et parce que je vous le dis? mais c'est, il me semble, la seule façon que vous le sachiez.

— Oh! taisez-vous, dit-elle d'une voix pleine de larmes... ceci est odieux... je ne le mérite pas... Sylviane a confiance en moi, vous le savez... je suis sa meilleure amie... personne plus que moi ne désire son bonheur.

— Et son bonheur, croyez-le, mademoiselle Nicole, ce n'est pas moi... car elle ne m'aime pas.

— Mais vous n'en savez rien... je suis persuadée du contraire... oui, tenez, plus j'y pense, plus j'en suis convaincue, car, il y a quelques jours à peine, elle me disait : « Félicien et moi, nous n'avons ni les mêmes goûts ni les mêmes idées ; cependant, je l'aime tout de même, parce que je le crois sincère et bon. »

— Comme vous la défendez bien, dit-il tristement.

— Mais il le faut, puisque vous ne croyez pas à sa tendresse, puisque...

Mais, ayant levé les yeux et rencontré le regard suppliant du jeune homme, Nicole perdit tout contrôle sur elle-même et fondit en larmes.

— Nicole, dit-il lui saisissant la main, ma petite amie... voyons, écoutez la voix de la raison... Je ne vous ai pas manqué de respect. Je n'agis pas d'une façon déloyale. Il n'y a rien encore de définitif entre ma fiancée et moi. Nous sommes libres tous deux de reprendre notre parole, et je considère que j'agis plus loyalement en vous demandant, à vous que j'aime, de devenir ma femme... qu'en épousant, par intérêt, une femme que je n'aime pas !

— Mais elle est mon amie... elle a été exquise pour moi.

— Mais vous savez aussi bien que moi que le premier danseur venu fera mieux son affaire... tandis que vous, Nicole, vous êtes la femme qu'il me faut. Nous avons les mêmes goûts, les mêmes désirs, le même cœur. Tous les hommes, à l'aube de leur vie, font un rêve... le mien, c'est vous ! A vos côtés, ma vie sera honnête et saine. Nos idées, nos principes, sont semblables et j'aime cette piété à laquelle vous devez ces vertus qui vous parent mieux encore que votre beauté. Oh ! la vie simple, studieuse, recueillie, auprès d'une femme comme vous, c'est cela le bonheur pour moi... et il serait criminel, Nicole, de me le refuser.

Tous ces mots tombaient sur le cœur de la jeune fille comme le plus apaisant des baumes. Elle comprenait, à présent, qu'elle aimait Félicien, qu'elle l'avait aimé du jour où ils s'étaient rencontrés, et que leur premier regard avait été celui qui, irrévocablement, scelle les cœurs. Mais pouvait-elle imposer, à l'amie accueillante et bonne qu'avait été Sylviane, une si cruelle humiliation ? Sylviane comprendrait et absoudrait peut-être... mais le monde dont elle redou-

tait tant le verdict, le monde, lui, serait impitoyable. Et elle souffrirait dans son amour-propre, si même son cœur n'était pas touché. Cela, Nicole ne le voulait pas. Il n'était pas dans sa nature de récompenser par de l'ingratitude ceux qui avaient adouci sa détresse. Elle ne voulait pas qu'il fût dit qu'elle s'était introduite dans cette maison pour y dérober le bonheur d'une autre.

C'est ainsi qu'elle devait envisager la proposition du jeune homme.

— Non, dit-elle au bout d'un moment... je vous remercie... je suis très flattée, très émue... mais ce que vous me demandez là, c'est impossible.

— Mais, encore une fois, pourquoi?

— Ce serait malhonnête.

— Moins que d'épouser une femme que je n'aime pas!

— Monsieur Félicien, faites de votre côté ce que vous jugerez loyal, mais moi je ne veux pas faillir au code de l'amitié : être la fausse amie qui vient détruire un foyer... Avez-vous, par hasard, songé à tout cela?

— J'ai songé que je serais très malheureux si vous me repoussiez, Nicole, et qu'il faut avoir pitié des gens qui vous aiment. Je suis un homme sérieux et sincère. Mon sentiment pour vous, je l'avouerais devant le Christ lui-même, parce qu'il est pur de tout calcul et qu'il peut être béni par la religion.

— Oh! taisez-vous, je vous en prie... ne comprenez-vous pas que j'ai besoin de tout mon courage pour ne pas faiblir?

— Mais *il faut* que vous faiblissiez, ma petite Nicole!

Alors, elle eut peur ! Elle sentait peu à peu s'effondrer ses résolutions. Elle était différente déjà de la Nicole qui avait entendu, tout à l'heure, la proposition déloyale... oui, à cet instant-là, tout son être avait vibré d'indignation... maintenant, maintenant, elle comprenait que les choses n'étaient pas si tragiques qu'elles lui étaient apparues au premier abord. A mesure que Félicien plaidait sa cause, Nicole fléchissait, et, ce qui était grave, elle sentait qu'il réussissait à la convaincre. De là à accomplir la vilaine action, il n'y avait qu'un « oui » à prononcer... si facile à articuler quand il est l'expression de vos secrets désirs. Non, non, elle devait se reprendre !

Affolée, Nicole cherchait un appui moral, et, à son défaut, un argument qui eût anéanti, d'un coup, tous les rêves du jeune homme. Mais, dans son cœur bouleversé par l'émotion, aucune pensée raisonnable ne se faisait jour...

Elle vint cependant, l'inspiration qui devait la sauver ; elle vint brusquement, en éclair, et Nicole n'hésita plus :

— Monsieur Félicien, lui dit-elle... n'insistez plus... ce que vous me proposez est impossible... et je vais vous dire pourquoi.

Il leva sur elle des yeux angoissés.

— Voici, continua-t-elle... tout à l'heure, oh ! c'était très mal... je vous ai menti.

— A quel propos ?

— En vous parlant du brave homme que vous avez vu chez moi.

— Eh bien?... haleta Félicien.

— Eh bien !... il n'est pas mon pensionnaire, c'est...

— C'est?... répéta-t-il.

— Mon père...

Il éclata de rire.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire? dit-il d'un air moqueur.

— La vérité!

— Comment cela?

— Oh! si vous voulez des détails, en voici : oui, je suis la fille d'un marchand des quatre-saisons. Mon père, que vous avez vu l'autre matin, vendait du poisson dans les marchés de Belleville et de la Villette ; oh! je n'en rougis pas, il n'y a rien de déshonorant là-dedans... tous ceux qui l'ont connu pourront vous garantir son honnêteté ; seulement, il est évident que je me le représente assez mal, en qualité de beau-père de M. Félicien Desmarest.

— Allons, Nicole, ce n'est pas possible! Vous, si fine, si distinguée, si charmante!

— Mais pourquoi pas?... Il y a de ces anomalies... je vais même vous étonner plus encore ; telle que vous me voyez, j'ai moi-même, dans mon enfance, aidé à pousser la voiture... oui, c'était dans la rue de Lévis... et nous vendions de la « primeur »!

— Oh! par pitié, Nicole, taisez-vous!

Il se cacha alors la tête dans ses mains. Nicole crut qu'il pleurait.

Comme elle sentait faiblir son courage, elle accentua ses sarcasmes, afin de ne pas céder au désir qui la gagnait d'accueillir ce bonheur qu'elle appelait, en secret, de tout son être... et qu'elle devait se défendre d'accepter.

— Sérieusement, monsieur Félicien, vous représentez-vous ce tableau peu banal : l'aristocratique Mme Desmarest de Villeneuve, votre chère maman, donnant le bras à mon brave

homme de père !... Quel scandale dans la société parisienne, celle que vous appelez « votre monde » !... Y songez-vous ?

Il y songeait.

Il devait à sa mère, si imbue de la grandeur de sa race, de ne pas lui imposer cette humiliation.

Après tout, d'autres que lui avaient sacrifié leur amour pour conserver intacte la pureté de leur nom... Il fallait être courageux ! On guérissait de l'amour comme de n'importe quelle autre maladie... Il guérirait !

Mais, par une réaction bien féminine, Nicole se sentit dépitée qu'il se laissât si facilement convaincre.

Comment, c'était cela, son amour !... allons, il ne valait pas la trahison à laquelle elle se fût peut-être abaissée...

Aussi, pleine de dédain cette fois pour celui dont la tendresse ne résistait pas à un préjugé de caste, elle ramassa autour de ses épaules son écharpe de marabout puis s'éloigna en lui lançant un : « Vous voyez bien !... » qui le cingla comme un soufflet.

## IX

Mais ces menus drames intimes devaient bientôt pâlir devant le cataclysme mondial : la guerre !

Elle fut déclarée quelques semaines après.

Les esprits y étaient-ils préparés ? Bien imparfaitement. La nature humaine est ainsi faite qu'elle n'admet que difficilement l'éventualité du malheur. Il est si simple de s'endormir dans une quiétude trompeuse.

Depuis longtemps, cependant, la tension des relations diplomatiques faisait prévoir une rupture. Mais cela semblait une chose si monstrueuse que, pour se rassurer, les gens se disaient : « Bah !... à notre époque !... avec les engins dont on dispose, une guerre ne pourrait durer plus de trois mois. Au bout de quinze jours, tous les combattants seraient exterminés... »

Cependant elle dura quatre ans...

Quand le cataclysme survint, il tomba au milieu de l'insouciance et de la gaîté. Paris avait dansé tout l'hiver. Du haut en bas de la société, on s'était follement diverti. L'été s'annonçait ensoleillé. Qui aurait pu prévoir que la fête, inopinément, allait être interrompue ?... Il y eut un moment de désarroi, mais, bien vite, l'on se ressaisit. Les gens qui n'avaient jamais vu de guerre questionnaient ceux qui avaient vécu l'autre, celle de 1870, et s'enquéraient auprès

d'eux de la façon dont il fallait organiser sa vie. Mais bientôt toutes les préoccupations individuelles s'effacèrent devant le merveilleux élan qui souleva toute la jeunesse de France, et la nation tout entière eut les yeux fixés sur les soldats magnifiques qui, avec une insouciance dont la grâce était bien française, s'apprêtaient, tout simplement, à donner leur vie pour le pays.

Quand il arrive à Nicole de chercher à se remémorer ces temps troublés, elle trouve dans son esprit un tel chaos, qu'il lui paraît impossible de fixer les événements tels qu'ils se déroulèrent alors.

Elle se souvient que, à l'annonce de la mobilisation, Mme de Véra, affolée, lui avait rendu sa liberté. Elle fuyait, aussi vite que le lui permettait son auto, dans ses terres du Limousin, persuadée que la France était perdue et que Paris serait, sous peu, une ville assiégée. Félicien devant rejoindre son régiment dans les premiers jours, il avait été décidé que le mariage aurait lieu avant son départ.

Mais Nicole, qu'agitaient des préoccupations d'ordre personnel, ignore si ce projet avait été mis à exécution.

Abandonnée à son sort, l'orpheline entrevit l'existence sous des couleurs assez sombres.

Les leçons, il y fallait renoncer. C'était d'abord l'époque des vacances, et ensuite nul ne se souciait plus de s'instruire. Elle songea au commerce. Mais toutes les maisons fermaient leurs portes. On licenciait le personnel, comme si toute la vie du pays se fût arrêtée dans l'attente des événements qui se préparaient à la frontière.

De quoi désormais allaient subsister Nicole, et celui qu'elle appelait « son vieil enfant » ?

Malgré sa répugnance, elle dut se résoudre à accepter l'allocation qu'offrait l'État aux malheureux qui, brusquement, se trouvaient sans ressources. Avec les goûts simples qui étaient les siens et la frugalité de Vigny, il est certain qu'elle aurait pu vivre des modestes subsides du gouvernement. Mais Nicole haïssait les longues journées passées à la maison dans l'inactivité. Se sentir inutile quand tant d'autres donnaient leur temps, leur santé, leur argent et leur vie ! Tous, en cette heure tragique, faisaient à la patrie l'abandon de quelque chose : amour, parents, fortune... Du plus grand au plus petit, chacun donnait l'exemple; seule, Nicole n'avait aucun sacrifice à offrir.

Ce fut alors qu'elle prit la décision de s'enrôler comme infirmière. Elle fut de celles dont le courage est à la hauteur des tâches les plus répugnantes. Elle demanda qu'on l'envoyât au front, ce qui lui fut accordé. Qu'importait sa vie, puisque, elle partie, personne n'aurait à déplorer sa mort.

A l'hôpital, cependant, les blessés aimaient sa douceur, et aussi, chose étrange, sa piété ! car, en ces heures tragiques, les plus impies avaient senti que Dieu seul, désormais, pouvait quelque chose pour eux. Et ceux, qu'une imparfaite éducation chrétienne n'avait pas initiés aux bienfaits de la religion, aimaient à entendre « Mam'zelle Nicole » les en instruire, de cette voix persuasive et douce dont elle savait consoler et aider ceux qui souffraient.

Ainsi, dans le renoncement, l'abnégation et le dévouement, s'écoula, pour la jeune fille, la

période tragique. Nicole, comme le plus intrépide des poilus, aurait pu écrire ses mémoires de guerre.

Un grand chagrin cependant l'attendait à la fin des hostilités.

Quand elle regagna Paris, au jour béni de l'armistice, ce fut pour apprendre la mort du pauvre père Vigny. Il n'avait pas eu la suprême consolation de voir célébrer cette victoire dont il n'avait jamais douté. Lui, qui s'était refusé à quitter Paris à l'époque sombre des gothas et des berthas, s'était éteint avant que sonnât l'heure du châtiment.

Quand Nicole revint au foyer où ne l'attendait plus son vieil ami, elle songea que la solitude, après tant d'agitation, allait lui sembler particulièrement pénible. Pour la première fois de sa vie, elle se sentit découragée. Presque chaque famille allait retrouver un père, un époux, un frère... mais elle n'attendait le retour de personne. Cependant, elle n'était pas femme à se laisser vaincre par la lassitude, au moment où le pays se reprenait à l'espoir.

Elle était trop profondément chrétienne pour ignorer que la vie est un éternel recommencement.

Nicole ne possédait pour ainsi dire pas d'amis. Ont-ils le temps de se créer des sympathies, ceux qui, sans relâche, mènent le dur combat de la lutte pour l'existence? Les de Véra lui avaient autrefois montré quelque amitié, mais cette guerre les avait séparés, et elle ignorait ce qu'ils étaient devenus. Elle avait appris indirectement que Félicien avait fait partie du 24<sup>e</sup> régiment de ligne, lequel avait été particulièrement éprouvé à Verdun et au Chemin des

Dames, mais, de ce qu'il était advenu du jeune homme lui-même, Nicole avait tout ignoré. Mort sans doute... comme tant d'autres !

Et ainsi les années suivirent leur cours. Quand se leva l'aube de 1923, Nicole était dans sa trentième année.

Elle se sentait une femme, à présent, bien qu'elle ne connût aucun des devoirs si doux qui incombent aux épouses et aux mères. Elle n'était qu'une triste solitaire, dont l'unique distraction était d'aller contempler au Luxembourg, les ébats des enfants.

Un jour qu'elle errait autour du grand bassin, ses yeux s'arrêtèrent, par hasard, sur un petit garçon qui jouait avec sa sœur à pousser, au milieu de l'eau, un bateau qui se refusait à quitter le bord. Ces enfants étaient en deuil, ou l'avaient été, car ils étaient tous deux vêtus de noir et blanc. Ils étaient si charmants et si frais, avec leurs jolies têtes blondes, que Nicole, machinalement, chercha des yeux l'heureuse maman qui possédait de si remarquables bébés.

Mais il n'y avait pas de maman... seulement une imprudente petite bonne, bien plus anxieuse de faire la conquête de l'aide-jardinier que de surveiller les petits confiés à sa garde.

A cause de leur abandon, Nicole cessa de s'intéresser aux autres enfants pour s'occuper uniquement de ceux-là.

Devant la corbeille de pétunias, le marivaudage, entre la bonne et le jardinier, battait son plein, tandis qu'autour du bassin, après quelques minutes d'une entente idéale, la situation, entre les deux enfants, venait de se révéler, tout à coup, inquiétante.

Précocement femme, c'était la petite qui accusait, et la chose devait être d'importance, s'il en fallait juger par l'expression indignée du joli visage que crispait la colère. Lui se défendait du mieux qu'il pouvait, et, pour prouver la vigueur de ses arguments, il agitait une grande bêche coupante dont il menaçait à tout instant un ennemi imaginaire. Mais brusquement l'accusation se fit plus précise... le jeune bambin entra alors dans une violente colère, et, levant sa bêche, en frappa sa sœur d'un grand coup en pleine figure.

On entendit un cri désespéré, puis quelques filets de sang apparurent, zébrant le joli visage.

La bonne s'était retournée. Voyant le drame, et jugeant d'un coup qu'elle en était responsable, sans songer à porter secours à l'enfant, elle fondit en larmes.

Nicole déjà avait saisi le bébé dans ses bras.

— Ah ! qu'est-ce qu'on va dire?... gémissait la servante... cette fois, c'est bien sûr « qu'il » va me mettre à la porte...

— Il... qui cela? demanda une vieille dame.

— Le patron, bien sûr !... Y peut pas supporter qu'il leur arrive n'importe quoi.

— Aussi, ma brave fille, si vous vous étiez occupée d'eux !

Sans faire attention aux lamentations de la bonne, Nicole avait transporté la petite devant le bassin, et, avec un soin de maman, elle lavait le visage ensanglanté. Mais l'enfant ne se remettait pas. Elle semblait défaillir, et Nicole se rendit compte que, si elle avait cessé de soutenir le petit corps, la blessée se serait effondrée comme une masse sur le sable de l'allée. Sans hésiter, elle souleva l'enfant dans ses bras

et marcha vers la bonne dont l'unique préoccupation, en cet instant, était de dégager sa responsabilité fortement compromise.

— Venez avec moi, mademoiselle, lui dit Nicole ; conduisez-moi chez les parents de cette enfant.

— Mais, madame, balbutiait la servante terrifiée.

— N'ayez aucune crainte... j'arrangerai les choses, mais il faut au plus vite ramener cette petite chez elle, elle est en train de perdre connaissance.

Et, sans écouter les protestations de la bonne, qui prétendait qu'on la laissât se tirer d'affaire toute seule, Nicole gagna la station de taxis.

Des gens complaisants l'aidèrent à s'installer dans une voiture avec son fardeau, et firent monter le petit garçon qui poussait des hurlements de désespoir. Bien contre son gré, la bonne donna l'adresse.

Durant le trajet, Nicole réussit à arracher à la servante le numéro de l'étage où habitait la famille des enfants. Lorsque le taxi s'arrêta devant un immeuble de la rue de Vaugirard, laissant la bonne régler la course, Nicole monta directement.

La porte lui fut ouverte par une vieille servante qui poussa un cri de consternation.

Nicole ignorait chez qui elle se trouvait. En effet, uniquement préoccupée de la petite blessée, elle n'avait pas songé à s'enquérir du nom de ses parents. Une seule chose lui paraissait urgente : faire coucher la fillette et la ranimer au plus vite.

Elle s'étonna qu'aucune mère éplorée ne vînt au-devant d'elle. Elle n'était secondée que par

des domestiques qui exécutaient ses ordres d'un air consterné, sans songer à s'étonner de la présence, dans la maison, de cette étrangère.

Lorsqu'elle fut pansée, l'enfant ouvrit deux yeux hagards, et sourit en reconnaissant Nicole. Alors, comme l'ancienne infirmière allait l'exhorter à dormir, une voix, derrière elle, figea le sang dans ses veines.

— Mais, enfin, me dira-t-on ce qui est arrivé?

Nicole ne se retourna pas.

Cette voix?... cette voix?... mais c'était celle de Félicien !

La bonne coupable s'était lancée dans de confuses explications, s'embrouillant, se démentant, tout en jetant à Nicole, qui lui avait promis de l'aider, des regards désespérés.

Mais Nicole n'entendait pas, ne voyait pas... Les mains tremblantes, le cœur battant, elle attendait qu'il prononçât son nom, qu'il l'appelât, comme elle venait elle-même de le nommer dans le secret de son cœur !

Mais il restait muet à écouter cette fille qui mentait... Qu'attendait-il?... Ne l'avait-il pas reconnue?... Avait-il oublié?

Alors, elle se retourna...

Mais, devant ce qu'elle vit, elle dut se contenir pour ne pas pousser un cri de douleur.

Oui, c'était bien Félicien qui était devant elle!... Mais quelle misérable épave! Les Allemands avaient fait de lui un aveugle!

Une tache rouge à la boutonnière disait son dévouement à la cause sacrée, mais les yeux, clos à jamais, disaient de quel prix il avait payé ce suprême honneur!

Aveugle!...

Elle eut envie de pleurer... Elle revoyait cet

homme, jadis actif et autoritaire, qu'elle retrouvait aujourd'hui, plus impuissant que les petits enfants auxquels il devait protection.

Devant les explications embrouillées de la bonne, il s'impatienta.

— Mais, enfin, interrompit-il impatiemment... il y avait bien des témoins !

— Oui, Monsieur, cette dame qu'est là.

— Quelle dame?... il y a donc quelqu'un ici ?

— Oui, c'est elle qui a ramené Mademoiselle, et qui la soigne depuis qu'elle est rentrée.

— Eh bien, conduisez-moi près de cette dame que je la remercie.

Mais Nicole s'était précipitée, la main tendue.

Elle savait qu'il ne reconnaîtrait pas la pression des doigts qu'il avait aimés, mais elle y mit quand même tout son cœur...

Correct, Félicien rendit une poignée de main discrète.

— Madame ! dit alors l'aveugle, je ne sais vraiment comment vous exprimer ma gratitude.

— Oh, monsieur, je vous en prie... c'est tellement naturel !

Alors, à son tour, il releva la tête. Ses yeux éteints cherchèrent à percer l'implacable nuit, et il étendit la main, pour ressaisir les doigts qu'il avait abandonnés.

— Mais, dit-il en tremblant, est-ce une erreur ? ai-je bien entendu ?.. Votre nom, madame, je vous en prie ?

— Nicole Rodier, répondit-elle simplement.

— Ah ! je le savais... murmura-t-il avec un sourire qui illumina sa triste physionomie.

Nicole, dès lors, s'embrouilla à son tour dans ses explications :

— J'ignorais chez qui je me rendais... oui...

mais je suis heureuse, croyez-le, de m'être trouvée là...

— Ah ! c'est la Providence qui vous a guidée, Nicole, et c'est elle qui vous envoie vers moi.

Le petit coupable s'était précipité contre la jeune femme et lui tenait les mains, qu'il couvrait de baisers pour se faire pardonner.

— Et que va dire votre maman ? lui demanda doucement Nicole.

— Mes enfants n'ont plus de mère, intervint Félicien d'une voix sèche.

Il y eut un silence.

— Comment... comment... s'appelait-elle ? balbutia Nicole presque malgré elle.

— Elle s'appelait Sylviane de Véra, répondit lentement Félicien, mais elle est morte, et les enfants ne se souviennent plus d'elle.

Interloquée, Nicole regardait tour à tour le père et l'enfant. Il avait dit cette chose sans émotion aucune ; elle n'osait plus questionner.

— Voulez-vous me conduire dans mon bureau, mademoiselle Rodier?... je voudrais vous dire quelques mots...

Nicole hésita ; puis, prenant doucement le bras de l'aveugle, elle le guida vers la direction qu'il lui indiquait.

## X

Félicien offrit à Nicole un fauteuil voisin du sien et commença :

— Je ne pouvais pas vous parler devant les enfants, c'est pourquoi, mademoiselle, je vous ai priée de me conduire ici. Si vous voulez me prêter quelques minutes d'attention, je vous narrerai en peu de mots tout ce qui s'est passé depuis les événements qui nous ont séparés.

— Il y a eu la guerre, d'abord, dit Nicole.

— Oui, et tant, tant de choses !

— Tristes ! dit doucement la jeune femme, si j'en dois juger par le malheur qui vous a frappé.

— Vous voulez parler de mes yeux?... En effet, cette perte est douloureuse, mais elle eût certainement été atténuée si...

— Si?...

— ... j'avais retrouvé au foyer la tendresse et l'affection auxquelles j'avais droit... mais j'ai été très malheureux... oui, Nicole, et, quoi qu'il en coûte à mon amour-propre, je vais tout vous dire.

Il se tut un instant, puis continua :

— Bien que Sylviane ne soit morte que depuis six mois, il y avait en réalité deux ans qu'elle n'existait plus pour mes enfants et pour moi-même.

— Comment?... que me dites-vous là?

— Hélas ! la stricte vérité, ma pauvre amie.

Il est inutile de vous rappeler tout ce qui, même avant notre mariage, nous séparait moralement, ma fiancée et moi.

Nicole inclina la tête. Oublierait-elle jamais sa dernière entrevue avec le jeune homme, dont sa droiture de cœur lui avait fait repousser l'hommage?

— Je n'ai pas été avisée de votre mariage, dit-elle doucement.

— Cela se fit précipitamment... A ma première permission, l'on nous maria... J'ai toujours eu l'impression que ma femme n'avait accepté cette union que contrainte et forcée... elle le prouva, du reste, et c'est là son excuse pour ce qu'il advint ensuite. Il faut avouer aussi que je n'avais rien d'un don Juan, sous mes habits de fantassin, et Sylviane, vous le savez, prisait, par-dessus tout, le chic et l'élégance!

— Vous aviez, Félicien, la plus belle des parures : l'héroïsme.

— C'est ce que disent les bons petits cœurs comme vous... mais, croyez-le, cela pèse si peu quand la tendresse est absente... ma fiancée, vous le savez, n'avait jamais été très éprise de moi. Lorsqu'elle me vit revenir des tranchées, dans ma tenue boueuse et passée, son peu de tendresse n'y résista pas... et je le sentis bien... Que voulez-vous, il y avait trop de charmants embusqués à la mise impeccable... trop de séduisants Américains, dont la mission, en France, semblait être de consoler celles qui ne demandaient qu'à oublier... Sylviane détestait la guerre, sa tristesse, sa laideur... Les récits de bravoure l'exaspéraient, et elle ne se souciait guère des héros qui tombaient pour que son

bonheur demeurât intact. Je sentis tout cela dès ma première permission, mais je n'en laissai rien paraître. Je voulais, avant tout, que ma jeune femme conservât de moi un souvenir pur de tout blâme... mais je ne me faisais aucune illusion sur la façon dont Sylviane comblait les heures de solitude. Les chevaliers servants ne lui manquaient pas et lui prodiguaient les occasions d'oublier les tristesses qui endeuillaient la France. A l'attaque d'Aix-Noulettes, je perdis la vue. Quelques semaines plus tard, j'étais réformé, et l'on me renvoya dans mes foyers. J'avais espéré que ce malheur nous rapprocherait, car, malgré les apparences, je n'avais jamais douté du cœur de Sylviane, et j'avais vu, parmi nos infirmières, tant de dévouements sublimes que je m'imaginais que toutes les femmes étaient sur le même modèle. Je fus vite désillusionné. Dès les premiers jours, j'eus l'impression que mon retour compliquait la situation. On ne m'attendait pas si tôt, et l'on s'était, jusqu'alors, si bien passé de moi que mon arrivée déconcerta quelque peu. J'allais empêcher tant de choses... la danse notamment... car l'on dansait, ici, sous un prétexte de charité... mais une autre danse que là-bas ! Mettant à profit vos leçons, Sylviane avait perfectionné son anglais pour la plus grande joie de ses amis américains qui la trouvaient pleine d'entrain et toujours prête à se divertir. Vous pensez bien que, dans une vie si remplie par les plaisirs et les futilités, il restait à ma femme peu de temps pour s'occuper de nos enfants, et moins encore pour adoucir la tristesse de son aveugle de mari.

— Pauvre ami !...

— Mais moi, je croyais encore à un miracle. Celui qu'accomplirait le charme de nos deux petits. Ils étaient si beaux, si confiants, si anxieux de vivre... Il y eut un miracle, en effet, mais pas celui que j'attendais : un beau soir, Sylviane ne rentra pas... je m'étonnai, je m'inquiétai... puis un pneumatique arriva... Oh ! sa rédaction n'avait rien de compliqué... l'on ne s'était pas fatiguée à chercher à atténuer le choc. Sylviane m'avisait sans détours « que, ne se sentant pas la vocation d'une infirmière, elle préférerait me laisser libre de refaire ma vie ».

— Quelle horreur !...

— C'est le cri que j'ai poussé... puis, je me suis résigné... Le temps, voyez-vous, mon amie, est un grand pacificateur... il n'y a qu'à attendre, et les plus graves choses se casent dans notre existence comme s'il était tout naturel qu'elles fussent là...

Il s'arrêta un moment avant d'ajouter :

— Je n'ai jamais revu ma femme...

— Comment mourut-elle ?

— La mer fut son tombeau. Elle périt victime des Boches, sur un bateau qui avait heurté une mine errante. Elle se rendait, paraît-il, en Amérique...

— Et depuis ?

— Depuis... j'ai vécu avec mes petits... pour eux... peut-être ressemblent-ils à leur mère... Dieu m'a épargné la douleur de le découvrir ; d'ailleurs, je suis sans amertume à l'égard de Sylviane.

Nicole essuya une larme qui coulait le long de sa joue. Félicien fixait un coin du mur comme s'il pouvait encore le voir.

— Ils sont gentils, vos petits enfants, dit Nicole pour faire diversion.

— Les pauvres petits, hélas, sont bien abandonnés !

— Mais qui s'occupe d'eux ?

— Cette fille idiote que vous avez vue.

— En effet... elle ne me paraît guère sérieuse.

— Les domestiques détestent cette maison triste, habitée par un infirme ; aussi dois-je prendre ce que je trouve... vous avez eu un échantillon de la qualité du spécimen.

Nicole ne répondit pas. Une idée venait de lui traverser l'esprit, mais elle ne la formula pas.

Cependant, à mesure qu'elle l'examinait, la chose lui apparaissait comme un devoir. N'était-ce pas, après tout, la Providence qui l'avait conduite à ce foyer abandonné où sa présence eût été si utile?...

Plus elle y songeait, plus la chose lui paraissait indéniable. Elle n'avait pas le droit de se soustraire à une tâche si clairement tracée... Cependant, oserait-elle, d'elle-même, faire la proposition qui lui brûlait les lèvres ?

— Pauvres petits... soupira-t-elle, comme si elle répondait à une pensée informulée.

— Oui, pauvres petits, reprit Félicien... Qui donc aura pitié d'eux, et de moi ?

Comme Nicole ne répondait pas, Desmarest ajouta précipitamment :

— Mais voici une heure que je me raconte, alors que vous, Nicole, n'avez rien dit encore... voyons, parlez-moi un peu de vous...

— De moi?... mais je n'ai rien à dire.

— La guerre ne vous a pas trop éprouvée ?

— Je l'ai passée au chevet des blessés.

— Cela ne m'étonne pas.

— Oh... c'était si naturel !

— Moins qu'on le croit, Nicole... et, à présent, votre père ?

— Qui n'était pas mon père, dit-elle en souriant.

— Méchante, dit-il seulement.

Et il y avait dans sa voix un si tendre reproche que Nicole en fut bouleversée.

— Il ne faut pas m'en vouloir, ami... Pouvais-je prévoir l'avenir ? Je n'étais pas sûre d'être la femme qu'il vous fallait !

— Hélas ! vous voyez bien que la vie m'a donné tristement raison !

— Vous eussiez pu vous tromper... De toutes façons, malgré mes souffrances, les difficultés, les sacrifices qui ont été mon lot, je ne regrette rien...

— Oh ! Nicole ! dit-il avec un doux reproche.

— Non, j'ai fait mon devoir... Je n'aurais jamais pu être heureuse, si j'étais intervenue entre vous et votre fiancée...

— Les desseins de Dieu sont insondables, murmura-t-il pensivement, attendons !

— Quoi?... Qu'espérez-vous ?

— Que sais-je?... un miracle... Cela est moins rare qu'on ne le croit, et nous n'avons eu, ni l'un ni l'autre, notre part complète de bonheur.

Nicole, qui, peut-être, comprenait, ne voulut pas insister...

Pour détourner la conversation sur un autre sujet, elle reprit :

— Il est mort, le bon vieillard que vous avez vu chez moi ; je vous raconterai quelque jour

son histoire ; c'était un noble cœur, et, à présent, je suis seule... C'est plus dur qu'on ne se l'imagine, de n'avoir personne à qui dévouer son cœur et son énergie !

— Oh ! Nicole ! dit-il spontanément, si je l'osais !

— Eh bien ! osez, dit-elle, pressentant la question.

— Nicole, ne voulez-vous pas prendre soin de mes deux petits, les élever, les soigner, comme une mère?...

— Je crois que c'est mon devoir, car il me semble que c'est Dieu qui m'a conduite ici... oui, j'accepte... je serai leur gouvernante...

— Non, Nicole... c'est une autre place que je voudrais vous offrir à mon foyer, si je l'osais !... et non pas un poste subalterne à vous, ma meilleure amie, à vous la femme que...

— Chut !... interrompit vivement Nicole ; non, n'insistez pas, mon ami, je vous en supplie, je serai leur gouvernante...

Félicien tourna la tête vers elle ; un doute atroce venait de naître en lui.

Pourquoi ce refus de la jeune fille ? N'était-elle plus libre ? Sans doute, il arrivait trop tard !... Belle, intelligente et bonne comme elle l'était, elle avait rencontré l'être qui l'avait jugée digne de partager sa vie... Il arrivait trop tard, à présent qu'il ne pouvait plus lui offrir qu'une vie de sacrifice, auprès du mutilé qu'il était ; alors, il n'avait pas le droit d'insister !

Et Félicien garda pour lui seul la question qui lui brûlait les lèvres, et qu'il n'osait plus à présent formuler : « Nicole... n'êtes-vous plus libre ? »

Dès le lendemain, elle entra en fonctions.

Tout de suite, elle fut populaire auprès des deux petits qui avaient perdu l'habitude de sentir auprès d'eux une affection intelligente, en même temps que dévouée. Puis, des enfants, la vigilance de Nicole s'étendit à la maison.

Que d'incurie et de lâcheté dans cet intérieur, où les domestiques, profitant de l'impuissance du maître, pillaient sans merci, et laissaient les choses aller comme elles le pouvaient. Car Félicien ne troublait guère ceux qui étaient à son service. Il vivait retiré dans son bureau. Ses journées se passaient à méditer et à se souvenir. Sa seule distraction était l'apparition des enfants au retour de leurs promenades. Mais ceux-là aussi lui échappaient. Les domestiques les accaparaient. On les trouvait gavroches et drôles, et l'on encourageait leurs saillies qui n'étaient pas toujours du meilleur goût. Pour les récompenser, on les comblait de friandises, aussi trouvaient-ils l'office beaucoup plus amusant que le bureau de papa !

Félicien devinait tout cela sans avoir le moyen d'y remédier.

Et il était pitoyable de voir cet intellectuel, chercher l'oubli de ses soucis dans les menus travaux manuels dont les aveugles de la guerre se sont fait une spécialité. Nul ne se souciait de le promener ou de le distraire. Sa nourriture était laissée au hasard, et il sentait régner dans son entourage le désarroi inhérent à un foyer sans femme, et qui dirigeant des mercenaires sans conscience.

Nicole fit maison nette.

Une équipe nouvelle de domestiques fut engagée qu'elle dressa à son idée. Puis elle s'oc-

cupa de l'éducation des enfants et de leur instruction, qui avait été, elle aussi, négligée. Le temps que lui laissaient ses multiples occupations, elle le consacrait à faire la lecture à Félicien, le mettant ainsi au courant de tous les faits politiques, ou autres, susceptibles de l'intéresser. Enfin il ne fut plus question, pour Maurice et Suzanne, de s'aller promener seuls sous la conduite d'une bonne. Ce fut Nicole qui se chargea de cette tâche, et Félicien fut convié à se joindre à eux. Ainsi les enfants apprirent à mieux connaître celui dont ils ignoraient les vertus.

Deux années s'écoulèrent, paisibles et douces.

L'aveugle avait repris goût à la vie. Quant à Nicole, elle ne concevait plus d'autre désir que celui de finir sa vie parmi ceux qu'elle avait sauvés de la détresse morale, qu'elle aimait, et qui le lui rendaient !

Ce fut alors qu'une épidémie de typhoïde s'abattit sur le quartier. Maurice en fut la première victime.

La maladie s'acharna tout de suite sur le petit être, et le docteur le déclara perdu.

Il avait compté sans Nicole.

Infatigable, résolue, énergique, elle avait décidé que la mort ne lui ravirait pas celui-là... et elle triompha.

Après des jours et des nuits d'angoisse, le docteur annonça enfin que l'enfant était hors de danger.

Ce fut alors Nicole qui paya la rançon de ce bonheur.

A son tour, la maladie la frappa.

Il fallut les heures d'angoisse qui l'assaillirent durant cette maladie pour que Félicien

comprit à quel point cette créature dévouée et charmante lui était chère.

Ne l'avait-il pas deviné?... Non !

Il s'était laissé dorloter, choyer, gâter, s'endormant dans un bonheur miraculeusement retrouvé, comme si la fée aux douces mains dût éternellement veiller sur leur vie à tous.

Aujourd'hui que l'existence de Nicole était menacée, alors, seulement, le voile se déchirait... Nicole!... mais sans elle il ne pourrait vivre. Elle était le bon ange de cette maison. Grâce à elle, les rouages invisibles fonctionnaient sans heurts, les cœurs et les esprits vivaient dans l'harmonie et le bonheur.

Si Nicole disparaissait, tout s'effondrerait !

Dès lors, Félicien n'hésita plus. Il fallait renouveler le geste d'autrefois.

Bien souvent, il en avait eu la tentation, mais comment proposer à une créature jeune et belle de partager la destinée d'un aveugle ?

Ce fut alors que ses doutes lui revinrent... Puisque Nicole avait refusé une première fois... c'est qu'elle n'était pas libre.

A cette idée, mille suppositions l'assaillirent... Peut-être avait-elle eu un fiancé tué à la guerre, qu'elle s'était juré de ne jamais remplacer?... Peut-être, doute plus atroce, s'était-elle promise à un homme qui, par amour pour elle, cherchait à se créer, au loin, une situation digne de la femme qu'elle était?... peut-être éprouvait-elle de la répulsion à lier sa vie à celle d'un aveugle?... peut-être... peut-être... ah ! peut-on jamais savoir, avec ces êtres mystérieux que sont les femmes !

Mais toutes ces suppositions demeureraient

sans réponse si Félicien n'avait pas le courage de poser nettement la question.

Ce fut durant la convalescence, alors que, pâle encore, la jeune fille essayait ses premiers pas au soleil, que Félicien osa les mots dont dépendait son bonheur.

— Nicole... commença-t-il doucement... comment vous remercier? c'est pour mon fils que vous avez compromis votre santé.

— Et c'est sans aucun regret... répondit-elle avec un sourire. Maurice serait mon propre enfant que je n'aurais pas pour lui plus de tendresse.

Félicien alors découvrit sa tactique.

— Eh bien, Nicole, puisque tels sont vos sentiments, votre devoir est de devenir sa maman tout à fait...

— Félicien!... dit-elle en rougissant.

Il crut qu'elle allait refuser.

— Ne dites pas non, Nicole!... je ne veux pas entendre votre refus. Voici des mois que j'attends l'occasion de vous renouveler cette demande que je vous fis, lorsque la destinée, providentiellement, vous remit sur mon chemin... aujourd'hui, il me faut la réponse que j'espère!

Elle resta muette et cacha sa tête dans ses mains.

Félicien crut alors que toutes ses suppositions étaient fondées, et que Nicole n'était plus libre de répondre : « Oui. »

Il attendit un moment ; puis, comme elle se taisait toujours, il ajouta tristement :

— Alors, dites-moi tout, Nicole!

Elle releva la tête avec un sourire.

— Tout?... mais, Félicien, je n'ai rien à dire!

— Alors, vous êtes libre?

Elle eut un regard si étonné qu'il parut sentir qu'il s'était trompé.

— Alors, dit-il, sans doute ne voulez-vous pas enchaîner votre vie à celle d'un aveugle?

— Oh! Félicien, pourquoi dites-vous des choses pareilles?

— Parce qu'elles sont sans doute la vérité... et, si vous me repoussez, Nicole, je n'aurai pas même le droit de vous en vouloir, ce sera si naturel!

Elle ne répondit pas, parce que ses yeux étaient pleins de larmes, et que sa voix manquait d'assurance.

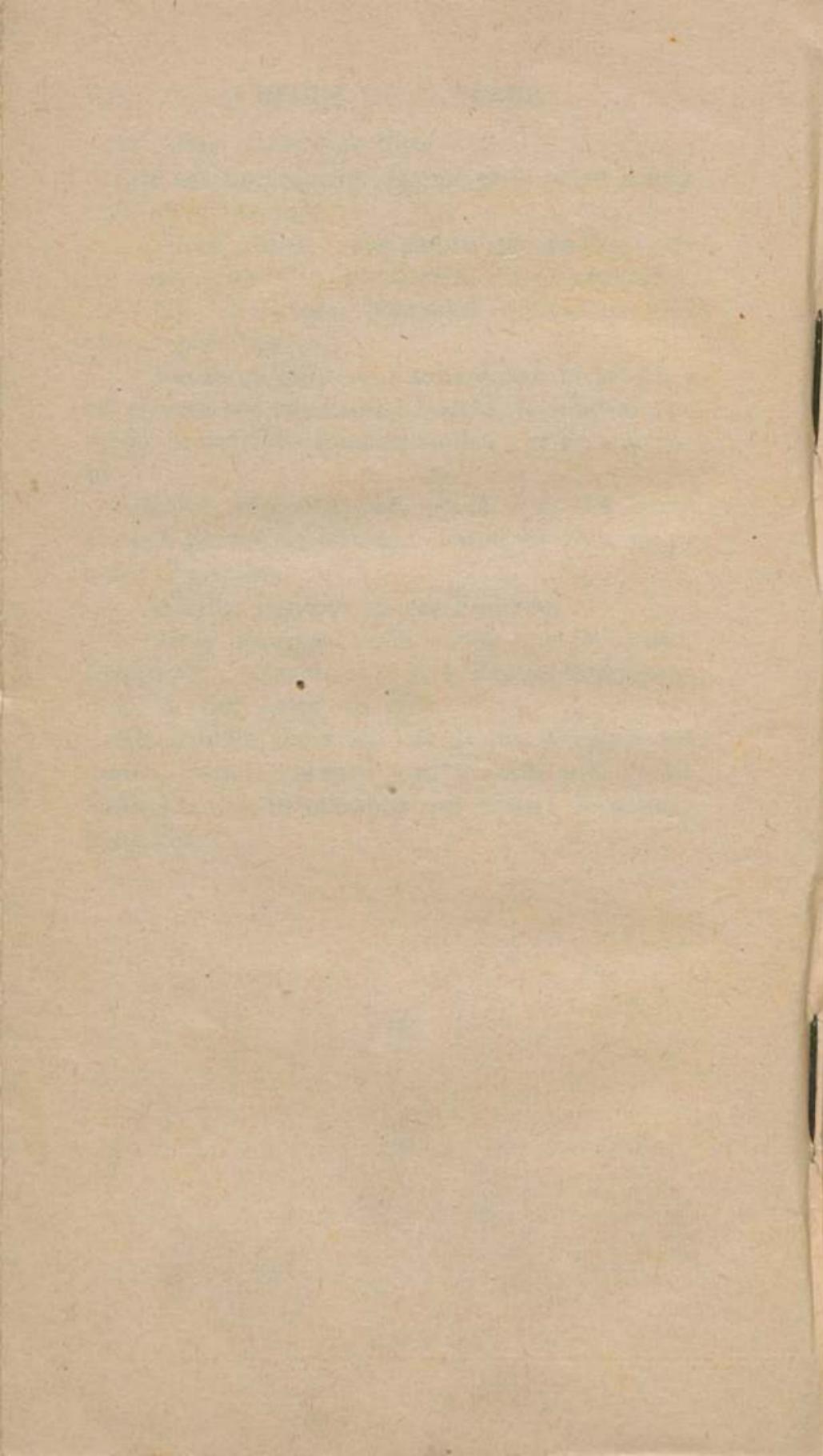
— Nicole, implora encore Félicien.

— Mais pourquoi voulez-vous que je refuse, Félicien?... ne vous ai-je pas, depuis longtemps déjà, dévoué toute ma vie?

Et, comme dans sa joie il lui saisissait les mains, Nicole comprit tout à coup que c'était enfin l'heure du bonheur qui venait de sonner pour elle!

FIN





## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *Layette, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents*

:: :: :: :: :: travaux de dames :: :: :: ::

MODELES GRANDEUR D'EXECUTION

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 50; *Etranger*, 7 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXECUTION

Il contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes,*

:: :: :: :: :: *Nappes, Mouchoirs, etc.* :: :: :: ::

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 50; *Etranger*, 7 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie :: :: d'application sur tulle, dentelles en filet, etc. :: ::

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 50; *Etranger*, 7 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du foyer.

Prix de l'Album : 4 francs; *Franco poste*, 4 fr. 25; *Etranger*, 4 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

Le Filet Brodé.

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 7 francs; *Franco poste*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 6

LE TROUSSEAU MODERNE : Linge de corps, de table, de maison.

56 doubles pages. Format 37x57 1/2.

Prix de l'Album : 7 francs; *Franco poste*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 7

Le Tricot et le Crochet.

100 pages grand format. Contenant plus de 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. Grand choix de dentelles pour lingerie et ameublement.

L'Album n° 7 : 7 francs; *franco France*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 8

Ameublement et Broderie.

Cet album, de 100 pages grand format, contient 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies, dont 120 en :: :: :: :: :: grandeur naturelle :: :: :: :: ::

En vente partout : 7 francs; *franco France*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

La COLLECTION complète de 8 Albums : 42 francs;

*franco France*, 45 francs; *Etranger*, 50 francs.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (*pas de mandat-carte*)  
à M. le Directeur du "Petit Echo de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV').

PAR SES COURRIERS, SES CONSEILS  
SES PATRONS

# Le Petit Echo

RÉSOUT LA CRISE DES DOMESTIQUES



## LE PETIT ECHO DE LA MODE

qui paraît tous les mercredis  
**EST LE JOURNAL PRÉFÉRÉ DE LA FEMME**  
18 à 24 pages par numéro (0 fr. 25)

*Deux romans paraissant en même temps.  
Articles de mode. Chroniques variées. Contes  
et nouvelles. Monologues, poésies. Causeries et  
recettes pratiques. Courriers très bien organisés.*

### ABONNEMENTS

France, six mois : 7 francs ; un an : 12 francs ; Etranger : 18 francs  
Adresser commandes et mandats-poste à M. le Directeur du *Petit Echo  
de la Mode*, 1, rue Gazan, Paris-14<sup>e</sup>.